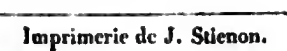

PALLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

L'AUBERGE

DES

TROIS PINS.



Imprimerie de J. Stienon.

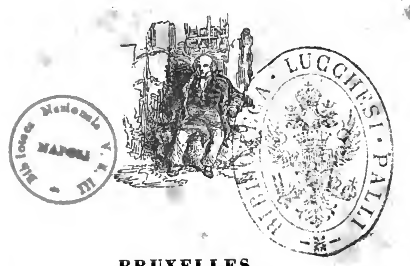
L'AUBERGE

DES

TROIS PINS.

PAR MM.

Roger de Beauvoir et Alph. Royer.



BRUXELLES.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836



L'AUBERGE

DES TROIS PINS.

DIALOGUE ENTRE L'ÉDITEUR ET UN DES DEUX AUTEURS DE CE LIVRE.

L'AUTEUR, *déjeunant.*

C'est vous, mon cher éditeur? Vous avez l'air bien préoccupé; je gage que vous venez me demander une préface. (*Continuant sa tasse de chocolat.*) Vous savez pourtant aussi bien que moi, mon cher éditeur, que l'on n'en fait plus.

L'ÉDITEUR.

Cependant, je pense qu'il serait aussi convenable qu'utile... que vous prissiez la peine de m'en faire une, attendu que votre titre, *l'Auberge des Trois Pins,* n'est, à mon sens, aucunement justifié...

L'AUTEUR.

Et vous pensez comme moi! Mais, mon cher éditeur, voudriez-vous me rendre responsable d'un titre? Au temps où nous sommes, n'est-il pas reçu en littérature de baptiser un livre avec le premier nom venu, nom de chef-lieu, de ville ou d'enseigne, nom de prince ou de bourgeois, nom de paroisse, ou nom de grand homme, nom

vres auteurs, qu'à retenir d'avance les autres jours de la semaine! L'un s'appellera *Lundi,* l'autre *Mardi,* et ainsi de suite. Ne voyez-vous pas bien, mon cher éditeur, que les bons titres, aussi bien que les bons livres s'en vont?

L'ÉDITEUR.

Il faut être consciencieux : je ne vois pas trop comment vous vous tirerez de là; d'ailleurs vous avez beau dire, le pendant du proverbe *à bon chat bon rat,* c'est : à bon livre bon titre.

L'AUTEUR.

Halte-là! Prenez-y garde! je pourrais vous confondre ici par le seul tableau figuratif des titres suivants, qui ne sont pas certainement des livres médiocres, malgré leurs enseignes en l'air, les *Soirées de Neuilly,* la *Mosaïque* de M. Mérimée, et son théâtre apocryphe de *Clara Gazul,* la *Vallée aux loups,* les *Feuilles d'automne,* le *Spectacle dans un fauteuil,* de notre cher Alfred de Musset, etc., etc.; et même par l'annonce anticipée du meilleur livre qu'aura fait peut-être Henri Heyne, les *Nuits florentines!* Nous-mêmes, mon cher éditeur, n'avons-nous pas donné, l'un le *Divan,* et l'autre le *Café Procope?* Vous le savez aussi bien que moi cependant, pas un de ces titres, mon cher éditeur, qui ne soit une espièglerie de l'auteur contre son libraire. Votre libraire, fût-il mille fois plus

homme d'honneur et plus probe que vous (ce que je reconnais devoir être difficile), vous demande, je suppose, d'écrire *Léon* en tête d'un livre; pour le contrarier, vous écrirez *Barnabé*. L'ingénieux et malin Georges Sand, cette chevalière ou ce chevalier d'Eon de notre littérature, n'en fait jamais d'autres, à ce qu'on m'a conté. Son éditeur lui demande-t-il *Paul*, elle écrit *André; Charles,* elle écrit *Jacques; Pierre,* elle met *Simon :* le tout, je pense, pour qu'il ne soit pas dit qu'une volonté de femme ait cédé même à une volonté d'éditeur !

Tous les auteurs, mon cher libraire, sont femmes en cela. Ils aiment à baptiser leur livre, comme un marchand du Pont-Neuf nomme un chien volé, c'est-à-dire d'un tout autre nom que celui qu'il doit porter. C'est ainsi que passant l'autre jour sur le boulevard, j'ai entendu appeler du nom déplorable de *Citron* le plus joli petit chien anglais que j'aie vu de ma vie, un épagneul descendant en droite ligne de la race du roi Charles Ier ! (*King's Charles !*)

L'ÉDITEUR.

Mais enfin, mon cher auteur, cette auberge des Trois Pins...

L'AUTEUR.

Je vous vois venir, vous allez me dire qu'elle n'existe pas; eh bien ! détrompez-vous; elle

existe *plus* que celle des *Adrets*; et puisque vous avez en main les pièces authentiques de notre voyage en Belgique et en Hollande, nous vous dirons que c'est à Anvers que nous rencontrâmes *votre titre l'Auberge des Trois Pins,* et cela le 7 mars 1835.

L'ÉDITEUR.

A la bonne heure, au moins. Et comment cela?

L'AUTEUR.

Il ne tiendrait qu'à moi de vous faire le récit fort détaillé. Bornez-vous à savoir que, vers les neuf heures du soir de la susdite journée, nous nous apprêtions à faire nos adieux à cette bonne ville d'Anvers, qui a de si belles femmes et de si beaux Rubens. Anvers, mon cher éditeur, mettez-vous bien cela dans la tête, est une ville espagnole. On y rencontre partout des vestiges de la domination de Charles-Quint ou du terrible duc d'Albe. Au soleil, ce ne sont que des rues drapées d'ombres gigantesques comme les maisons de la ville, qui ont, pour la plupart, une Vierge ou un Saint formant lanterne à l'angle de leur façade; à la lune, ce sont des crucifix de plâtre ou de bois, plantés çà et là, et qui ouvrent leurs grands bras; la lance, les clous, l'éponge imbibée de vinaigre et l'écriteau de la Passion, rien n'y manque. Cette ville n'a rien abjuré de

1.

l'Espagne, pas même la bière appelée *faro,* bière ainsi nommée par les Espagnols eux-mêmes, à cause de la ressemblance de sa couleur d'or avec celle du vin de *Faro* qui est, comme vous le savez, une ville de Portugal. Ses cabarets flamands ne sont devenus même des estaminets que par le bon plaisir des Espagnols, qui appellent *estamento* une grande assemblée, et une petite *estaminetto.* C'est encore l'Espagne qui a donné à la Flandre le goût des vêtements noirs, des toquets, des houppes et des *failles* encore en usage aujourd'hui, comme au temps du duc d'Albe. Après cela, jugez si, dans cet héritage espagnol, Anvers la catholique n'a pas recueilli la foi aux légendes et aux miracles! Aussi, mon cher éditeur, n'y a-t-il pas si mince auberge (*albergo*), qui n'ait là son miracle et sa légende comme à Madrid, et sans compter les *musico* ou tavernes de nuit, qui sont bien un autre prodige dont on vous entretiendra dans ce livre, je vous jure que la chronique vous réserve une histoire à chaque coin de maison! Voici celle que mon aubergiste, M. Cornille Noël, m'a contée sur son auberge des Trois Pins. Je vous la dirai le plus brièvement possible en supprimant les *hum, hum* et les bouffées de tabac de notre hôte.

Au mois de janvier de l'an 1587, un comédien

flamand, nommé Verbruggen, jouait d'habitude les rôles de *diables* sur le théâtre d'Anvers. Le théâtre d'Anvers était alors situé bien en deçà de la Porte-Rouge, c'était plutôt une sorte de foire qu'un théâtre, et l'on n'y représentait les mystères d'Enfer et de Paradis qu'à la lueur de quelques mauvaises chandelles. Un religieux Récollet de Mons en Hainaut, frère Philippe Bosquier, dont les biographies ne méprisent pas les Sermons et les Commentaires, réunis en trois volumes in-folio et imprimés à Cologne en 1620, était alors le poëte de ce théâtre mystique dont les *entre-parleurs* n'étaient pas moindres que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Je laisse à ceux qui liront les *Chroniques des rues de Bruxelles*, charmant petit livre dû à la persévérance studieuse de M. Collin de Plancy, le plaisir d'apprécier les recherches de son auteur sur les origines d'un tel théâtre. Verbruggen jouait donc là. Le pauvre Verbruggen, comédien râpé, n'avait pour toute richesse que sa garde-robe de diable; il avait en tout cinq costumes couleur de feu et de soufre, le tout bariolé des devises et des monogrammes du temps. Le jour, Verbruggen brossait ses cagoules ambrées de soufre, ses griffes à poulaine et ses cornes de fil d'archal; et si le malheureux les brossait ainsi, croyez bien que ce n'était pas par un luxe de propreté

infernale et diabolique, mais seulement pour se réchauffer les membres. Il pleuvait, il ventait, il tonnait dans sa chétive baraque de saltimbanque. Vainement Verbruggen eût-il demandé du feu, son directeur ne lui en eût pas donné, d'après l'irrévocable axiome qui dit que les diables doivent avoir toujours chaud.

Un soir donc, Verbruggen rentra dans sa misérable demeure, où s'élève à l'heure qu'il est l'auberge des Trois Pins. Il avait joué un drame superbe du frère Récollet Bosquier, et on l'avait applaudi à tout rompre. Rentré chez lui, Verbruggen n'en sentit pas moins le froid ; il vit la neige sur ses chenets, où il n'y avait pas de bois; et il sentit le vent de l'Escaut sur ses tempes quand il ôta sa cagoule de Béelzébuth.

— Enfer! cria-t-il (car en ce temps, on se servait déjà de cette exclamation dramatique dont on a depuis tant abusé à la porte Saint-Martin).

Les dents du pauvre diable claquaient ; il n'avait, hélas ! qu'une mauvaise soutanelle d'étudiant où le vent s'engouffrait comme dans une voile sur la mer.

— Par Satan ! continua-t-il alors en regardant la cheminée pleine de neige, par Satan ! je veux du feu !

A l'instant même, il tomba trois énormes branches de pin dans la cheminée.

Verbruggen, si cousin du diable qu'il fût, jugea prudent de se signer.

Toutefois il ramassa sa lanterne de corne, espèce de poêle économique auquel il réchauffait d'ordinaire ses doigts glacés, et se mit à allumer les trois branches.

Elles étaient de la grosseur d'un petit arbre. La résine des pins ruissela bientôt dans l'âtre ; la flamme et la neige étaient aux prises, Verbruggen triomphait. Il se chauffa de la sorte toute la nuit, en faisant un feu d'enfer. Mais hélas! au lendemain soir, l'âtre était éteint, et le comédien se désespérait. Tout d'un coup il renouvela son jurement de la veille; il appela Satan, et de rechef les trois bûches de pin tombèrent dans la cheminée.

Mais cette fois, et avant qu'il n'eut fini d'allumer son feu, le diable en personne était dans sa chambre....

Il était coiffé du même bonnet de laine rouge, ou plutôt de la cagoule que portait l'acteur, ses griffes étaient noires, et il tenait en main une lanterne de corne.

— Voici de quoi t'avoir du feu pour tout l'hiver, dit le diable au comédien.

En même temps il lui remit une sacoche remplie de doublons et de maravédis espagnols. Le comédien recula, car il n'était pas mal supersti-

tieux ; il reprit courage cependant et apostropha son frère en Satan.

— Bonté divine ! s'écria-t-il, à qui avez-vous volé cela ?

— Au frère Récollet, Philippe Bosquier, dit le diable. C'est le prix de son dernier drame mystique intitulé l'*Enfer;* il était juste qu'ayant fourni le sujet, je touchasse les droits d'auteur.

Le pauvre comédien fit d'abord mine de refuser; mais pressé par le besoin et alléché par l'appât d'un feu *éternel*, il tendit la main et prit la somme.

Une fois riche, il se chauffa chaque soir avec les trois branches de pin; il observa le nombre trois comme un nombre *sacramentel*.

De retour au théâtre, il évitait de rencontrer le frère Récollet; un jour cependant le frère auteur lui demanda la permission d'aller se chauffer chez lui. C'était l'époque des patins.

— Vous savez bien, frère Bosquier, qu'un pauvre comédien comme moi n'a pas de feu.

Verbruggen mentait, le feu était déjà allumé chez lui; le parquet de tôle était déjà rouge, et la résine découlait en long arôme.

Le moine en entrant fit un signe de croix sur la plaque de la cheminée, et sourit.

— Que faites-vous là, frère Bosquier?

— L'office d'un bon diable, mon cher Verbrug-

gen. C'est moi qui ai rempli à mon tour l'autre nuit chez toi le rôle de Satan, trouves-tu que je sois un bon acteur ?

Verbruggen remercia le Récollet compatissant. Il se maria, dit la Chronique d'Anvers, et eut *de nombreux petits diables*. L'aîné fonda cette auberge nommée depuis l'*Auberge des Trois Pins*.

— Êtes-vous content, mon cher éditeur?

ROGER DE BEAUVOIR.

Paris, 7 octobre 1836.

MICAËLA.

I

Jamais mort de souverain et de conquérant ne remua aussi profondément l'Europe que celle de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, tombé sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477, dans toute la force de l'âge et de la puissance. Jamais à tant de craintes ne succédèrent tant d'espérances; jamais héritage n'ameuta autour de lui plus de prétendants insatiables, lâches vautours

abattus sur le cadavre du lion bourguignon pour s'en disputer les lambeaux.

Cette riche proie n'avait d'autre gardien qu'une jeune fille de vingt ans, Marie de Bourgogne, unique enfant du héros mort. Un mot de cette jeune fille pouvait doubler le pouvoir et les forces du plus puissant monarque, ou porter au premier rang le plus chétif des princes de la chrétienté. Cette alliance était donc devenue l'objet et le but de toutes les intrigues et de toutes les ambitions. Chacun mettait en jeu ses moyens d'influence; chacun se hâtait de faire valoir ses droits. On comptait les royaumes et les provinces auxquels on commandait, les trésors que l'on tenait en réserve, les soldats que l'on avait sous les armes. La seule chose dont les prétendants ne s'inquiétassent guère, c'était de plaire à celle de qui toute décision dépendait.

Ceux qui spéculent sur les affaires politiques comptent trop sur les calculs abstraits et pas assez sur les passions réelles. Voilà pourquoi les savants et les professeurs en matière gouvernementale sont généralement de grands niais.

Pendant que la jeune Marie, duchesse de Bourgogne, comtesse de Flandre, de Brabant, de Hainaut, et de tant d'autres pays, pleurait sincèrement la mort de son glorieux père, au fond de son château de Gand, la noblesse et le peuple de Flandre, qui s'étaient arrogés eux-mêmes la tutelle de leur jeune souveraine, se formaient tumultueusement en États et se constituaient juges pour elle du choix à faire parmi les alliances proposées. Tantôt ces États se réunissaient dans l'hôtel municipal de Gand; tantôt c'était la place du marché de la ville qui servait de salle d'audience et de discussion, afin que le peuple pût rendre justice à l'intégrité de ses élus.

Un de ces jours-là, il y avait une foule immense sur la place du marché appelée *des Vendredis*. Quelques membres des États, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à la municipalité gantoise, se dirigeaient processionnellement sur la place que nous venons de nommer, vers des tribunes préparées pour les recevoir. Les cloches des églises sonnaient à merveille; les tambourins retentissaient de roulements sourds, et les crieurs-jurés de la

ville faisaient leur cri, annonçant à chaque carrefour la réunion qui avait lieu.

On vit d'abord défiler les échevins du premier banc, appelé le banc de la *Keure,* avec leurs longues robes fourrées d'hermine, et à leur tête le premier échevin, Adrien de Raveschoot, chevalier, suivi de monsieur Lievin de Pottere, de maître Bonvoisin, et de leurs dix autres collègues. Après eux venaient les *Parchons*, ou échevins du second banc, aussi au nombre de treize, et entremêlés de gentilshommes et de bourgeois. Puis marchaient à leur suite les baillis de Dendermonde, d'Alost, d'Audenarde, de Bruges et de Courtray; Adrien Vandenverre, bourgeois notable, *Amman* de Gand, le *Water-grave,* ou comte des eaux. Le cortége était fermé par les doyens des métiers et par des groupes de bourgeois, la salade en tête et l'épée au côté; costume que quittaient rarement alors les habitants des villes, et particulièrement ceux des Flandres.

Lorsque chacun eut pris place, après une harangue de messire le premier échevin de la *Keure,* sur l'excellence de la noblesse, auquel répondit vertement, au nom du peuple,

l'un des doyens des métiers, on tomba d'accord sur la limitation des pouvoirs de la jeune duchesse, qui ne devait gouverner à l'avenir que par les États, et non par le caprice de ses favoris. Le point principal qui réunit l'unanimité des suffrages fut le prochain mariage de Marie. Les prétendants à la main de l'héritière de Bourgogne furent invités à faire valoir leurs titres par eux-mêmes ou par leurs procureurs.

Au premier appel des trompettes, un vieillard d'une physionomie fière s'avança devant l'estrade des échevins. Il était vêtu d'une robe de velours cramoisi pendante jusqu'à terre, et les manches ouvertes. Ses épaules étaient rembourrées de gros maheutres, selon la mode de ce temps, et autour de son cou s'enroulaient plusieurs chaînes d'or d'un grand prix. Sur sa tête vénérable il portait un bonnet de velours d'un quartier et demi de hauteur, et les poulaines de ses souliers attestaient par leur longueur démesurée la noblesse de son origine. Ses pages, au nombre de douze, l'escortaient sur deux files. Deux d'entre eux soutenaient son pennon et sa couronne ducale, posée sur un coussin brodé d'or.

— Je suis le duc de Clèves, comte de la Marck, dit le vieillard. C'est pour mon fils que je demande la main de mademoiselle Marie de Bourgogne. Si c'est à la naissance que vous accordez le don que je sollicite, aucune maison royale ne peut me disputer mes droits.

— Vos droits sont constants, s'écrièrent les nobles.

Le peuple rit et siffla.

Après le duc de Clèves, les héros annoncèrent le comte de Rivières, seigneur de Scales, frère de la reine d'Angleterre.

— Oh! oh! hurla le peuple, un simple comte pour notre duchesse. Il n'est pas assez noble; offrez-nous mieux. Par saint Bavon, notre grand saint, nous ne pouvons donner notre duchesse à un comte. A d'autres! à d'autres!

Le procureur du duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre, n'eut pas meilleur succès pour son maître que le comte de Rivières pour lui-même. Son apanage fut trouvé trop pauvre.

Les trompettes sonnèrent de nouveau, et un homme de maintien commun et grossier,

quoiqu'il fût vêtu de fin velours de Lyon des pieds à la tête, et escorté de plusieurs serviteurs portant sur leurs hoquetons un écusson d'armoiries surmonté d'une couronne de comte, s'avança tout près du banc des échevins.

— Pâques-Dieu ! dit-il en repoussant ceux qui s'opposaient à son passage, il ferait beau voir que ces figures de Flandre prétendissent avoir le pas sur moi !

— Dites vos noms et qualités, interrompit messire de Raveschoot, premier échevin de Gand.

— Ma mission ici, poursuivit le nouveau venu, n'a pas pour but un mariage. Celui qui m'envoie a bien d'autres affaires à trousser, sur ma foi ! Pourtant je prends sur moi la demande, assez sûr des faveurs de mon maître pour croire qu'il ne me désavouera pas.

— Oh ! fit la foule, quel peut être celui-ci, pour parler de la sorte devant messeigneurs les échevins ?

— Sans doute quelque duc de la lune, car il en pleut partout pour insolenter et tourmenter le pauvre peuple.

— Votre nom? répéta messire de Raveschoot.

— Olivier, comte de Meulant.

En prononçant ces mots, l'orateur posa le poing sur sa hanche pour se donner une attitude convenable à son rang; mais il prit le grotesque pour le sublime, et sa ridicule contenance déchaîna dans l'assemblée une tempête de rires et de moqueries. Tout le monde s'interrogeait et personne ne pouvait se dire quel était ce fameux comte Olivier de Meulant qui venait demander pour son maître la main de la plus noble et de la plus riche héritière de l'Europe.

Quand le tumulte fut un peu apaisé :

— Au nom de qui faites-vous la demande? dit la voix du premier échevin.

— Au nom du dauphin de France, répéta l'envoyé en souriant à son tour à ces bouches béantes.

— Donc vous êtes....

— Ambassadeur du roi Louis XI, duquel, si je ne me trompe, vous devez avoir entendu parler.

Le nom terrible de Louis XI, jeté ainsi à la face de ces railleurs, les décontenança un

moment; il y en eut même qui soulevèrent leurs bonnets, moins par respect que par crainte. Mais ce calme apparent ne fut pas de longue durée, car un jeune homme haut et fort, s'approchant dudit comte de Meulant, lui frappa familièrement sur l'épaule, en criant :

— Ne reconnaissez-vous pas, mes bons amis, votre compatriote, Olivier le Daim ou le Diable, barbier ordinaire du roi de France, et son négociateur pour aujourd'hui. Au lieu d'un rasoir il a mis une épée à sa ceinture, et de son plat à barbe il a fait un écusson. Gare à vous, messieurs les Gantois! par le choix de son ambassadeur, je juge que le roi Louis en veut à vos mentons.

Deux éclairs étincelèrent dans les caves orbites des yeux d'Olivier le Daim, ses dents se choquèrent avec rage, et il porta la main à son poignard. Mais la réflexion venant presque aussitôt tempérer cet élan d'imprudente fureur, il jugea plus à propos de ne pas engager avec ce jeune et redoutable antagoniste, une querelle qui n'eût pas tournée à son avantage.

— Pâques-Dieu, dit-il, monsieur Chris-

tians, auriez-vous aussi des prétentions à la main de mademoiselle Marie de Bourgogne!

— Pourquoi pas? répondit le jeune homme. Ne suffirait-il pas que je fusse agréé par cette charmante duchesse, la perle incomparable des héritières, le lis sans tache du jardin de la beauté?

— Tout doux, mon maître, repartit le barbier de Louis XI. Messeigneurs les échevins de Gand ne sont nullement de votre avis sur ce point.

— Qu'importe, s'ils refusent la main à celui qui aura conquis le cœur?

— Très-bien, fit un groupe de compagnons des métiers. Mais la main et le cœur se sont déjà donnés ensemble.

— A qui donc, s'il vous plaît? demanda le jeune homme.

— Je vois que vous êtes étranger, dit un vieux bourgeois en se penchant à l'oreille de Christians. Il ne convient pas de parler ainsi de notre duchesse, que les États de Flandre ont destinée à monseigneur Adolf de Gueldres, à cette heure au palais occupé à courtiser mademoiselle Marie, sa future femme.

— Pardonnez-moi, monsieur, je suis un

gentilhomme allemand, peu fait encore aux usages de votre contrée. Mais retenez bien ce que je vous dis ici. Jamais monseigneur Adolf de Gueldres ne deviendra l'époux de mademoiselle Marie; un autre qui le vaut bien, a juré de le supplanter auprès d'elle.

— Ce ne sera pas vous du moins, messire Christians, interrompit Olivier le Daim, dont l'oreille exercée à saisir les moindres bruits n'avait pas laissé échapper une seule des paroles prononcées par le jeune gentilhomme. On sait, d'ailleurs, qu'un autre amour vous tient en éveil. Regardez là-bas, et dites si les beaux yeux qui passent en ce moment à l'autre extrémité de la place, n'occupent pas le rang suprême dans l'ordre de vos méditations.

Le bras du comte de Meulant était dirigé vers un groupe qui offrait le coup d'œil le plus bizarre, quoiqu'il ne manquât pas pourtant d'une certaine grâce.

C'était un charriot doré attelé de deux lévriers blancs comme la neige, et dans lequel était assise, sur des coussins de drap d'argent, une jeune fille secouant en l'air une marotte semée de clochettes et de grelots.

Les lévriers, conduits par des laisses de soie blanche, emportaient avec la vitesse du vent leur jolie conductrice vers le palais de la duchesse de Bourgogne. Aussitôt que la foule entendit le bruit des clochettes, elle déserta les tribunes des échevins pour se porter sur le passage de la voyageuse, en criant : Micaëla ! Micaëla !

Micaëla, la jeune fille aux lévriers blancs, était la Folle de Marie de Bourgogne. Avec tous les insignes de sa joyeuse dignité, elle se rendait auprès de sa royale maîtresse. D'un gracieux signe de main, elle salua le peuple en agitant sa bruyante marotte, dont elle posa le bout sur ses lèvres dès qu'elle aperçut Christians. Christians baissa la tête et rougit de cette marque publique de préférence, et Olivier le Daim, grimaçant un sourire qui était hideux à force de vouloir être aimable, dit au jeune homme en lui serrant la main :

— Si vous n'en voulez pas, moi, je vous en débarrasserai.

II

Quand les lévriers de Micaëla s'arrêtèrent à la porte du palais ducal, mademoiselle Marie de Bourgogne était retirée dans le fond de son appartement, triste et pensive, le coude appuyé sur son prie-Dieu à côté d'un missel ouvert. Elle avait défendu qu'on vint interrompre sa mélancolique solitude. Ses femmes et ses officiers ne manquaient pas d'attribuer son isolement à sa tendresse

pour la mémoire de son père. Mais qui l'eût surprise dans cette attitude méditative, ses beaux yeux bleus levés au ciel et le velours de son corsage inégalement soulevé par de profonds soupirs, eût bientôt deviné qu'un sentiment plus tendre agitait ainsi cette âme de vingt ans.

Quel était donc l'heureux prince, le duc, le chevalier, dont l'image occupait ainsi la pensée de cette royale héritière? Avait-elle déjà choisi, parmi les prétendants qui mendiaient les suffrages des États, ou bien, rebelle à la tyrannique bienveillance de ses tuteurs, l'innocente jeune fille songeait-elle à mettre en défaut les prévisions de la politique et les intrigues de l'ambition?

La duchesse Marie n'avait dit son secret à personne. Elle le renfermait en elle-même comme un don précieux qui ne devait sortir de son enveloppe que pour parer celui à qui elle le destinait.

Tandis qu'elle était encore bercée dans le vague de ses réflexions comme un jeune ange appuyant ses ailes sur les nuages, une portière de tapisserie se leva au bout de son appartement, et au milieu du bruit des clo-

chettes et des grelots, une jeune fille aussi légère qu'un chevreuil franchissant un buisson d'épines, bondit jusqu'auprès d'elle et vint respectueusement lui baiser le pan de sa robe.

—Micaëla ! s'écria Marie de Bourgogne en rougissant comme une personne surprise inopinément.

— Oui, c'est moi, ma royale maîtresse, répondit la folle de la duchesse, moi dont le métier est de vous faire rire à tout propos et de maintenir votre âme en joie. Je gagnerais bien mal les gages que vous me donnez, si je vous laissais seule ici en tête à tête avec votre chagrin.

— Mais comme te voilà belle et richement atournée, reprit la duchesse en considérant Micaëla qui, s'élevant sur la pointe de son brodequin, fit une pirouette, afin que sa maîtresse pût la contempler à son aise.

En effet, malgré la coupe grotesque de sa robe de taffetas cerise de Florence, découpée par le bas en barbes d'écrevisses et toute semée de paillettes et de grelots d'argent, malgré le bonnet recourbé tout sonnant de clochettes qui faisaient pleuvoir autour de sa tête la plus boufonne harmonie, Micaëla

avait assez de grâce et de beauté par elle-même pour prêter du charme à ce singulier accoutrement.

Quant à Marie de Bourgogne, s'il vous importe par hasard de savoir quel était son costume et comment les grandes dames de son temps avaient l'usage de se vêtir, je vous le dirai en quelques lignes, aussi exactement qu'aurait pu le faire l'*Almanach des modes* s'il eût existé en l'année 1477.

Les dames alors ne portaient plus *nulles queues à leurs robes,* comme l'affirme dans ses mémoires Jacques Du Clercq, sieur de Beauvoir-en-Ternois, mais bien une bordure de *gris de létisses* (espèce de fourrure alors en vogue); sur leur tête se balançait un bourlet en manière de bonnet rond, ayant jusqu'à une demi-aune et même trois quarts de haut. De la pointe de cette pyramide pendaient par derrière des rubans larges de quatre ou cinq pouces, pesant six ou sept onces d'argent, et qui traînaient jusqu'à terre.

Marie de Bourgogne encore en deuil de son père, n'avait sur ses rubans ni argent ni or; elle était toute vêtue de soie et de velours noirs, au milieu desquels son beau

col et sa langoureuse figure se détachaient comme une vierge d'ivoire clouée sur une tablette d'ébène.

— Ma bonne maîtresse, dit Micaëla en s'asseyant sur une escabelle au pied du grand fauteuil surmonté des lions de Bourgogne, sur lequel s'était placée la duchesse, garderez-vous toujours cette mine sévère et chagrine qui me fait passer aux yeux de votre cour pour une tête aussi creuse que celles de MM. les échevins, vos tuteurs? Voudrez-vous que mes fonctions de folle soient rabaissées par les méchantes langues au niveau du savoir de MM. vos chirurgiens et maîtres-mires qui ne comprennent rien à votre mal? Faudra-t-il que je couvre ma gentille marotte d'un crêpe de deuil, que j'échange mes grelots et mes lévriers blancs contre un voile de pleureuse? Si vous ne voulez me déshonorer, bonne duchesse, laissez le sourire renaître sur vos lèyres; ne voilez plus les étoiles de vos beaux yeux sous les sombres nuages de la mélancolie. Riez, ma maîtresse, riez comme il convient à votre âge, ou bien, c'est à moi de pleurer et de dire : « Mes beaux jours sont passés, et ma gaieté s'est envolée dans la région per-

due où sont les consciences des juges, la fortune des poëtes et l'esprit des conseillers d'État. »

La duchesse, poussant un gros soupir, laissa tomber un regard d'amitié sur sa jolie protégée, et elle lui dit en souriant :

— Ce n'est pas ta faute, chère enfant; tu ignores le souci du rang et de la grandeur. On ne veut pas te marier contre ton gré. Tu n'as pas autour de toi des bouches menteuses qui te jurent un amour auquel tu ne crois pas. Tu n'es pas obligée de cacher tes moindres pensées, de feindre selon l'occasion l'indifférence ou la tendresse. Si tu distingues un homme entre tous ceux qui t'assiégent de leurs hommages, tu peux le choisir à ton gré, beau, aimable, brave, comme tu l'entends. Personne n'a droit de te demander compte de ta préférence, si celui que tu aimes est duc ou prince, si ses richesses et ses alliances répondent aux exigences de l'étiquette. Ton âme t'appartient tout entière comme les plaines du ciel à l'oiseau qui vole, comme l'eau des sources à celui qui a soif. Moi je suis esclave, tandis que tu es libre. Quand tes caprices et le sort complaisant te jettent, comme des poi-

gnées de fleurs, toutes les félicités de la vie, l'air et le soleil me sont comptés à moi. Mon corps et la moindre de mes pensées appartiennent à celui à qui me destinent ces tyrans qui me parlent un genou en terre et qui me commandent en se nommant mes humbles sujets.

— Vous aimez donc un homme ? interrompit Micaëla qui osa fixer un instant ses regards malicieux sur ceux de sa maîtresse.

— Je n'ai pas dit cela, repartit vivement Marie de Bourgogne. Si vous voulez conserver mon amitié, Micaëla, gardez-vous bien de répéter une pareille chose. Si par malheur vous aviez un tel soupçon, qu'il demeure enseveli dans le plus profond de votre cœur. Ne m'en parlez jamais, quand même vous auriez l'indice ou la preuve que vous ne vous trompez pas. Il est de ces secrets qu'on est coupable de deviner.

En prononçant ces mots, la jeune duchesse était devenue pâle et tremblante. Il y avait presque de la colère dans ses yeux si purs et si doux. Micaëla demeura convaincue de ce qu'elle n'avait fait jusqu'ici que soupçonner. Pourtant elle affecta de n'en rien croire.

— Vous êtes sage et prudente, ma belle maîtresse, de ne point aimer. L'amour et le chagrin sont frères. Moi qui vous parle, si je ne trouve plus aujourd'hui, malgré mes efforts, de ces reparties et de ces histoires plaisantes qui vous égayaient si bien autrefois, c'est l'amour qui m'a rendue telle que je suis. Je ne vous ai point fait mystère de mes espérances et du bonheur qu'elles me donnaient. Je vous ai présenté celui que j'aime, vous avez daigné lui parler et le bien accueillir par amitié pour Micaëla. Quoiqu'il ne soit qu'un simple jeune homme sans fortune et sans nom, je crains que son âme ne soit trop fière et qu'il ne veuille pas accepter de moi ce que je lui donnerais de si grand cœur, ma main et les richesses que je tiens de vos bontés. Faut-il le dire? je soupçonne mon Christians d'aimer autre part et plus haut que moi. Je suis jalouse et malheureuse. Votre pauvre folle, ma belle maîtresse, mourra dans le désespoir et les pleurs, s'il est vrai que sa tendresse soit dédaignée.

Micaëla baissa la tête pour cacher une larme qui roulait dans ses yeux. L'expression de douleur véritable qui contractait les lignes

délicates de sa figure enfantine, formait une bizarre opposition avec les joyeux attributs de son costume. Le visage de la jeune duchesse, au contraire, semblait du même coup avoir retrouvé tout le calme et la sérénité de son âge. Marie de Bourgogne prit dans ses mains la main tremblante de sa folle chérie, et par ses paroles bienveillantes elle essaya de la consoler; mais quand il s'agit de l'amour, il est rare que les consolations d'une femme à une autre femme ne ressemblent pas à ces remèdes perfides qui enveniment la plaie au lieu de la guérir. Les exhortations de Marie tendaient moins à rassurer Micaëla sur le malheur qu'elle craignait, qu'à le lui faire plus vivement sentir.

—Va, chère enfant, lui disait-elle, je te donnerai assez d'or pour que tu trouves un mari moins fier que ce Christians. Après tout, petite, il est gentilhomme, et en conscience il ne pourrait t'épouser. La distance qui te sépare de lui est plus grande que tu ne le penses. Crois-moi, ne songe plus à qui te dédaigne.

— Ah! madame, reprit Micaëla, puis-je l'oublier ainsi? moi qui avais compté sur votre protection pour le ramener à moi!

— Es-tu en démence? interrompit la duchesse. Que veux-tu que je fasse à cela?

— C'est quelqu'une des dames de votre cour qui, par sa coquetterie maudite, m'aura enlevé le cœur de mon Christians!

— En as-tu des preuves?

— Hélas! plût à Dieu que je n'en eusse pas!

— Que veux-tu dire?

— Cette preuve, je ne la cherchais pas, le hasard me l'a donnée; ce matin encore, au point du jour, dans le jardin du palais, je l'ai surpris.....

—Micaëla! s'écria la duchesse en se levant tout à coup de son fauteuil, et tous ses traits exprimaient la plus vive agitation; Micaëla! qui vous a rendue assez hardie pour espionner ce qui se passe chez moi? Quoi! malgré les bontés que j'ai pour vous, vous avez osé....

— Ah! madame, madame! dit la jeune fille en se jetant aux pieds de sa maîtresse; ai-je donc eu le malheur de vous offenser?

— M'offenser? y pensez-vous? répliqua Marie de Bourgogne en se rasseyant et d'un ton plus doux; comment cette affaire pourrait-elle me regarder? Voyons, continuez, je

vous écoute ; qu'avez-vous vu dans le jardin ?

— Rien, madame ; j'ai seulement entendu la voix de Christians qui répondait à une voix de femme, derrière une charmille de chèvre-feuille.

— Et que lui disait-elle, cette voix ?

— Elle lui jurait un amour sans bornes.

— Et puis ?

— Elle lui parlait d'obstacles vaincus, de déguisement à prendre, d'un mariage auquel on voudrait s'opposer. Obligée de fuir moi-même pour n'être pas surprise à mon tour, je n'en ai pas entendu davantage.

— Vous vous serez trompée, Micaëla, reprit la duchesse en affectant un air d'indifférence ; cette voix ne pouvait être celle de Christians. Comment se serait-il introduit dans le jardin du palais ! Quoi qu'il en soit, gardez sur tout ceci le plus profond silence ; songez qu'une fable aussi ridicule, si elle était ébruitée, pourrait compromettre l'honneur de quelqu'un.

En ce moment, le chancelier Hugonet et le seigneur d'Imbercourt, deux conseillers du feu duc, les seuls restés fidèles à sa fille, entrèrent dans la chambre de mademoiselle

Marie, pour la prévenir qu'une députation des États l'attendait dans une salle voisine. Quoi qu'elle en eût, la fille du puissant Charles se vit contrainte d'obéir à cet ordre de ses orgueilleux sujets, et, congédiant Micaëla, elle suivit ses vieux serviteurs, aspirant de toute son âme après l'instant qui devait la délivrer de cette tutelle odieuse.

La visite faite à Marie de Bourgogne par les membres des États de Flandres n'avait d'autre but que de l'exhorter à accepter pour époux le duc Adolf de Gueldres. Cette séance se termina comme toutes les précédentes, c'est-à-dire que la jeune duchesse demanda du temps pour réfléchir, et l'on se sépara encore sans rien conclure.

III

Ces retards obstinés, le peuple les considérait comme des caprices de jeune fille, qui tôt ou tard devaient prendre fin; mais quelques-uns des personnages intéressés à l'issue de cette comédie matrimoniale, commençaient à y soupçonner autre chose qu'un simple effet du hasard. Malgré les ordres sévères de sa maîtresse, Micaëla n'avait pas si bien gardé le secret de l'aventure du jar-

din, que quelque chose n'en fût venu jusqu'aux oreilles des tuteurs de Marie.

Pendant une nuit sombre, tandis que tout reposait au palais ducal de Gand, plusieurs hommes, drapés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, s'introduisirent sans bruit au milieu des jardins du palais. Ils placèrent des gardes à toutes les issues, et se retirant sous un bouquet d'arbres d'où ils pouvaient tout examiner sans être vus, la conversation suivante s'établit entre eux à voix basse.

— Le frais de cette nuit est piquant en diable.

— Dieu veuille que nous n'en soyons pas, comme hier, pour une attente de cinq heures sans résultat.

— Je vous dis, moi, reprenait un autre, que nous ne pouvons manquer de le prendre aujourd'hui.

— C'est fait de lui, s'il se présente, interrompit un troisième personnage en froissant convulsivement sous son manteau une épée qu'on l'entendait battre sur la cuirasse dont il était revêtu.

— Pâques-Dieu! n'allez pas nous le tuer, poursuivait une autre voix. Il nous importe

trop de savoir s'il a des complices et quel mauvais génie a pu le pousser à une action si détestable que de porter l'audace de sa concupiscence jusqu'à la prétendue de deux ou trois princes de sang royal et d'autant de ducs.

— Votre curiosité en parle à son aise, monsieur le barbier du roi Louis; mais moi, ventre de Saint-Jacques de Gueldres! l'offense me touche bien autrement. Sans vouloir dénigrer la validité de vos prétentions, il est constant que c'est à moi que les États réservent la main de leur duchesse, et, pour une fille si jeune, c'est trop tôt se mêler d'ajouter une pièce à mon blason.

— Nous ne sommes pas moins sensibles que vous à l'outrage, ajouta une voix qu'on n'avait pas encore entendue. Si vous êtes duc de Gueldres, je suis, moi, duc de Bavière, et mon collègue ici présent est un saint évêque, monseigneur George de Bade, et nous sommes tous deux envoyés par l'empereur d'Allemagne en ce pays, à l'effet d'obtenir la main de l'héritière de Bourgogne pour l'archiduc Maximilien d'Autriche, fils de notre magnifique souverain. Ce blason-là vaut bien le vôtre, je crois.

Je ne connais pas de discussion plus intarissable que celle qui s'établit entre deux chasseurs sur l'excellence respective de leurs chiens, entre deux propriétaires de chevaux, sur les qualités de leurs montures, entre deux gentilshommes, sur l'antiquité de leur race; aussi l'altercation qui venait de s'entamer entre le duc Adolf de Gueldres et le représentant de l'empereur d'Allemagne Frédéric III, aurait-elle continué jusqu'au jour, si monsieur de Raveschoot, premier échevin du banc de la Keure de Gand, lequel servait de conducteur à ce noble troupeau, n'avait tout à coup mis fin à la causerie en s'écriant :

— Voilà notre homme !

En effet, derrière un massif de tilleuls, une petite porte venait de s'ouvrir, et (voyez comme on pense rarement à tout !) cette porte, à demi masquée par le feuillage, était la seule qui ne fût pas strictement bloquée.

A la distance où il se trouvait, par l'obscurité que les nuages du ciel avaient pris soin de verser dans l'air, il était mille fois impossible de distinguer les traits du voyageur nocturne. Seulement le premier échevin, qui se plaignait habituellement de sa

vue basse, avait aperçu le premier que le maraudeur était un jeune et vigoureux gaillard, et qu'il portait à la main une épée démesurément longue, dans un fourreau de velours noir autour duquel on avait pris soin de rouler le ceinturon, sans doute afin de ne pas gêner l'usage qu'on en voulait faire.

Le duc de Gueldres mit l'épée à la main, et, se débarrassant de son manteau, il s'élança sur les traces de l'ennemi. Les autres le suivirent. Mais le duc était armé de toutes pièces, corselet, brassarts, gorgerin, cuissarts et le reste; pas une pièce ne lui manquait, ce qui n'a jamais constitué le costume d'un jockey de course. Le duc de Bavière et l'échevin avaient une autre cuirasse à porter, plus tenace et plus pesante encore, celle de la vieillesse, dont on ne se défait pas comme on veut. Si bien que la venue de cet escadron volant fut annoncée d'assez loin à celui que l'on croyait surprendre, pour qu'il eût le temps de bondir à cinquante pas de là, et de se jeter dans un fourré d'où on ne le vit plus ressortir.

— Il n'échappera pas! cria de tous ses poumons le duc de Gueldres qui frappait de

fureur la terre et les arbres avec le coupant de son épée. Holà! hé! à moi vous tous! battons le bois, comme si le cerf était lancé! holà! hé! des torches allumées! des épées! des arquebuses! et si ce n'est pas assez de toute cette canaille de valets, accouplez-les avec une meute du chenil!

Les gens du duc et de l'échevin se jetèrent alors dans le taillis, comme de bons limiers sur une piste; mais ils n'y rencontrèrent pas ce qu'ils y cherchaient. Comme ils sortaient du fourré tout trempés de la rosée nocturne et les oreilles déchirées par les épines, le duc de Gueldres aperçut, au bout d'une allée, un homme qui fuyait à toutes jambes, tenant de la main droite une épée nue, et son manteau roulé autour du bras gauche. Il poussa un cri féroce et lança de nouveau sa meute sur les pas du fuyard.

Le jeune homme poursuivi avait beaucoup d'avance sur ses ennemis, et il courait de manière à conserver longtemps son avantage; mais les ducs et l'échevin souriaient de ses efforts en le voyant prendre la direction du palais dont toutes les portes étaient fermées. Eux-mêmes, quoique tout essoufflés de cette

chasse impromptue, ils s'empressaient de rejoindre leur monde, tant était vif leur désir de vengeance et l'aiguillon de leur curiosité. Quelle ne fut pas leur surprise et leur désappointement, quand ils virent le fugitif s'arrêter tranquillement et les regarder, puis tirer une clef de son pourpoint, puis disparaître dans l'intérieur du palais en leur fermant au nez la porte qu'il venait d'ouvrir.

Personne n'avait songé à la possibilité de ce moyen d'évasion qui était pourtant le plus simple et le plus probable de tous. Il fallait réveiller un des portiers du château pour continuer la recherche avec fruit. Ce fut à quoi l'on se décida, de l'avis d'Olivier le Daim, familiarisé de longue main avec ces sortes de campagnes. Mais tous ces apprêts demandèrent bien du temps et des pourparlers, et pendant ce temps l'inconnu fuyait toujours.

Après avoir erré à travers les longs corridors du palais, il fit une halte dans une aile éloignée du bâtiment, et il sembla délibérer sur les moyens qui pouvaient le sauver d'une capture inévitable. Après quelques minutes d'hésitation, il frappa enfin à une petite porte

qui se trouvait devant lui. Une voix de femme lui répondit, et dès qu'il se fut nommé, la porte s'ouvrit et se referma presque aussitôt sur ses pas.

Il se trouvait dans un appartement meublé avec la plus exquise élégance. La femme qui l'avait introduit était une servante, qui se hâta d'aller prévenir sa maîtresse. Le jeune homme eut donc le temps de se remettre de son trouble, et, à travers la soie des rideaux, il aperçut dans les cours du palais ceux qui le cherchaient, allant et venant en tous sens, se dépitant du mauvais succès de leur entreprise et tenant conseil pour savoir ce qui leur restait à faire.

Bientôt la maîtresse du logis se montra. La précipitation qu'elle avait mise à sa toilette ne l'empêchait pas d'être ravissante, et la tendre émotion qui animait son visage ajoutait encore à ses grâces naturelles.

—Christians! s'écria-t-elle en se jetant au cou du jeune homme. Est-ce bien vous? à une pareille heure? dites! par quel moyen avez-vous pénétré jusqu'ici? Quelle imprudence! mais aussi quelle heureuse surprise pour moi!

— Micaëla, répondit Christians en portant

à ses lèvres les mains de la jeune fille, c'est un proscrit qui vous demande asile. Ne m'interrogez pas sur les motifs qui m'ont valu la persécution de mes ennemis. Ce secret n'est pas seulement le mien. Je ne pourrais vous le dire. Qu'il vous suffise de savoir qu'il y va de mes jours et que je puis vous devoir mon salut.

— Mon bien-aimé, repartit Michaëla dont les regards exprimaient plus d'amour que n'en sauraient peindre toutes les paroles du monde ; mon Christians ! moi qui osais douter de votre tendresse ! vous accuser même d'indifférence, de trahison, que sais-je ! car j'étais insensée dans mes soupçons! Que vous avez bien fait de me rassurer par cette noble confiance, de recourir à moi dans votre peine, de m'admettre à partager votre péril! Oh ! je vous remercie.

Christians recevait, les yeux baissés et avec une sorte d'embarras, ces éloges et ces remercîments, comme un homme qui ne les a pas mérités. Chacune de ces paroles affectueuses le faisait pâlir et trembler. On eût dit qu'il obéissait à l'impulsion d'un secret remords que réveillait en lui la vue de cette

jeune fille si naïve et si facile à tromper.

Micaëla le força de s'asseoir. Elle le débarrassa de son manteau, de son épée, et essuya de son mouchoir la rosée qui baignait la chevelure bouclée de Christians. Elle alluma des parfums autour de lui; elle fit apporter une riche coupe d'or, présent du feu duc Charles, dans laquelle ses jolies mains versèrent elles-mêmes un flacon de vin qui devait ranimer les forces du pauvre fugitif. Debout devant lui, comme ces filles de l'air, que les romans merveilleux de la chevalerie mettent si complaisamment à la disposition de leurs héros, elle était attentive à ses moindres signes, à ses moindres désirs qu'elle interprétait avant qu'il eût achevé de les former. Elle respectait jusqu'à ce soucieux silence que gardait son jeune amant, et quoique son cœur en souffrît, quoique un vague pressentiment lui laissât entrevoir quelque malheur caché sous le mystère de cette aventure, elle avait assez d'empire sur elle-même pour ne pas chercher à comprendre ce que Christians ne voulait pas lui découvrir.

Après que cette muette contemplation se fut encore quelque temps prolongée, le jeune

homme se leva tout à coup, et posant sa main sur les lèvres de Micaëla :

— Silence ! lui dit-il; ils viennent; je les entends. Ils sont à cette porte : ils me cherchent pour me tuer.

A ces mots, vous eussiez vu Micaëla s'élancer d'un bond, d'abord vers la porte de la chambre pour en fermer les verroux, et fuir dans les bras de Christians qu'elle serrait contre son sein, comme si elle eût voulu le garantir au péril de sa propre vie. Au même moment on entendit au dehors des pas d'hommes qui s'arrêtèrent et des voix confuses parmi lesquelles celles d'Olivier le Daim et du duc Adolf de Gueldres. Christians sauta sur son épée. Cette fois ce fut Micaëla qui lui recommanda de faire silence; car dans l'âme de cette pauvre fille, la frayeur avait fait place à la prudence et au courage, aussitôt qu'elle avait reconnu le danger qui menaçait son hôte.

On heurta violemment à la porte. Christians tressaillit. Micaëla ne bougea pas. La voix du premier échevin donna l'ordre d'ouvrir. Micaëla regarda Christians avec une expression indéfinissable de terreur et d'a-

mour. Mais l'ordre fut répété ; on y joignait la menace d'enfoncer la porte en cas de résistance. Alors la jeune fille, à qui le désespoir prêtait des forces, entraîna Christians dans une chambre voisine, et lui montrant le lit qu'elle venait de quitter, elle le supplia d'y chercher un asile.

— Non, non ! ma pauvre enfant ! s'écria Christians, ce serait compromettre ton honneur, te faire chasser peut-être ignominieusement de ce palais, et moi, cela ne me sauverait pas. Reste ici plutôt, je vais me livrer à mes ennemis, et je leur déclarerai que c'est par la force que j'ai pénétré chez toi.

Christians s'éloignait déjà. Micaëla le saisit vivement par le bras et lui dit d'un air qui ne souffrait pas de contradiction :

— Je le veux ainsi, entendez-vous; et je vous jure que si vous ne m'obéissez, je vais me jeter par cette fenêtre devant vos yeux.

En prononçant ces mots, elle emprisonna le jeune homme dans les rideaux de son lit, et saisissant la seule lampe qui éclairât l'appartement, elle courut donner à sa servante l'ordre d'ouvrir aussitôt.

Quand le premier échevin, le duc de Gueldres et Olivier le Daim entrèrent sur les pas de la servante, ils rencontrèrent dans la première pièce du logis une jeune fille à moitié nue, dont les cheveux en désordre flottaient sur ses épaules. Micaëla avait eu le temps de se dépouiller de son élégant costume, et son embarras, sa profonde stupeur à l'aspect de cette irruption nocturne, lui servirent encore à mieux appuyer l'effet de sa parole.

— Nous venons saisir ici, dit messire de Raveschoot, un jeune homme qui, selon toute apparence, a dû chercher un asile chez vous.

Micaëla eut assez de présence d'esprit pour rire aux éclats quand elle eut entendu la singulière déclaration du magistrat.

— Un jeune homme chez moi, messeigneurs! Il faut convenir que le soupçon n'est guère flatteur pour celle qui en est l'objet!

— Micaëla, poursuivit l'échevin, nous rendons tous justice à l'intégrité de votre vertu. Nous savons que vous êtes une fille sage et modeste, et que votre conduite fut toujours

sans reproche. Plût à Dieu que tout le monde, dans ce palais, suivit votre bon exemple! Aussi, n'est-ce pas vous que nous accusons. Mais, je vous le répète, un jeune homme s'est glissé chez vous. C'est un coupable que la justice réclame. N'essayez pas de nous le dérober.

— Mais je vous jure, messeigneurs, qu'il n'y a personne ici que moi, et que cet impardonnable esclandre est en pure perte.

— Commençons notre recherche, interrompit le duc de Gueldres; il sera toujours temps de nous excuser après.

— Bien procédé, dit Olivier le Daim; voilà de la justice comme nous l'entendons au Plessis-les-Tours.

Voyant que ses prières n'obtenaient aucun effet sur la résolution de ces terribles enquêteurs, Micaëla tenta de s'opposer violemment à leur projet.

— Puisque vous refusez de m'écouter, leur cria-t-elle avec l'accent de la colère, je proteste contre cette usurpation des droits de mademoiselle Marie de Bourgogne, votre souveraine et la mienne. La juridiction des États ne s'étend pas jusqu'à l'intérieur de ce

palais. Vous ne continuerez pas cette outrageante visite, avant de m'avoir foulée sous vos pieds. Je veux que le peuple de Gand s'éveille à mes cris, qu'il vienne voir comment des chevaliers, un magistrat élu par lui, tiennent compte des vieilles libertés flamandes et de l'honneur des femmes !

Et, les bras étendus, les ongles accrochés aux parois de la porte, Micaëla paraissait déterminée à défendre pied à pied l'étroite enceinte qui renfermait toutes ses espérances.

Le duc de Gueldres saisit par le milieu du corps la pauvre fille dont la taille souple et déliée remplissait à peine ses deux mains, et il l'enleva aussi facilement qu'il aurait soulevé la pièce la moins pesante de son armure. Les doigts délicats de la malheureuse enfant se meurtrirent en voulant repousser cet homme armé de fer qui usait contre elle de la force et de la brutalité d'un soldat. Elle roula par terre en poussant un gémissement de douleur, et le duc passa outre, accompagné de l'échevin. Olivier la releva et la porta sur un fauteuil.

Les regards de ce tigre qui n'aima que deux

choses dans le cours de son exécrable existence, le sang et les femmes, s'arrêtaient avec une effrayante expression de plaisir sur cette fille si belle, que le hasard livrait aux outrages de sa vue. Sa souffrance et son désespoir, l'amour qu'il lui savait pour un autre, et la certitude d'emplir bientôt ces beaux yeux de larmes en leur découvrant l'infidélité de Christians, étaient autant d'aiguillons qui pressaient la violence de ses désirs. Du premier jour qu'il avait aperçu Micaëla traversant les rues de Gand dans son charriot doré attelé de ses lévriers blancs, il s'était promis qu'il serait le possesseur de tant de beauté, de grâce et de sagesse. Mais, trop prudent pour attaquer de front son rival, il avait dès longtemps résolu de se débarrasser de l'amant avant de s'emparer de la maîtresse. Ce guet-apens de la nuit était son ouvrage. Il savait que Micaëla pouvait seule avoir donné asile à Christians, et l'occasion lui avait paru trop belle pour n'en pas profiter.

Olivier était tellement assuré qu'on trouverait le fugitif du jardin dans l'appartement de Micaëla, qu'il demeura confondu lorsque le duc de Gueldres et l'échevin lui vinrent

annoncer que leur recherche était restée infructueuse. Il jeta sur la jeune fille un coup d'œil de méfiance qui la glaça jusqu'au fond du cœur. Pourtant elle ne se décontenança pas; elle soutint sans pâlir ce muet interrogatoire. Puis elle ajouta :

— Je vous le disais bien, messeigneurs, que cette violence envers moi ne vous mènerait à rien, et que vous seriez après honteux de vos soupçons. Avez-vous pu le penser, moi, que je donne asile à un criminel au mépris des lois de mon pays, dans le palais de ma souveraine? C'eût été une faute impardonnable, et pour laquelle j'eusse mérité toute votre colère.

Olivier le Daim, pendant ce temps, ne quittait pas des yeux la jeune fille, et malgré toutes ses dénégations, ses serments, et la déclaration du duc de Gueldres et de l'échevin, il semblait persister dans sa première croyance. Lorsque ses compagnons firent mine de se retirer :

— Un moment, dit-il, je vais moi-même faire une dernière recherche.

Micaëla, cette fois, ne put maîtriser un mouvement de terreur.

— Vous vous trahissez, lui dit tout bas Olivier; je suis certain, moi, que Christians est ici.

Olivier le Daim entra seul dans la chambre. Il en sortit quelques instants après, et il pria le duc et l'échevin de le laisser seul avec Micaëla.

Ceux-ci se tinrent à l'écart, et Olivier dit à la jeune fille :

— C'est prudent à vous de l'avoir caché dans votre lit; mais une autre fois il faudra le prévenir de ne pas tirer son poignard quand il verra ouvrir les rideaux. Pâques-Dieu ! si je ne m'étais prudemment retiré, il m'en coûtait la vie.

— Monseigneur ! balbutia la jeune fille en baisant avec transport les mains de cet homme qui pouvait la perdre, monseigneur, vous sauverez la vie de Christians ! Si vous m'accordez cette grâce.....

— Quelle récompense me donnerez-vous ? interrompit Olivier.

— Mon amitié, répondit Micaëla.

— L'amitié d'une femme ! dit Olivier en hochant la tête; c'est un mot.

— Que prétendez-vous donc ?

— Votre amour.

— Vous savez qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous l'offrir.

— Je sais aussi que les serments des femmes ressemblent aux serments des rois. Je n'exige rien pour l'avenir; le temps y pourvoira. Seulement consentez à me recevoir et à vous donner à moi, quand vous en serez venue à maudire ce nom de Christians que vous invoquez aujourd'hui, quand votre tendresse pour lui se sera changée en haine, votre sourire en mépris.

— Si vous voulez attendre ce jour, repartit Micaëla, je consens à tout. Je vous jure d'être à vous, corps et âme ; je vous le jure sur l'image du Christ, sur le saint Évangile, si...

— Cela me suffit, dit Olivier; le pacte est conclu. Malheur à qui de nous y manquera !

— Oui, malheur à lui ! répéta Micaëla, qui ne croyait pas que cette malédiction pût jamais retomber sur elle.

Olivier le Daim était rayonnant de joie. Il tint fidèlement sa parole en déclarant à ses deux compagnons qu'il avait enfin reconnu l'injustice de ses soupçons, et que ce n'était

pas dans l'appartement de Micaëla qu'il fallait chercher le fugitif.

Avant de franchir le seuil de la porte, Olivier glissa, sans être aperçu, dans la main de la jeune fille un médaillon entouré de diamants en lui disant :

— Remettez ceci à votre déloyal amant. Ce médaillon, qu'il a perdu cette nuit en voulant éviter notre poursuite, contient une boucle de cheveux qui lui fut donnée par une femme de ce palais. Cette femme est sa maîtresse. C'est pour la voir qu'il s'est introduit dans le jardin où nous l'avons rencontré. Adieu !

La porte s'était refermée sur les pas de ces importuns visiteurs, et Micaëla demeurait toujours immobile à la place où on l'avait laissée. Ses yeux hagards restaient fixés sur le fatal présent. Elle contemplait avec une muette terreur cette preuve de sa honte et de la trahison dont elle était victime. Elle ne se sentait la force ni de repousser ce soupçon cruel qui la dévorait ni de l'éclaircir par une preuve positive. Un mot de Christians, moins que cela, un geste, un mouvement de ses traits, allaient donc en un seul instant lui

révéler ce secret qu'elle craignait plus que la mort, tout en souhaitant de le connaître.

Un bruit de pas derrière elle la tira de sa stupeur. Elle étreignit le médaillon dans sa main et retourna la tête. Christians était à ses côtés. Oh! comme ses remercîments et ses protestations, dont elle connaissait maintenant la fausseté, lui serrèrent douloureusement le cœur! Comme elle sentit dans tout son corps un horrible tressaillement au contact de cette main qui tout à l'heure encore lui paraissait si doux! Elle laissa tomber sur le jeune homme un regard désespéré dans lequel toute sa douleur était empreinte, et sans lui adresser une parole, elle lui présenta le témoin de son infidélité. A cette vue, Christians poussa un grand soupir, et se voila le visage de ses deux mains, comme s'il eût craint de rougir devant cette femme qu'il avait si indignement trompée.

Après ce premier aveu, l'explication ne pouvait être longue, et Micaëla, encore tout étourdie du rude coup qui venait de la frapper, ne désirait pas moins que Christians d'y apporter un terme. Le jour avait paru; les portes du palais étaient ouvertes, et la foule

qui commençait à aller et venir dans les cours permettait au jeune homme de gagner les rues de la ville sans crainte d'être remarqué. Au moment de se séparer, Micaëla n'exigea qu'une seule chose de Christians : ce fut le nom de sa rivale. Mais celui-ci refusa obstinément de le lui découvrir.

— Plus tard, dit-il, vous le saurez, et vous comprendrez, Micaëla, que ma conduite envers vous, toute coupable qu'elle vous puisse paraître, mérite peut-être d'être excusée. Ce moment n'est pas loin, sans doute. Ne vous hâtez pas de me condamner et de me maudire. Attendez le jour où je pourrai vous demander mon pardon comme il convient, et vous donner des marques de mon estime et de ma reconnaissance.

Christians avait repris son épée et son manteau. Il jeta un dernier regard sur la jeune fille et disparut, après lui avoir affectueusement baisé la main.

—Mon Dieu! s'écria la pauvre fille qui retomba péniblement sur un fauteuil, il ne me reste plus qu'à mourir!

IV

Cependant la mission politique confiée par Louis XI à son barbier Olivier le Daim, avait obtenu un commencement de succès. Le but du roi de France était d'entretenir la discorde entre les États des Flandres et les favoris de la jeune duchesse, afin de pouvoir s'emparer lui-même de toute la succession du duc Charles, quand le temps en serait venu. Déjà le roi s'était saisi d'Abbeville, de Ham, de Bo-

hain, de Saint-Quentin et de Péronne. Arras, Hesdin et Boulogne venaient aussi de lui ouvrir leurs portes. Le prince d'Orange, Jean de Châlons, deuxième du nom, et George de la Trimouille, seigneur de Joinville, baron de Craons, étaient chargés de réduire la Bourgogne, pendant que Louis tenait en échec le roi d'Angleterre, en lui promettant pour sa fille Élisabeth la main du dauphin de France, qu'il n'avait nulle intention de lui donner.

Les deux plus intimes conseillers de mademoiselle Marie de Bourgogne, Guillaume Hugonet, chancelier de Flandre, *très-notable personnage et sage,* dit Philippe de Commines, qui l'avait connu, et avec lui le seigneur d'Imbercourt, à propos duquel le même historien ajoute : « *N'ay point souvenance d'avoir vu un plus sage gentilhomme ne mieux adextre pour conduire grandes matières,* » étaient à peine de retour à Gand de la cour de France, où leur duchesse les avait envoyés en ambassade secrète, lorsque les députés des États les firent arrêter et jeter en prison, comme coupables d'avoir voulu usurper l'autorité.

La jeune duchesse essaya vainement de les défendre; un des députés poussa l'audace jus-

qu'à la blâmer elle-même, et lui donner un éclatant démenti, en lui présentant la lettre qu'elle avait écrite à Louis XI à ce sujet, et qui contenait son assentiment à cette espèce de conspiration de palais contre les prétendus droits des États.

Un procès criminel fut intenté à d'Imbercourt et à Hugonet, qui furent condamnés à mort, malgré les pleurs et les protestations de leur souveraine. Ce procès ne dura que six jours, et nonobstant leur appel, les condamnés n'eurent que trois heures de temps pour se confesser et penser à leurs affaires.

Un vaste échafaud fut dressé sur la place du marché, et le peuple fut convié à cette exécution comme au spectacle d'une fête. Les échevins de Gand présidèrent à cette horrible vengeance du haut d'un balcon de leur hôtel de ville.

Comme le chancelier de Flandre et le seigneur d'Imbercourt arrivaient au pied de l'échafaud, un grand murmure se fit entendre parmi le peuple, et tous les regards se portèrent dans la direction du palais. La duchesse Marie, vêtue de ses longs habits de deuil, et les yeux en pleurs, accourut elle-

même, sans autre escorte que les flots de curieux qui bordaient son passage. Elle venait demander justice aux Gantois rassemblés, et réclamer ses deux fidèles serviteurs, condamnés contre son bon plaisir et contre son expresse volonté par le jugement des échevins.

L'aspect de leur duchesse dans cet état d'humilité souleva un mouvement de pitié et d'indignation parmi la foule. Plusieurs groupes de bourgeois et d'artisans armés criaient à haute voix aux bourreaux de suspendre l'exécution de la sentence. Malgré leur audace, les juges pâlirent un instant sur leurs siéges, quand ils virent qu'il se formait dans le peuple un parti pour défendre les droits de Marie. Une rixe s'engagea en effet, des épées furent tirées, des piques se croisèrent, et la mêlée menaçait de devenir sanglante. « Mais ceux qui voulaient la mort (dit Philippe de Commines) se trouvèrent les plus forts, et finalement crièrent à ceux qui étaient sur l'échafaud qu'ils les expédiassent. Or, pour conclusion, ils eurent tous deux les têtes coupées. Et s'en retourna cette pauvre damoiselle en cet état en sa maison, bien dolente

et déconfortée, car c'étaient les deux principaux personnages où elle avait mis sa confiance. »

De retour au palais, Marie de Bourgogne courut s'enfermer dans son oratoire pour pleurer à son aise sur l'avenir que lui présageait le sinistre événement qui venait de se passer. Au même instant ces fiers tyrans populaires exilaient de leur ville la veuve de leur duc Charles, Marguerite d'Yorck, duchesse douairière de Bourgogne, et Adolf de Clèves, seigneur des Ravestein, second fils du duc de ce nom et proche parent de Marie, les deux seuls amis qui lui restassent. Ainsi cette héritière, dont la main était un objet d'envie pour les plus puissants souverains de l'Europe, se voyait réduite à ne pas même garder un simulacre de pouvoir dans l'intérieur de son palais.

Tandis qu'elle était en proie à ces tristes pensées, un homme entra précipitamment dans son oratoire. Ses vêtements étaient couverts de sang. Il tenait à la main la poignée de son épée dont la lame avait été rompue en pièces. Les traits de son visage exprimaient moins la frayeur que la rage et l'in-

dignation. Marie se leva toute pâle et courut au-devant de lui.

— Christians ! s'écria-t-elle.

Et sa voix expira sur ses lèvres. La terreur semblait l'avoir pétrifiée. Elle n'osait ni fuir ni avancer. Sa main tremblante étendue devant elle paraissait plutôt vouloir supplier que commander.

— Mademoiselle, dit le jeune homme en mettant un genoux en terre, je vous ai vengée.

— Mon Dieu, qu'avez-vous fait?

— J'ai diminué le nombre de vos ennemis, repartit Christians, qui jeta sur le tapis le tronçon de son épée. Suivi d'une poignée de braves dévoués à la défense de vos droits, j'ai renversé l'échafaud et puni quelques complices de ces rebelles qui vous opprimaient.

— Juste ciel ! dit la duchesse, vous vous êtes perdu ! perdu en voulant me sauver ! perdu comme mes fidèles serviteurs Hugonet et d'Imbercourt, dont le sang fume encore sur le pavé de cette ville.

— Que m'importe de mourir, repartit Christians, si vous daignez conserver, noble duchesse, quelque souvenir de moi ?

— Oh ! vous le savez bien, Christians, que

votre perte serait une source éternelle de douleur pour l'infortunée Marie ! Mais vous ne mourrez pas, je ne veux pas que vous mourriez ! Qui donc m'aimerait ?

La duchesse prononça ces mots avec un si profond accent de désespoir que le jeune homme en fut touché jusqu'aux larmes. Son air terrible et presque sauvage fit place à la plus mélancolique tendresse. Le feu dévorant de ses regards devint semblable à la douce lumière des étoiles ; et sa voix, qui tout à l'heure éclatait comme la tempête, résonna aussi harmonieusement qu'une harpe sous les doigts d'une jeune fille.

— Christians, lui dit Marie, quoiqu'il en puisse arriver, vous resterez ici. Nos implacables ennemis n'oseront pas, j'espère, rompre les derniers liens du devoir. Ils respecteront le palais de leur glorieux duc. Ils se souviendront que je suis la fille de Charles le Téméraire. D'ailleurs ils ignorent l'intérêt que je vous ai voué. Ils ne pourront soupçonner le lieu de votre retraite. Plus tard, je vous fournirai les moyens de quitter cette ville inhospitalière, de regagner les États de l'empereur d'Allemagne, votre souverain.

— Inutile, mademoiselle, interrompit Christians en secouant la tête. Ils n'ont que trop bien découvert votre secret. Avant une heure ils seront ici, et on aura rebâti pour moi l'échafaud de messeigneurs d'Hugonet et d'Imbercourt.

— Plutôt que de le permettre, s'écria Marie, j'appellerais aux armes le peuple de ma ville de Gand.

— Ce peuple, mademoiselle, n'a-t-il pas battu des mains quand il a vu tomber les têtes de vos favoris ?

— Hélas ! poursuivit la duchesse en poussant un profond soupir, pourquoi vous efforcer de briser ma dernière espérance ? Pourquoi me faire entrevoir un malheur que je veux éloigner ? Ayez plus de confiance dans la bonté de Dieu qui nous protégera ! Cette nuit même, Christians, vous partirez. Cette séparation m'afflige autant que vous, mais elle est nécessaire. Vous emporterez le serment que je vous fais de n'accepter aucun des époux qui me seront proposés. Mon amour me donnera le courage de résister même à la violence. Dans un an je réclamerai mes droits, que vous supplierez en mon nom l'empereur

d'Allemagne, Frédéric III, votre souverain, de vouloir bien appuyer. Voilà les projets que je forme pour notre bonheur à tous deux. Dites, ne les approuvez-vous pas?

La joie la plus vive rayonnait sur le visage de Christians. On eût dit que d'un seul mot cette royale enchanteresse venait de faire évanouir tous les périls qui l'entouraient. Il ne songeait plus qu'à l'avenir que l'amour de Marie lui faisait entrevoir dans les nuages lointains de ses espérances. La brillante fortune qui l'attendait semblait n'être pour rien dans sa joie, tant le noble maintien de Christians et l'air de candeur et d'autorité répandu sur tous ses traits lui prêtaient l'apparence d'un homme né pour commander aux autres. L'éclatante preuve de tendresse qu'il avait reçue de Marie était la seule pensée à laquelle il avait livré toute son âme.

— Ainsi donc, reprit Christians, quoi qu'il arrive, je puis espérer que nul autre ne possédera ce cœur que vous m'avez donné, à moi pauvre gentilhomme sans titre et sans fortune, à moi enfant perdu de l'Allemagne, qui ne puis vous offrir en échange qu'un amour sans borne et une fidélité à toute épreuve?

— Je vous le jure de nouveau, répéta la duchesse; mais il dépend de l'empereur d'Allemagne, votre maître, de vous conférer un titre, qui efface, aux yeux du vulgaire, la distance qui nous sépare.

— L'empereur le voudra-t-il? repartit Christians; n'a-t-il pas ses projets sur vous? le duc votre père n'avait-il pas engagé votre main à l'archiduc Maximilien, fils de Frédéric III? vous-même, n'avez-vous pas écrit une lettre et envoyé une bague au jeune archiduc?....

— Hélas! soupira Marie, il n'est que trop vrai. J'obéissais alors à mon père, et je ne vous connaissais pas. Mais comment savez-vous cela? Je pensais que l'empereur et l'archiduc étaient seuls dépositaires de ce secret.

Christians sourit à ces mots, et il tira de son sein une bague ornée d'un magnifique diamant qu'il remit entre les mains de la duchesse.

— O ciel! s'écria Marie, comment ceci est-il venu en votre possession? C'est bien la bague que mon père me força d'envoyer à l'archiduc.

— Écoutez-moi, Marie, reprit Christians.

Maximilien et moi nous étions, dans notre enfance, intimement unis; il ne me cachait aucune de ses pensées, et moi de mon côté, je lui étais aussi dévoué qu'un frère à son frère. Quand il fut question de son mariage avec vous, ce fut moi qu'il chargea de venir secrètement m'assurer par mes yeux si la renommée n'avait pas exagéré la beauté de celle qu'on lui destinait pour femme. Cette bague me fut remise par le prince, comme un gage de sa haute faveur et comme une marque qui pourrait me faire reconnaître de vous, si je trouvais l'occasion de vous aborder sans témoins. Mais est-on le maître des impressions de son cœur? En vous voyant, je devins un ingrat, et je ne songeai plus qu'à ravir à l'archiduc ce bien que j'aurais dû lui conserver au péril de ma vie. Pour m'introduire auprès de vous, je feignis d'aimer une pauvre jeune fille qui servit ma passion sans savoir qu'elle bâtissait de ses mains le désespoir et le tourment de sa vie. A l'heure où je vous parle, Micaëla est instruite de ma trahison, quoiqu'elle ignore pourtant quelle autre femme en peut être la cause. Je vous devais cet aveu ; c'est à vous de décider si vous devez

me pardonner; c'est à vous de juger si vous devez affronter la vengeance du puissant empereur d'Allemagne et de son fils, pour tenir votre parole à un malheureux proscrit sans protection et sans asile.

La duchesse demeura quelque temps les yeux baissés et comme absorbée dans une pénible réflexion. Christians, debout auprès d'elle, attendait sa réponse avec une anxiété non moins vive. Enfin, Marie rompit ce long silence.

— N'est-ce pas que je serais bien indigne si je vous abandonnais parce que vous êtes malheureux? Parce que nulle part vous ne pouvez espérer de protection, je vous retirerais la mienne? parce que vous n'avez pas d'asile, je vous chasserais de mon palais? Non, Christians, jugez mieux de moi. Les fautes que vous vous reprochez, n'en dois-je pas porter la peine aussi bien que vous, puisque c'est par amour de moi que vous les avez commises? maintenant plus que jamais, c'est un devoir pour moi de vous tenir mes serments. Quand il devrait m'en coûter ma couronne; je jure devant Dieu qui m'entend que je n'aurai jamais d'autre époux que vous!

La duchesse achevait à peine ces mots, qu'un gémissement sourd se fit entendre au bout de l'oratoire, et l'on vit remuer la tapisserie de la porte, comme si quelqu'un venait de tomber sur le seuil. La duchesse trembla de tous ses membres. Christians vola vers la porte, son poignard à la main, pour punir l'indiscret témoin de son entrevue. Mais quel fut son étonnement de trouver, au lieu de l'ennemi qu'il cherchait, une femme étendue par terre et qui donnait à peine un léger signe de vie. Il la prit dans ses bras et il la porta dans l'oratoire de Marie.

C'était la pauvre Micaëla qu'un instinct de jalousie avait sans doute amenée de ce côté. Les dernières paroles qu'elle venait d'entendre l'avaient frappée comme un coup de foudre. Quand elle rouvrit les paupières elle fondit en larmes, et se jeta aux pieds de Marie qui, jugeant par ce qu'elle éprouvait elle-même, de la souffrance qui devait déchirer le cœur de cette fille infortunée, la releva avec bonté et la supplia à son tour de vouloir bien lui pardonner le mystère qu'elle lui avait fait. Elle lui promit de la récompenser un jour et de racheter par une amitié

durable le mal involontaire qu'elle lui avait causé. Micaëla sourit aux paroles de sa maîtresse; mais ce sourire était celui du désespoir, et semblait dire : Qu'importent à ceux qui vont mourir les promesses des vivants? Christians lui-même, qui comprit l'horrible signification de ce sourire, saisit la main de la jeune fille et y imprima un baiser de reconnaissance et de pitié, comme si par ce muet langage il eût voulu lui demander grâce pour le malheur qu'il prévoyait.

Micaëla ne tarda pas à sortir violemment de ce silence dans lequel elle s'était jusqu'ici renfermée. Ses yeux éteints brillèrent tout d'un coup, et frappant son front de ses deux mains, elle s'écria :

— Fuyez! fuyez, s'il en est temps encore. Christians! c'est la mort qui vous menace! Ils sont là, sur mes pas! Regardez par cette fenêtre. Les cours du palais sont toutes pleines de leurs gardes. Écoutez! N'entendez-vous pas un bruit d'armes? Ce sont les échevins qui vous cherchent! Malheureux! il n'est plus temps de les éviter!

En effet, au même instant, la porte de l'oratoire s'ouvrit avec fracas, et le premier

échevin de la Keure, suivi de ses collègues et du duc de Gueldres, s'avança pour saisir Christians. La duchesse poussa un cri aigu qui fit reculer d'épouvante messire de Raveschoot. Mais les soldats du duc de Gueldres menaçaient de leurs piques la poitrine du jeune homme et le sommaient de jeter bas son poignard. La seule Micaëla semblait avoir conservé son sang-froid au milieu de cette épouvantable mêlée. Elle se présenta hardiment à la fureur des échevins et du peuple qui les suivaient, et elle déclara que ce jeune homme qu'on accusait faussement d'avoir élevé la prétention de son amour jusqu'à la jeune duchesse de Bourgogne, était son amant à elle, Micaëla, et que si elle était coupable de l'avoir introduit dans les appartements du palais, c'était à sa seule maîtresse de prononcer contre elle la punition qu'elle trouverait convenable de lui infliger.

Le profond accent de conviction et de vérité qui accompagnait ces paroles apaisa, comme par enchantement, la multitude que les échevins avaient attirée sur leurs pas, pensant couvrir leur odieux abus d'autorité en y associant une partie du peuple de Gand.

Les échevins consternés se regardaient entre eux, ne sachant plus que résoudre, et la duchesse avait repris assez de courage pour en appeler elle-même à cette foule de la violence qu'on exerçait contre elle dans son palais. Christians était sauvé si Olivier le Daim ne se fût présenté de la part des ambassadeurs d'Allemagne pour réclamer l'extradition d'un homme qu'on avait lieu de considérer comme un grand coupable caché à Gand sous un autre nom que le sien. Les échevins ravis de trouver un prétexte, accordèrent sur-le-champ la demande. Christians, après avoir jeté sur la duchesse un regard douloureux, annonça qu'il était prêt à se livrer aux envoyés de son empereur et à subir la sentence qu'ils prononceraient contre lui. Mais il insista pour que les ambassadeurs parussent en personne. Olivier le Daim, qui les avait quittés aux portes du palais, les envoya prévenir par un officier de la garde bourgeoise, et après quelques minutes d'attente, on vit entrer dans l'oratoire le duc de Bavière et l'évêque de Bade.

— Souvenez-vous de votre promesse ! murmura tout bas Christians à l'oreille de Marie.

— Que je meure plutôt que de l'oublier ! répondit la duchesse.

— Et moi, se dit à elle-même Micaëla, je t'irai rejoindre au ciel la première, mon Christians !

Les ducs de Bade et de Bavière arrivaient à ce moment. Christians marcha vers eux d'un pas ferme et la tête haute.

Ils reculèrent à son aspect comme si c'eût été un fantôme qui eût rompu à leurs yeux la pierre de son tombeau.

— Messieurs les ducs, leur dit-il, je suis votre prisonnier.

— Monseigneur ! balbutia le duc de Bavière en se découvrant devant le jeune homme.

— Vous notre prisonnier ? répéta l'évêque de Bade.

— Il suffit que je vous le dise, interrompit Christians. Donnez-moi une garde et faites-moi conduire à votre palais.

Cette singulière arrestation où l'accusé semblait commander à ses juges, remplit les échevins et leurs suppôts d'un merveilleux étonnement. La foule s'écoula peu à peu et en silence. Le duc de Gueldres disait, en se re-

tirant, à Olivier le Daim qui ne semblait pas moins stupéfait que lui :

— Nous avons fait là une capture plus importante que nous ne le pensions d'abord.

V

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Christians, et l'on ignorait ce que les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne avaient fait de leur prisonnier. Les uns disaient qu'on l'avait torturé dans les souterrains du palais où il était mort, enfin, après avoir révélé d'étranges choses qui se rapportaient à une grande conspiration contre les jours de Frédéric. D'autres assuraient

en confidence, à qui voulait les entendre, que le captif était gardé à vue dans un appartement où on lui rendait les honneurs dus à un roi, jusqu'à ce que l'empereur eût décidé par quel genre de supplice devait périr cet illustre coupable, dont le véritable nom jusqu'ici demeurait un mystère pour tous. D'autres encore racontaient que c'était Satan en personne naturelle, venu sur terre pour chercher à corrompre les reines et les duchesses, comme jadis madame Ève, notre grand'mère commune. Le jeu lui avait plu, disait-on, et il en conservait l'habitude. Ce qui faisait que les bonnes dévotes de la ville, qui avaient pu jeter sur le bel étranger un regard damnable de concupiscence, couraient s'en confesser à leurs curés, dont les confessionnaux et les escarcelles ne désemplissaient pas, car le diable a toujours fait vivre l'Église.

Mademoiselle Marie de Bourgogne, fidèle à son serment, s'était enfermée pendant deux jours entiers dans sa chambre, sans vouloir accepter aucune consolation. Mais à la fin on se lasse de pleurer comme de toutes choses. Le troisième jour de sa réclusion, la jeune duchesse avait consenti à recevoir la visite

du duc de Bavière et de l'évêque de Bade. Il faut croire que ce jour-là les ambassadeurs d'Allemagne avaient fait provision de bonne humeur et d'esprit, quoique les ambassadeurs soient naturellement dispensés par leurs fonctions de ces deux qualités vulgaires, car la duchesse de Bourgogne, à compter de cet instant, devint d'une gaieté folle, et se promena par toute la ville à cheval et vêtue du deuil le plus coquet et le plus séduisant. Bien plus, elle accueillit les membres des États, et principalement les échevins gantois, leur permettant de faire publier à son de trompe que dans le délai de deux jours elle choisirait un époux parmi les prétendants qu'on lui avait imposés.

Pendant que chacun commentait à sa guise cette détermination inespérée, Micaëla, retirée chez elle, présentait un spectacle bien différent. Sa profonde solitude n'était troublée que par deux ou trois espions qu'elle avait mis en campagne et qui venaient lui rapporter ce qu'ils entendaient dire du sort de Christians. Mais leurs paroles vagues, qu'elle payait au prix de tout l'or qu'elle possédait, ne lui donnaient pas le plus léger in-

dice. Pourtant, au milieu de son inquiétude, un peu d'espoir la soutenait encore. Elle ne tenait plus à l'existence que par ce fil. Le moindre souffle pouvait le rompre.

Un soir elle était assise au bord de sa fenêtre. Ses deux beaux lévriers blancs, comme s'ils n'eussent osé interrompre le silence de leur maîtresse, se tenaient couchés à ses pieds, croisantl'un sur l'autre leurs museaux effilés. La nuit sereine et tranquille se couronnait peu à peu de son diadème d'étoiles. Micaëla regardait mélancoliquement ces clartés naître et mourir, et peut-être songeait-elle à leur comparer les illusions de sa vie, lorsqu'elle vit sa porte s'entr'ouvrir, et dans l'obscurité s'avancer vers elle une figure qu'elle ne reconnut pas d'abord, mais dont l'approche la fit frissonner. Elle se leva par un instinct de frayeur et mit la main sur son cœur qui battait avec une violence sans égale. La figure avançait toujours. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut tout auprès de la jeune fille.

— Micaëla, dit alors une voix, je viens chercher la femme qui s'est donnée à moi, et qui a juré par le saint Évangile et par

l'image du Christ, de m'appartenir corps et âme quand elle en serait venue à maudire le nom de cet amant qu'elle invoquait, quand sa tendresse pour lui serait changée en haine, son sourire en mépris. La trahison de Christians a-t-elle été assez publique pour que je puisse me flatter que ce changement se soit fait en vous ?

— Olivier le Daim ! s'écria la jeune fille en reculant d'effroi jusque dans l'angle du mur.

— J'aime à voir, reprit le barbier de Louis XI, que vous ayez assez de mémoire pour ne pas oublier vos serments.

— Oh! misérable ! fit Micaëla en joignant ses mains au-dessus de sa tête, puisque vous osez m'insulter ainsi, Christians est mort. Je n'en veux pas d'autre preuve!

— En ce cas, ne soyez pas étonnée que je vienne réclamer cette part de son héritage, car vous me l'avez donnée, ici même pour racheter les jours de ce félon qui devait, hélas ! si mal payer votre sacrifice.

— Il est mort, n'est-ce pas ? interrompit Micaëla, sans cela tu ne prononcerais pas ainsi son nom avec cet air insultant !



— Christians, reprit Olivier, était plus beau que moi, j'en conviens; mais cet aventurier sans conscience voulait vous ranger, belle enfant, parmi ses banales maîtresses : moi je vous épouse et je vous fais comtesse de Meulant.

—Il est mort, n'est-ce pas? répéta Micaëla, puisque ta voix le calomnie sans trembler.

— Qu'il soit mort ou vivant, reprit Olivier, sur mon honneur, je n'ai pas prêté la main à la corde. Pourtant, s'il faut vous dire toute ma pensée, il portait tant de qualités en lui, que je l'aime mieux parmi les anges que parmi les hommes.

— Et toi, poursuivit la jeune fille, Dieu a marqué ta place parmi les démons.

— En vérité, ma céleste créature, depuis longtemps j'anticipe sur l'avenir, car vos yeux ont fait de mon âme un enfer. Mais vous êtes trop bonne chrétienne pour ne pas me tendre la main, vous qui tenez dans votre escarcelle les très-saintes clefs du paradis.

En prononçant ces mots, Olivier saisit les mains de Micaëla qu'il osa flétrir d'un baiser. Elle le repoussa avec dignité. Il voulut réitérer son entreprise; les grognements

sourds des deux lévriers, que son pied heurta en cherchant à poursuivre la fugitive dans l'embrasure de la fenêtre, l'avertirent que Micaëla n'était pas absolument sans défense. Il se contint donc; il prit place sur le fauteuil qu'il venait de quitter, et balançant ses jambes appuyées l'une sur l'autre :

— Écoutez-moi, dites combien de jours il vous faut pour pleurer convenablement l'amant que vous avez perdu. Par la Pâque-Dieu, je vous les octroyerai. Mais une fois le délai expiré, il faut que vous me teniez votre promesse, sinon je vous enlève d'ici et je vous fais conduire par force sur mes terres. Je suis puissant à la cour du roi Louis, mon maître. Il n'est sorte de satisfactions et de plaisirs que je ne sois en mesure de vous donner! Les robes de velours et de soie, l'or et l'argent, les dentelles, il ne sera rien de trop beau pour vous dans le royaume. Des chevaux de prix royalement harnachés, des chiens, des faucons, des châteaux, tout cela n'attend qu'un mot de vous. Ce qui vous plaît me plaira. Mais ne songez pas à me résister, car je sais me faire haïr s'il est difficile que je me fasse aimer.

Micaëla ne répondit aux menaces du terrible barbier que par un sourire qui lui fit froncer le sourcil.

— Après tout, ajouta-t-il, vous n'adorerez pas éternellement l'ombre de ce Christians, lequel s'en est allé de ce monde sans vous laisser seulement un souvenir. Mademoiselle Marie, votre duchesse, vous a montré l'exemple. Demain, sans plus de retard, elle choisit un époux parmi les protégés des États.

— Est-il possible? s'écria la jeune fille, demain!

— Oui, demain, et vous pourrez les voir ensemble sortir de l'hôtel de ville et se diriger vers l'église, si cela peut vous encourager.

— Je les verrai! murmura Micaëla.

— Vous ne me trompez pas?

— Non.

— Puis-je espérer que la bonne détermination de votre souveraine servira de règle à votre conduite?

— Vous le pouvez...

— Plein de cet espoir, je vous attendrai donc demain aux portes de l'église.

— J'y serai.

Avec la triste connaissance qu'il avait acquise du cœur humain, le barbier de Louis XI ne pouvait se flatter d'avoir bouleversé en un instant toutes les résolutions de cette femme qui tout à l'heure ne prenait pas même le soin de lui cacher son mépris. Mais peu soucieux au fond de savoir à quel bizarre caprice il devait ce changement subit de résolution, il lui suffisait de le mettre à profit.

Quand il se fut retiré, Micaëla se promena dans sa chambre à grands pas. Ses yeux étaient vifs et ardents. Une couleur rouge et fiévreuse animait ses joues. De gros soupirs soulevaient péniblement sa poitrine, qui semblait insuffisante à contenir la douleur qui l'emplissait. Parfois elle s'arrêtait devant son prie-Dieu, dont elle baisait en sanglotant le crucifix, demandant au ciel pardon du crime qu'elle allait commettre. Puis elle se calmait peu à peu et semblait se livrer à d'autres réflexions. Les noms de Christians et de la duchesse Marie revenaient souvent sur ses lèvres. Tantôt elle plaignait le sort de Christians, tantôt elle l'accusait de sa mort prochaine. Le mariage de la jeune duchesse

paraissait l'indigner profondément. Elle ne comprenait pas l'oubli des promesses qu'elle lui avait entendu faire à son amant le jour où elle l'avait vu pour la dernière fois.

— Marie! Marie! s'écria-t-elle, lui qui vous aimait tant, lui qui m'a si durement sacrifiée à son amour pour vous ! oh ! c'est indigne de le trahir ainsi, car il est mort en croyant à la sainteté de vos serments !

Puis elle reprenait :

— Oui, demain, noble duchesse, une pauvre fille, votre folle, votre bouffonne, vous fera sourire pour la dernière fois. Aux yeux de tout votre peuple, la tristesse de sa fin accusera les joies de votre vie ! Oh ! demain ! demain ! ce jour tarde bien à venir !

Toutes les cloches des églises de Gand annoncèrent la cérémonie qui se préparait. Dès le point du jour la garde urbaine et les corps de métier promenèrent leurs bannières dans la ville. La duchesse quitta son deuil et se rendit dans un magnifique costume à l'hôtel communal. Le nom de l'archiduc Maximilien d'Autriche fut proclamé au milieu de mille cris de joie. C'était le fils de l'empereur d'Allemagne que la duchesse de Bourgogne venait

de choisir pour succéder à Charles le Téméraire.

Comme le cortége allait entrer à l'église, une jeune fille vêtue de deuil se présénta devant la haquenée de la duchesse. C'était Micaëla, le teint pâle et le front couvert d'une sueur froide. Sa voix était languissante; ses beaux yeux paraissaient s'éteindre, elle chancelait en marchant.

— Micaëla! s'écria la duchesse; ma folle bien-aimée! que veut dire ceci? qu'as-tu donc? où vas-tu?

Micaëla leva la main vers le ciel et répondit en souriant :

— Là-haut, où Christians m'attend!

— Micaëla! s'écria la voix d'un jeune homme qui suivait la duchesse, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné. C'était la voix de Christians. Mais Christians avait changé de costume et de nom. Il portait sur ses épaules un manteau de brocard et d'hermine, sur sa tête une couronne souveraine, et il s'appelait Maximilien, archiduc d'Autriche.

Micaëla rouvrit les yeux pour les refermer presque aussitôt. Quand Olivier le Daim ac-

courut pour relever le voile noir dont la jeune fille s'était enveloppée en tombant, elle était muette et glacée. Le poison qu'elle avait bu avàit déjà décomposé tous ses traits.

On emporta le corps hors de la vue du peuple. Le brillant cortége nuptial poursuivit sa marche triomphante ; et, pour remplacer Micaëla, la duchesse de Bourgogne prit à gages une autre folle, qui pût la faire rire le lendemain.

LE JUGE

DE SON HONNEUR.

I

Le 25 octobre 1830, une berline attelée de deux gros chevaux flamands s'arrêta dans le petit village de ***, près de Walhem, à quelques lieues au delà de Malines. C'était le jour de l'évacuation d'Anvers par le prince d'Orange. Les volontaires belges occupaient en armes toute cette ligne, et attablés dans les maisons des paysans, ils fumaient des cigares et buvaient force bière à la prospérité

de la nouvelle patrie qu'ils venaient de s'improviser. Il faisait nuit close, la plupart des portes étaient déjà verrouillées; on entendait seulement retentir au dehors quelques éclats de voix modulant sur un fausset enroué les couplets de *la Brabançonne*.

La berline, sans ralentir sa marche, longea ces habitations, au seuil desquelles on ne voyait pas un homme à qui l'on pût parler. Elle s'arrêta au bout du village, devant une maison construite en briques, couronnée de tuiles rouges creusées en gouttières, et dont le faîte portait un long panache de chaume cimenté de terre glaise. La façade était blanchie à la chaux, la petite porte arrondie du haut et peinte en vert, comme les volets. Le sable que les servantes avaient répandu sur les degrés de pierre qu'il fallait franchir pour arriver au marteau de fer poli qui en décorait l'entrée, indiquait que cette habitation n'était pas la moins fréquentée ni la moins soigneusement tenue du village. L'homme en blouse qui conduisait les chevaux de la berline descendit de son siége et vint ouvrir la portière.

— Monsieur le baron, dit-il à l'un des

voyageurs en se décoiffant poliment de son bonnet de coton, c'est ici qu'il faut vous reposer en attendant le jour. Le père Jef nous donnera l'hospitalité, à nous et à nos bêtes, moyennant quelques litres de bière et quelques mesures d'avoine que nous consommerons.

Le jeune homme à qui cette invitation était faite sauta d'un bond les degrés du marchepied, et faisant siffler sa cravache et sonner ses éperons, il poussa la porte entr'ouverte devant lui.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, murmura une voix dans l'obscurité du corridor où le voyageur venait de pénétrer.

— Pardieu! prenez garde vous-même, riposta le nouveau venu.

En achevant ces mots, il saisit son interlocuteur par le collet de son habit et le jeta dehors.

Au bruit que fit cette espèce de lutte, et aux cris qui s'échappèrent de la berline, où deux autres voyageurs étaient demeurés, le propriétaire de la maison déboucha dans le corridor, armé d'une lanterne de corne et suivi de trois ou quatre curieux, les mains

sous leurs blouses et la pipe à la bouche. Ils n'eurent pas plus tôt aperçu celui que l'étranger venait de heurter avec une brutalité si coupable, qu'il s'éleva parmi eux un sourd murmure, et qu'ils coururent d'un commun mouvement à l'aide de ce malheureux, qui se relevait à grand'peine tout souillé de boue.

— C'est une abomination ! s'écria le père Jef, en saisissant de sa large main le bras du jeune homme qui faisait mine de se mettre en défense.

— Traiter ainsi un patriote! reprit un volontaire qui arrivait le sabre au côté et la carabine sur l'épaule. Il faut assommer ce gredin-la, c'est un espion hollandais, c'est sûr.

— Sacrebleu, interrompit l'étranger, tu en as menti, par ta gorge! Je suis le capitaine Melchior Van Geestel ; c'est moi qui ai tiré le premier coup de fusil contre les Hollandais à la porte de Schaerbeek. Si ce maladroit se laisse ainsi tomber, ce n'est pas ma faute. Je suis prêt d'ailleurs à lui donner la satisfaction qu'il exigera.

— Tout beau, capitaine Melchior, pour-

suivit le père Jef; c'est à nous que vous rendrez raison, s'il vous plaît; et pour commencer, nous allons vous faire passer par les armes si vous n'adressez des excuses au brave patriote que vous venez d'insulter. C'est le héros de notre district, savez-vous? notre père à tous, et notre commandant sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, les deux voyageurs de la berline avaient mis pied à terre, et, soutenant le blessé dans leurs bras, ils lui demandaient très-humblement pardon de la conduite de leur camarade. Malgré leur repentir, le baron Melchior Van Geestel ne se serait pas aisément tiré d'affaire, si celui qu'il avait offensé ne se fût interposé entre lui et ses agresseurs. De lui-même il lui présenta la main en signe d'oubli, et tous ensemble ils entrèrent dans la maison du père Jef.

La salle dans laquelle le capitaine Melchior et ses compagnons venaient de pénétrer ressemblait plus à un champ de bataille qu'à une chambre d'auberge. Cinquante volontaires en blouses et la pipe entre les dents y versaient des flots de fumée qui rendaient l'atmosphère

presque compacte. Une seule servante en bonnet brodé, dont les côtés retombaient sur ses deux oreilles comme deux ailes de papillon, distribuait aux consommateurs les litres de louvain et de bière d'orge, les petits verres de schiedam et le feu pour les cigares; véritable Salamandre en jaquette de laine noire, qui fendait sans sourciller l'épais nuage de tabac dont elle était environnée.

Au milieu des silhouettes effacées des buveurs, le père Jef élevait de temps en temps le buste cuirassé de sa vaste camisole de laine rouge, par-dessus laquelle s'attachait carrément ses bretelles de lisière. Dans le fond de la salle on distinguait, quand survenait une petite éclaircie provoquée par le ventilateur naturel de la porte entr'ouverte, une madone en plâtre colorié, fixée au mur, dominant une haute cheminée à frange qui ne servait qu'à recevoir le tuyau d'un poêle de fonte. Les murailles latérales étaient tapissées de rayons de bois où reposaient en ordre des litres et des demi-litres de grès à fleurs bleues avec le poinçon plombé de la police; et plus loin une armoire grillée, manière de bibliothèque renfermant la collection de pipes ap-

partenant aux divers habitués de la maison.

Le baron Melchior, sur l'invitation de son pacifique antagoniste, prit place en face de lui et ses deux compagnons, devant une table de sapin bien cirée où la servante posa des verres et un carafon d'eau-de-vie de genièvre. Le père Jef vint sans façon s'accouder auprès de ses nouveaux hôtes, et ils s'entretinrent tous ensemble des événements du jour, de l'expulsion des Hollandais de la ville de Bruxelles, de la victoire de Walhem, remportée la veille par les patriotes belges, enfin de la proclamation que le prince d'Orange avait adressée le jour même aux habitants d'Anvers en se retirant de cette cité révoltée.

Le capitaine Melchior ne tarrissait pas en éloges sur la conduite d'un chef de partisans qui avait, par son intrépidité, sauvé le château de la comtesse de Montérei dans cette mémorable journée. Le père Jef se mit à rire, et, tordant son bonnet de coton entre ses doigts :

— Oui, dit-il, c'est un *crâne,* celui-là, et vous serez peut-être encore plus étonnés quand vous saurez que ce brave patriote est de notre village, qu'il est ici présent dans

mon estaminet, et que vous lui avez déjà parlé.

— Je voudrais le rencontrer, interrompit le capitaine, pour lui serrer la main.

— Il n'est pas de récompense à laquelle il ne puisse prétendre, ajouta d'une voix timide et flûtée l'un des compagnons du capitaine. La comtesse et sa fille lui doivent la vie et l'honneur. Elles seraient trop heureuses de s'acquitter envers lui.

— Oh ! oh ! fit le père Jef en lançant un regard malicieux du côté de celui qui venait de montrer tant de douceur et de modération sur le seuil de la tabagie; si ce n'est que cela, M. Van Maës est déjà payé par sa conscience. Les bonnes œuvres lui sont aussi familières qu'à moi les verres de schiedam; et c'est pour cela que nous l'honorons, et c'est pour cela que nous prenons sa défense, quand il arrive que sans le connaître, un étourneau qui a une bouteille de vin dans la tête l'insulte ou le maltraite. Je ne dis pas cela pour vous, capitaine Van Geestel : vous savez trop ce qu'on doit aux braves et aux hommes vertueux, et je suis sûr que maintenant vous vous repentez de ce que vous avez fait.

— Pardieu, monsieur Van Maës, s'écria le capitaine en ôtant son chapeau et se retournant vers son voisin, le père Jef a dit la vérité sur mon compte comme sur le vôtre. Je vous fais mes excuses, les acceptez-vous?

— L'oubli des offenses est le premier devoir d'un chrétien, capitaine, répliqua Van Maës en pressant avec cordialité la main qu'on lui tendait.

— Ah! monsieur, que d'actions de grâces! répétèrent à la fois les deux compagnons de voyage du baron.

Et Van Maës devint l'objet de toute leur attention.

Il baissa d'abord modestement la tête comme s'il eût honte de cet hommage; mais peu à peu il s'apprivoisa, et au bout d'un quart d'heure il était au mieux avec les deux jeunes gens.

Il est vrai que les figures blanches et imberbes de ces étrangers, leurs yeux langoureux comme des yeux de femmes, leur exquise politesse, et la grâce de leurs moindres mouvements, prédisposaient singulièrement en leur faveur tout homme qui les approchait. Le plus jeune surtout, avec ses beaux che-

veux noirs tombant en boucles sur ses tempes, avec cette candeur de visage et cette finesse de physionomie qu'eussent enviées les plus jolies filles, sembla rencontrer toute la sympathie du héros de village. Il n'hésita pas, sur sa demande, à recommencer pour lui le récit vingt fois répété de ses actions d'éclat pendant la campagne de la révolution. Seulement il avait soin de s'interdire toute espèce d'éloges en ce qui le concernait, procurant de la sorte au père Jef l'inestimable satisfaction de commenter le thème et d'y ajouter les broderies que lui suggéraient sa rhétorique et son amour pour la vérité.

Van Maës, revêtu de tout autre costume, eût passé pour ce qu'on appelle vulgairement un *agréable cavalier*. Il avait trente ans à peine, la taille fine et dégagée, et dans la mélancolie de son regard luisait un certain feu qui indiquait une âme vigoureuse et bien trempée. Le plus jeune des voyageurs paraissait prendre un vif plaisir à voir cette figure sévère et pourtant pleine de séduction s'enflammer aux mots de patrie et de liberté. Il écoutait avec ravissement cet apôtre du catholicisme confondre dans sa pensée la dou-

ble passion qui l'animait, sa foi religieuse et sa croyance politique. Son imagination suivait avec un merveilleux entraînement l'éloquent enthousiasme de celui qui lui parlait, et puis tout d'un coup il se calmait et devenait timide, jusqu'à n'oser plus lever les yeux.

Van Maës ne s'aperçut pas toutefois de cette bizarre contenance de son interlocuteur, et il continuait à s'entretenir avec lui, lui ouvrant le fond de son âme, comme il arrive entre jeunes gens dont l'humeur et le caractère se conviennent.

— J'aurais voulu, poursuivit-il en jouant avec le chien d'un pistolet qu'il portait dans la ceinture de sa blouse, j'aurais voulu que vous vous fussiez trouvé dans nos rangs quand ces maraudeurs hollandais faillirent surprendre le château de la comtesse de Montérei. Cette dame, en ce moment, était, m'a-t-on dit, seule au logis avec sa fille. Quelques domestiques mal armés faisaient feu par les fenêtres du rez-de-chaussée; leur résistance avait exaspéré les pillards qui se promettaient de rapporter un riche butin de leur expédition. Quatre de ces brigands s'étaient empa-

rés déjà d'une issue qui devait les conduire à l'appartement des dames. C'en était fait de la comtesse et de sa fille, si le ciel ne m'eût amené sur leur trace avec cinquante braves gens de ce village que je commandais.

— A telle enseigne, ajouta le père Jef, qui interrompit pour cela son entretien avec le capitaine, à telle enseigne que de vos pistolets que voici, vous fîtes cracher la cervelle à deux de ces gredins. Nos sabres firent justice des deux autres.

— Est-il possible! balbutia le jeune compagnon du baron Melchior.

Et dans ce moment, ses yeux mouillés de larmes, laissaient tomber sur Van Maës un regard plein de reconnaissance et d'admiration.

— Et monsieur, continua le père Jef, ne vous parle pas du coup de sabre qu'un de ces forcenés lui allongea en tombant, et dont il porte la blessure encore saignante sous la manche de sa blouse. Il est vrai de dire aussi, poursuivit le cabaretier en achevant un verre de schiedam, que vous avez sauvé madame la comtesse de la damnation éternelle; car il est probable qu'elle ne serait pas morte en

état de grâce. Du moins, du temps où j'avais l'honneur de servir sous les ordres de son mari, le colonel Juan de Montérei, présentement dans les Indes, on ne se gênait pas au régiment pour jaser sur les écarts de sa vertu. Et tenez, aujourd'hui encore...

— Sacredieu! vous en avez menti, père Jef, s'écria le capitaine, qui brisa son verre sur la table. Songez que vous pouvez parler devant des amis de la dame que vous outragez!

— C'est une horreur! fit le plus âgé des compagnons du capitaine Melchior, je ne reste pas ici un instant de plus. Des chevaux! des chevaux! et je pars, au risque de tout ce qui peut arriver.

En parlant ainsi, ce singulier personnage s'était levé tout pâle de colère, et, saisissant le bras du capitaine, il lui disait à l'oreille:

— C'est vous qui êtes cause de cette avanie qu'on me fait! sortons au plus vite, je le veux. Je le veux, entendez-vous?

Le baron Melchior eut grand'peine à tempérer cet élan de fureur que Van Maës s'efforçait en vain de s'expliquer. Il n'y réussit qu'en donnant des ordres pour le départ.

En vain on lui objecta les dangers que présentait un voyage nocturne sur une route couverte de déserteurs ; l'irascible jeune homme se contentait de répondre : Je le veux! Et le capitaine Melchior obéit à cette injonction, en aidant lui-même à attacher les traits des chevaux.

Lorsque les trois voyageurs furent remontés dans la voiture, le cocher refusa catégoriquement de prendre sa place sur le siége, et il déclara que nulle somme d'argent ne le ferait consentir à s'aventurer de la sorte sur un chemin où on risquait sa vie à chaque pas. Les plaintes et les cris du voyageur recommencèrent de plus belle. Le capitaine promit sa bourse à celui qui consentirait à remplacer le cocher absent. Pas un homme ne se présenta pour la recevoir.

Alors, s'offrant de lui-même pour rendre à ses nouveaux amis ce périlleux service, Van Maës enfonça un bonnet de laine sur ses yeux, et prenant le fouet et les rênes dans ses mains, il grimpa sur le siége et lança la berline sur le chemin d'Anvers.

Quelques minutes après, le père Jef passa

une blouse par-dessus sa veste de laine rouge; il chargea sa carabine, et enfourchant un petit cheval qui était tout sellé dans l'écurie, il disparut au galop dans la même direction que les voyageurs, murmurant entre ses dents, avec un air de menace, les noms du capitaine Melchior et de la comtesse de Monterei.

II

Le lendemain qui suivit cette nuit aventureuse, la ville d'Anvers, encore occupée par une forte garnison hollandaise, se disposait à lutter aussi en faveur de son indépendance. De part et d'autre les mesures étaient prises pour livrer dans les murs un combat acharné; chacun des habitants, prévoyant le dégât et la ruine qui menaçaient de fondre sur sa retraite, s'était barricadé chez lui, ou avait fui dans la campagne.

La rue du Couvent, qui se trouvait sous les canons de la citadelle, était surtout dominée par une terreur indicible. On y voyait à peine un vestige de figure humaine; les effets précieux en avaient été retirés et mis à l'abri; les fenêtres étaient matelassées, les portes closes de tous leurs verrous.

Une seule maison, qui depuis plusieurs années avait toujours été fermée et abandonnée de ses maîtres, présenta le matin de ce terrible jour un spectacle auquel personne ne s'attendait. Le soleil levant la trouva ouverte, et parée comme si l'on eût dû y célébrer quelque fête; les deux battants écartés, laissaient voir dans la cour une voiture de voyage arrivée de la nuit. Les persiennes, levées, permettaient à l'œil de découvrir, derrière les colonnettes gothiques de la façade, des rideaux de soie que des valets, en grande livrée d'étiquette, achevaient de poser, au grand ébahissement des curieux aventurés par hasard dans cette rue. On cherchait vainement à s'expliquer ce que signifiait tout ce tumulte qui avait lieu dans l'hôtel de la comtesse de Montérei.

Pendant ce temps, dans l'un des salons in-

térieurs, une femme en élégant négligé, à demi renversée sur un sofa, appuyait dans sa main son front pâli par la fatigue, et par le chagrin peut-être. Elle s'entretenait très-vivement avec un homme assis auprès d'elle, et qui se dandinait nonchalamment, les mains dans les poches de son habit, d'un air maussade et ennuyé.

Le jeune homme était haut en couleur, fortement *charpenté*; il portait un front bas, couronné d'une épaisse chevelure blonde que le fer du coiffeur avait cintrée en frisure, à force d'art et de patience. Sa poitrine évasée, ses épaules rejetées en arrière, la roideur de ses mouvements, représentaient assez bien le modèle d'un officier de grosse cavalerie.

La dame, au contraire, paraissait chétive et maligne. N'eussent été quelques rides légères qui commençaient à dessiner les saillies de son visage et de son cou, on l'eût prise pour une jeune fille, tant sa taille était mince et déliée; mais en l'examinant bien, il devenait facile de supputer, malgré l'apprêt de sa toilette, que trente-six ans environ avaient déjà passé sur cette tête souffrante. Sa main blanche et presque transparente portait à ses

yeux de temps à autre un mouchoir brodé, dont elle essuyait quelques larmes avec une élégance parfaite.

—Ingrat! disait la dame au jeune homme, devais-je donc tout abandonner pour voir mes sacrifices récompensés de la sorte? Ainsi vous ne m'aimez plus! Et vous me le dites en face, à moi qui vous écoute, sans savoir si ce que j'entends n'est pas un rêve! Vous me sommez de tenir une promesse faite alors que votre amitié n'était pas encore devenue pour moi un impérieux besoin; vous voulez que je vous donne ma fille en mariage! une enfant qui comprend à peine ce qu'elle désire et qui ne souhaite rien autre chose que le bonheur de sa mère! Ah! Melchior, vous n'avez pas de pitié!

Ici le jeune officier fronça le sourcil, et laissa échapper un geste d'impatience.

— Que voulez-vous, chère Éléonore, il faut bien que tout finisse dans ce monde. Votre mari n'est pas mort, n'est-il pas vrai, et je ne puis vous épouser! Depuis six ans que l'honnête homme de colonel tient garnison à Java, nous avons eu tout le temps de nous aimer. Il ne peut tarder à revenir; les

rapports indirects ne lui auront pas manqué. Vous connaissez la violence de son caractère; il vous tuerait s'il découvrait que ses soupçons pussent être fondés. Ce cher Juan de Montérei! le sang espagnol coule dans ses veines pur et sans mélange comme au temps du roi Pélage; il ne pardonnerait pas une tache faite à son blason par une infidèle.

— Taisez-vous, monsieur, interrompit sèchement la comtesse, et trêve, s'il vous plaît, à vos plaisanteries! Veuillez vous informer sur le port si je puis trouver passage avec ma fille pour quelque ville de l'Angleterre. Vous nous suivrez si vous le trouvez bon. J'ai hâte de quitter ce pays; je veux partir cette nuit, aujourd'hui même, s'il est possible. Je verrai plus tard ce qui me reste à décider.

— Mais, madame, répliqua le capitaine, ignorez-vous donc que nous n'avons évité la révolution de Bruxelles que pour tomber ici au milieu d'une insurrection? Avant ce soir, le peuple d'Anvers en viendra aux mains avec les soldats; déjà les portes de la ville sont au pouvoir des insurgés. Dans quelques heures peut-être on se battra par les rues. Si vous

agissiez prudemment, vous quitteriez cette maison.

—Vous avez peur, capitaine Melchior! murmura madame de Montérei, le sourire sur les lèvres.

— Restons; je le veux bien, fit le capitaine en croisant les jambes. Je n'en insisterai pas moins pour que vous consultiez Manuela sur ses intentions à mon égard. J'ai l'amour-propre de croire que je suis un parti sortable pour elle. J'ai d'ailleurs des raisons pour penser qu'elle n'est pas tout à fait indifférente aux soins que je lui rends; et puis, entre nous, cela fera taire les bruits qu'on se plaît à répandre sur vous. Cette nuit encore, dans ce misérable cabaret où nous voulions attendre le jour, à la faveur de votre déguisement, vous avez entendu... Notre liaison n'est un mystère pour personne, et le seul moyen d'éviter le scandale et les vengeances de votre mari...

—Vous êtes prudent, capitaine.

—Mille tonnerres! madame! assez de badinage, s'écria le baron Melchior en frappant du poing sur un guéridon de bois d'érable qu'il mit en pièces. J'aime Manuela, je vous

le répète, et aujourd'hui même je désire savoir si elle consent à me donner sa main. Sa volonté sera la mienne : voilà tout. Je suis clair, je crois ?

—Ah! Melchior, fit la comtesse en appuyant son front sur le marbre de la cheminée, vous me mettez à une bien rude épreuve. Mon Dieu! pourquoi faut-il que je ne sache rien refuser ?

Et, d'une main tremblante, madame de Montérei sonna. Un domestique parut.

— Priez ma fille de passer chez moi, dit-elle en raffermissant de son mieux sa voix émue.

Le capitaine s'approcha de la comtesse et lui donna un léger baiser sur le front.

— Vous permettrez, Éléonore, que j'entre un instant dans votre boudoir et que j'attende le résultat de votre conférence ? Quoi que Manuela décide, je vous promets de me conformer à ses désirs.

A peine le baron Melchior avait-il refermé sur lui la porte du boudoir, une jeune fille parut dans l'appartement.

Sous son peignoir de mousseline, à peine retenu sur sa hanche par une ceinture mal

attachée, elle était belle à ravir, la nonchalante Manuela, qui venait de quitter sa toilette pour se rendre plus tôt à l'ordre de sa mère! Ses cheveux noirs pendaient en gros flocons le long de ses épaules de seize ans; une grâce innocente animait son visage ovale, mélancoliquement balancé sur son cou, comme un lis à l'extrémité de sa tige; ses prunelles, d'un bleu profond, luisaient d'un éclat tendre et velouté, sous l'épais réseau de ses cils bruns; parfait modèle de cette beauté flamande unie au sang castillan; reflet de la conquête espagnole, demeuré dans ce sol historique de Charles-Quint et de Philippe II; portrait délicieux, que l'on aurait cru dessiné par Vélasquez et coloré par Rubens. Cette nature de femme existe encore dans certaines villes de la Belgique, quelque peu à Gand, beaucoup à Anvers et à Bruges.

La comtesse de Montérei contemplait avec un ravissement mêlé de dépit cette beauté naissante dont elle était jalouse, bouton de rose éclos sur la même branche où sa beauté, à elle, allait s'effeuillant et perdant chaque jour sa saveur et son parfum. C'est qu'il y avait les regrets et les désespoirs de la femme

au fond de ce sourire de mère ! C'est que, dans ce triomphe, elle voyait sa défaite ; c'est que la beauté d'une jeune fille est un miroir auquel une mère coquette se regarde rarement sans pâlir !

— Manuela, dit madame de Montérei en repoussant avec douceur du revers de sa main le baiser que sa fille allait lui donner, j'ai voulu vous entretenir d'une chose importante qui vous concerne. Vous devez me répondre avec franchise et sans rien me déguiser de votre pensée.

Puis la comtesse s'arrêta un moment pour reprendre haleine, comme si ces simples mots eussent épuisé ses forces.

— Tu sais, reprit-elle, si mon désir le plus ardent n'a pas toujours été de te voir heureuse.

— Ma bonne mère, je serais bien ingrate si je l'oubliais.

— Eh bien donc ! confie à ta mère le secret que tu sembles vouloir lui cacher. Manuela, depuis quelque temps vous n'êtes plus la même ; vous fuyez les occasions que les jeunes filles de votre âge recherchent d'ordinaire ; vous désertez les bals pour les églises ; toujours on vous surprend en prières et les

larmes aux yeux. Il n'est pas naturel qu'un enfant qui entre à peine dans la vie ait déjà tant de pardons à demander au ciel. Je veux que vous me confessiez ici, comme vous le feriez à votre directeur, la faute qui peut ainsi exciter vos remords. Vous pâlissez, Manuela! vous concevez que j'ai découvert ce secret dont la cause est une insulte pour moi. Malheureuse enfant! mais vous ne savez donc pas qu'il tuera votre mère, cet amour coupable auquel vous vous êtes livrée avec tant d'imprudence?

Manuela, pour seule réponse, se jeta, tout en pleurs, aux pieds de madame de Montérei. La comtesse se leva brusquement et laissa retomber sur le parquet le front de sa fille.

— Ainsi vous l'aimez? continua-t-elle en se promenant à grands pas dans l'appartement.

— Je l'aime, répéta Manuela, d'une voix si basse et si tremblante, que sa mère put à peine l'entendre.

— Ainsi votre plus cher désir serait d'être unie à lui? En un mot, vous voulez l'épouser?

— L'épouser! fit Manuela, qui se cacha

le visage entre ses mains; vous savez bien, ma mère, que cela est impossible.

— Impossible! Oh! viens dans mes bras, s'écria madame de Montérei en couvrant de baisers le front de Manuela. Ma fille! chère enfant! Je comprends ton beau sacrifice. N'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire mourir ta mère de chagrin? Car, vois-tu, je suis une femme comme toi. Une femme qui aime renonce difficilement aux rêves qu'elle s'est bâtis dans son imagination, même alors qu'elle comprend le mieux leur vide. Tu ne l'épouseras pas! tu ne lui laisseras pas même apercevoir l'impression qu'il a produite sur toi. Va, nous te chercherons un autre mari, plus riche, plus beau, plus jeune. Toute ma fortune, je te la donnerai, Manuela, pour que tu sois heureuse. Ta mère ne te demande que le silence, le silence le plus absolu, et que le baron Melchior ne se doute jamais que j'ai trouvé en toi une rivale.

— Ma mère, interrompit Manuela en regardant la comtesse avec des yeux stupéfaits et hagards, je n'ai jamais aimé le capitaine Melchior.

— Eh! qui donc aimes-tu? demanda ma-

dame de Montérei, dont l'étonnement égalait celui de sa fille.

— Vous ne le saurez pas! balbutia la pauvre fille. Comment oserais-je donc vous l'avouer? Ma mère! je suis bien malheureuse. Mon amour est un sacrilége dont la seule idée me fait frémir moi-même. Cette piété dont vous m'avez louée tant de fois, ces journées passées dans la prière, cette hypocrite dévotion qui me poussait à l'église, ma mère, tout cela n'était que l'effet de mon amour. Je l'y voyais ainsi tout le jour, j'écoutais sa voix si pure, où son âme semblait empreinte. Sous les habits sacrés de son ministère, je l'adorais en silence, et je joignais les mains devant lui, croyant prier devant Dieu. Oh! plaignez-moi, ma bonne mère. Je l'aime sans espoir, sans oser seulement le lui laisser comprendre; je l'aime à en mourir.

— Oh! que me dis-tu là, fit madame de Montérei en attirant sa fille plus près d'elle. C'est un prêtre que tu oses aimer! Son nom? quel est-il? où est-il? Parle.

— Vous l'avez vu, ma mère; hier encore il était auprès de vous; mais vous ignoriez ce qu'il était. C'est lui qui nous a sauvées

toutes deux lors de l'attaque de votre château ; c'est lui dont le courage et l'adresse nous ont amenées jusque dans cette ville. Il est maintenant sous le même toit que nous, et peut-être à l'instant où je parle....

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et le valet de chambre de la comtesse annonça à haute voix : *M. l'abbé Van Maës.*

Une autre porte s'ouvrit au même instant à l'autre extrémité du salon, et le capitaine Melchior, le teint pâle et les traits renversés, parut sur le seuil du boudoir.

Ce fut un coup de théâtre impossible à décrire que cette scène muette et pourtant si expressive où tant de passions différentes se trouvaient en jeu. D'un côté, l'abattement de la jeune fille, qui n'avait pas eu la force de quitter les genoux de sa mère, qu'elle tenait embrassés ; plus loin, la fureur concentrée du capitaine, le regard fixe et morne de la comtesse, en présence de cet étranger dont l'attitude grave et paisible contrastait avec ces visages effarés.

Van Maës avait quitté la blouse et les armes du volontaire patriote. Ce n'était plus qu'un jeune abbé dans le sévère costume de

son état. Son front élevé et majestueux se montrait à découvert; une angélique sérénité enveloppait le calme profond de sa figure. Il s'avança modestement, et sans qu'il parût avoir remarqué le trouble jeté par sa présence au milieu de cette famille, il s'informa de la santé des dames, et s'assit à côté du capitaine, qu'il salua de l'air le plus gracieux. Melchior, appuyé sur le dos d'un fauteuil, ne changea pas de contenance. Seulement son regard s'alluma d'un feu sombre qui présageait une prochaine explosion.

— Avant de prendre congé de vous, madame, dit l'abbé Van Maës à la comtesse de Montérei, permettez-moi de remercier Dieu avec vous de l'heureuse issue de notre voyage. Grâce à sa toute-puissante protection, nous voici dans cette ville d'Anvers, où la cause de la religion et de la patrie a besoin de bras dévoués pour la défendre. Quelques engagements partiels ont déjà eu lieu dans les faubourgs entre le peuple et la garnison hollandaise. Bientôt un combat général va s'engager, qui décidera de la nationalité belge. Notre devoir à nous autres, dans cette solennelle circonstance, ajouta-t-il en tournant

les yeux vers le capitaine, est de guider les efforts d'un peuple héroïque, et de mourir, s'il le faut, en proclamant son indépendance à la face du ciel et des hommes. J'ignore quel destin nous attend dans cette glorieuse entreprise; quoi qu'il en arrive, le mépris du danger est pour nous un devoir. Mais vous, madame la comtesse, il est inutile que vous exposiez vos jours et ceux de votre fille, en persistant à ne pas quitter cette rue qui va devenir bientôt le point de mire des boulets de la citadelle. Avant que le tumulte populaire vous enferme dans votre maison, je me suis assuré pour vous d'une retraite.

Le capitaine Melchior, en entendant ces mots, fronça le sourcil et fit un pas dans la direction de l'abbé. Van Maës poursuivit, expliquant peut-être la singulière expression des visages qui l'environnaient, par l'effroi bien naturel que devait produire l'attente d'un péril aussi prochain :

— La cathédrale de la ville est, par la nature de sa construction et par la sainteté du lieu, à l'abri des fureurs de l'ennemi. Le curé, à ma sollicitation, vous y offre un asile à vous et à vos gens. Vous pouvez attendre là

l'issue de cette terrible lutte, et prier Dieu pour nous pendant que nous combattrons. Monsieur le capitaine joindra sans doute ses instances aux miennes pour vous persuader. Chacun des instants qui s'écoulent est précieux. Au nom du ciel, songez-y, madame.

Le capitaine Melchior, interpellé par Van Maës, rompit enfin son long silence. Il croisa les bras sur sa poitrine et vint se placer en face de l'abbé.

— Monsieur le curé, dit-il, vous donne ici, madame la comtesse, un excellent avis dont vous profiterez, j'en suis certain. Mettez votre honneur et celui de Manuela sous la sauvegarde de ce saint homme. Pardieu ! il sera en bon lieu, je vous en réponds ! Sur l'honneur, monsieur m'a l'air d'un galant homme. Je le crois même trop curieux des bonnes grâces de ses jolies pénitentes pour douter qu'il ne s'empresse de quitter bientôt le combat, afin de vous tenir compagnie dans la retraite qu'il vous offre avec un si louable désintéressement. Après tout, parce que l'on est tonsuré et affublé d'un manteau noir, on n'en est pas moins pour cela jaloux de plaire aux dames.

— Monsieur le baron, interrompit l'abbé en quittant son siége, permettez-moi de croire que l'ironie de vos paroles ne s'adresse point à ma personne. Pourriez-vous soupçonner...

— Soupçonner? monsieur l'abbé, Dieu m'en garde. Ce serait la première fois qu'on aurait vu la luxure et la concupiscence emprunter la soutane d'un ministre de notre sainte Église. Soupçonner ? oh! non. Vos pareils sont incapables de séduire une jeune fille innocente, de fanatiser son imagination, de profiter de leur ascendant pour......

—N'achevez pas, monsieur, s'écria le jeune prêtre en saisissant avec violence le bras du capitaine. Oh! n'achevez pas, car vous me feriez oublier le respect que je dois à l'habit qui me couvre. Honte! honte! Lorsque l'on porte une épée, des propos semblables en présence de deux femmes, qui n'ont que leur pudeur pour se défendre, et devant un prêtre à qui son devoir fait une loi de la souffrance et de la résignation, cela n'est, monsieur, ni d'un militaire, ni d'un gentilhomme.

L'abbé Van Maës avait à peine achevé ces mots, qu'un soufflet retentit sur sa joue.

La comtesse de Montérei et sa fille pous-

sèrent un cri aigu. Van Maës, les dents serrées par la colère, ne trouva pas d'autres mots que ceux-ci :

— Il l'a voulu ! Mon Dieu, pardonne-moi.

III

Dans la ville d'Anvers, ville du moyen âge, aux frontons crénelés, qui porte encore sur ses épaules le manteau de pierre que lui broda la magnificence espagnole, les habitudes populaires se sont maintenues de niveau, sinon avec le grandiose de la tradition architecturale, du moins avec sa singularité. Les matelots catalans et andalous, venant, du Mexique ou de la côte d'Afrique, dépenser leurs

carolus dans les joyeuses tavernes anversoises, ne devaient pas, au seizième siècle, différer beaucoup des marins qui remplissent aujourd'hui les rideycks.

Faites-vous l'idée d'une suite de cabarets où accourent danser, fumer et boire, des échantillons de tous les peuples du globe. Il y en a de blancs, de noirs, de jaunes; affublés de mille façons diverses, parlant mille jargons étranges, faisant sauter, au son d'un orchestre criard, des bourses pleines de ducats, et des filles de joie barbouillées de punch et de baisers. Voyez-vous des Malais et des Groënlandais, les glaces du pôle nord et les feux de l'équateur, qui ne sont plus séparés que par une table chargée de cigares et d'eau-de-vie! Des loups de mer échappés à cent naufrages qui jettent l'or par poignées après huit mois d'océan, parce qu'ils vont repartir le lendemain pour le banc de Terre-Neuve ou pour Madagascar. Des années de solde et des prises de corsaires, qui ont coûté le sang de vingt équipages, fondues et volatilisées en quelques heures comme sur les charbons d'un creuset! Ce sont des fêtes splendides et véritablement royales que ces orgies de ma-

telots où tout est joué sur une carte, santé, fortune, présent et avenir. Il semblerait que notre vieil univers va trépasser de décrépitude, et que ces hommes tremblent de paraître devant Dieu les mains pleines.

Ce jour-là, comme on prévoyait le tumulte qui allait éclater dans la ville, la plupart des équipages étaient consignés à bord par leur capitaine. Les marins d'un brick hollandais arrivé depuis deux jours de Java avaient seuls enfreint la consigne; et assis devant des bols de punch et des bouteilles de Madère et de Champagne, ils se livraient bruyamment, dans l'intérieur d'un rideyck qu'ils avaient loué pour eux seuls, à tous les plaisirs et à toutes les joies dont ils s'étaient vus sevrés depuis cinq mois. Les pauvres filles ne savaient auquel entendre parmi ces forcenés qui se disputaient le vin et les caresses qu'elles distribuaient pourtant de manière à ne point faire de jaloux. A celui-ci elles apportaient un baiser, à celui-là un cigare allumé, à cet autre une bouteille de schiedam ou de rack. Et pendant ce temps un orchestre assourdissant faisait tourbillonner ou valser des couples avinés dont les pas ébranlaient la salle.

Un vieillard basané, à longues moustaches grises, vêtu d'une redingote d'uniforme et coiffé d'un chapeau ciré, se tenait seul à l'écart, accoudé sur une table où brûlait un bol de punch à peine entamé. Il ne semblait pas prendre une part bien active à ces grossiers plaisirs, mais armé d'une bourse de cuir remplie de ducats jusqu'aux bords, il excitait les autres à boire et payait la dépense sans la marchander.

Ce vieillard était encore robuste, quoique son visage, amaigri et ridé par le soleil équatorial, portât l'empreinte de la fatigue et de la souffrance. Ses gros sourcils gris qui ombrageaient un nez aquilin des plus prononcés, donnaient à sa physionomie un air de dureté, augmenté peut-être par des chagrins de cœur. Les matelots, au milieu même de leur ivresse, paraissaient le respecter; ils ne l'approchaient que le chapeau ou le bonnet à la main, et se tenaient, quand ils lui parlaient, dans l'attitude de la soumission la plus absolue.

Une vive fusillade qu'on entendit dans une rue voisine lui fit dresser la tête. Les marins ne jugèrent pas à propos d'interrom-

pre pour cela leurs danses et leurs libations. Seulement l'un d'entre eux, placé en sentinelle à la porte extérieure pour empêcher les profanes de pénétrer dans le sanctuaire de cette orgie à huis clos, vint prévenir monsieur le colonel qu'un homme du peuple demandait à le voir.

Sur un signe du vieillard, l'homme fut introduit. C'était le père Jef, toujours affublé de sa camisolle de laine cramoisi, qu'on entrevoyait par l'ouverture de sa blouse. Aussitôt qu'il aperçut le vieillard, il courut se jeter à ses pieds.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, c'est donc bien vous qui nous revenez ici ! Et cette fois, n'est-ce pas, ce sera pour ne plus nous quitter ? Dès que j'ai appris par un marin de votre bord l'arrivée du bâtiment qui vous ramenait des Indes, je me suis dit : « Jef, ton ancien maître a besoin de toi. » Et alors j'ai chargé ma carabine et je suis venu vous trouver.

— C'est bien, mon vieux camarade. En effet, il me faut aujourd'hui des bras dévoués et fidèles. Tu étais le premier sur qui je devais compter. Je te remercie de l'exactitude

que tu as mise à me tenir au courant de la conduite de ma femme, malgré la distance qui nous séparait. L'infâme a comblé la mesure. Les remontrances, les prières, les menaces, tout a été impuissant. La fatalité qui l'aveuglait me destinait à devenir moi-même mon vengeur. Qu'il en soit ainsi, et que ce malheur retombe sur celui qui l'a causé.

Ces paroles, dites avec le sang-froid d'un homme qui a depuis longtemps arrêté son dessein, firent pâlir le père Jef. — Il connaissait l'opiniâtre caractère de celui qui les prononçait.

— Vous allez donc la tuer, mon colonel? balbutia le cabaretier tout ému de ce qu'il venait d'entendre.

Pour toute réponse, le vieillard hocha la tête d'un air qui ne laissait présager rien de bon. Puis, appelant de la main un des matelots qui buvait à quelque distance de lui :

— Bénéden, lui dit-il, tu es bien sûr, n'est-il pas vrai, que le capitaine Melchior est rentré avec la dame en question, dans la maison de la rue du Couvent?

— Oui, mon colonel.

— Bénéden, quelle heure est-il?

— Cinq heures, mon colonel.

— A la nuit tombante, que tout le monde soit prêt à me suivre. Les fusillades de la journée auront, j'espère, débarrassé les rues des curieux, et nous pourrons agir à notre aise. D'ailleurs nous avons nos armes.

Le nom du capitaine Melchior, jeté dans cette conversation, vint fort à propos rappeler au père Jef qu'un ami l'attendait à la porte du rideyck.

— Quel ami, demanda le colonel, et qu'a-t-il à démêler avec le capitaine?

A cette question, le cabaretier se gratta l'oreille comme s'il eût été embarrassé d'y répondre.

— Excusez-moi, dit-il enfin. C'est que le cas est étrange. Mon ami est un ecclésiastique, et l'affaire qu'il veut débrouiller avec le capitaine Van Geestel, est une affaire d'honneur. Il s'agit d'un soufflet, voyez-vous, et Van Maës n'est pas fait pour supporter cela patiemment. Il a l'offense sur le cœur, et il se battra. Je suis l'un de ses témoins, et j'en cherche un second qui puisse m'aider dans mon office.

— Ne le cherche pas plus loin, mon brave;

tu peux assurer à ton ami qu'il obtiendra la satisfaction qu'il désire. Amène-le-moi sans plus tarder, car ce soir quelqu'un aura sans doute besoin de son pieux ministère.

IV

Madame de Montérei et le capitaine Melchior avaient oublié leur différend du matin; la découverte du secret de Manuela venait de renouer la chaîne qui attachait l'une à l'autre ces deux existences. Le front de la comtesse rayonnait de joie, et son amant, déjà consolé, reprenait insensiblement le joug qu'il avait tenté de secouer un instant.

Il y a tant de puissance et de charme dans

l'habitude, qu'il ne suffit pas d'une demi-volonté pour s'affranchir violemment de ses liens. Madame de Montérei, tout entière à sa nouvelle victoire, cherchait, par ses caresses et par ses flatteries, à s'en assurer désormais la tranquille possession. Manuela avait été reléguée dans sa chambre. Son chagrin et ses devoirs de dévotion avaient servi de prétexte pour l'empêcher de paraître au dîner; le bras appuyé sur celui de Melchior, sa mère pouvait donc parcourir tous les appartements de la maison sans risquer de rencontrer une rivale.

Elle se faisait un plaisir d'enfant de découvrir au jeune officier les curieuses richesses de cet hôtel, possédé par la famille de son mari depuis l'époque de l'invasion espagnole. Ici elle lui indiquait la splendide galerie où un Montérei avait eu l'honneur de recevoir le roi Charles-Quint et sa cour; là, contre les piliers gothiques dont la clarté des flambeaux projetait sur les murs les grandes ombres dentelées, les armures vénérées d'une longue suite d'aïeux étalaient le luxe de leurs ciselures. Plus loin, dans de hauts cadres enfumés, les héros sortis de ce nom généreux

étaient représentés dans tout l'orgueil de leur blason par les plus fameux peintres de l'Espagne et de la Flandre.

Le capitaine donnait une admiration de complaisance à ces chefs-d'œuvre de l'art, dont il faisait du reste bon marché dans le fond de son âme.

La comtesse, fatiguée de cette excursion, désira s'arrêter dans l'une des salles de l'hôtel. Le capitaine roula galamment jusqu'auprès d'elle un massif fauteuil de chêne sculpté, décoré d'un écu d'armoiries en relief; ce fauteuil était couvert d'un velours rouge, orné d'une crépine d'or usée et ternie par le temps. Il fallait monter trois marches vermoulues pour s'asseoir sur cette espèce de trône seigneurial.

La belle maîtresse du capitaine Melchior s'y plaça.

— Nous sommes ici, dit-elle à son amant, en promenant sur lui de tendres et expressifs regards, nous sommes ici dans la salle de justice du comte de Montérei; car vous n'ignorez pas, mon ami, qu'aux temps de barbarie où vivaient nos aïeux, ils s'étaient arrogé le droit de punir eux-mêmes les délits commis

dans le cercle de leur juridiction. C'est dans cette salle, peut-être sur ce même fauteuil où je suis assise maintenant, qu'un Montérei renouvela le trait de Brutus, et condamna à la mort un de ses fils qui avait excité une sédition contre lui. Les annales de notre famille sont pleines de ces actes de fanatisme, dont l'exemple est heureusement perdu chez les paisibles descendants de ces terribles seigneurs. Faut-il vous l'avouer, mon cher Melchior, je n'envisage jamais sans pâlir ces longues figures sévères dont les yeux, blancs et mats, semblent vous poursuivre, quelque soin que l'on prenne de les éviter. Au milieu de ce silence qui les environne, il plane comme une mystérieuse terreur qui vous glace jusqu'au plus profond de l'âme. Ce devaient être de cruels maris pour les femmes, que ces hommes vêtus de fer et toujours prêts à punir d'un coup de dague ou d'épée la moindre faiblesse, le plus petit oubli! En vérité, si vous n'étiez auprès de moi, si je ne sentais pas votre main bien-aimée dans la mienne, je crois que je mourrais de peur.

Ici la comtesse tressaillit sur le fauteuil, et elle jeta ses bras autour du cou de son amant.

— Melchior! s'écria-t-elle, n'avez-vous pas vu remuer cette tapisserie?

Le capitaine sourit de cette frayeur de sa maîtresse, et il la rassura par un baiser.

— Ne crains rien, lui dit-il, mon Éléonore; nous sommes seuls dans cette maison, et nul imprudent, je pense, ne serait assez peu soucieux de sa vie pour nous y troubler. Rassure-toi, c'est le vent qui aura soulevé cette tapisserie.

— Condamner son propre enfant à périr par la main d'un bourreau! reprit la comtesse après un moment de méditation silencieuse. Et il se trouve des gens pour admirer de telles actions! Vois-tu là-bas ce portrait? c'est Maurique le Taciturne, ce juge cruel dont je te parlais tout à l'heure. Regarde comme son visage est sombre et glacé! Le peintre a bien placé son âme de tigre dans ses yeux. Il y a du sang autour de ses paupières; sous ses longues moustaches grises il serait impossible d'apercevoir le plus petit sourire. Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à Juan, mon mari?

En achevant ces mots, madame de Mon-

térei pencha sa tête sur ses genoux, et elle fondit en larmes.

— Éléonore! reprit le capitaine, qui vint s'agenouiller sur l'une des marches du fauteuil; en vérité, je ne vous comprends pas. Vous avez ce soir les idées les plus ridicules qu'on puisse imaginer. Vous vous laissez troubler à ce point par de mauvaises peintures dont je me débarrasserais, à votre place, entre les mains d'un directeur de ventes publiques! Cela n'a pas de nom. Demain, nous enverrons les aïeux à l'encan. En attendant, donnez-moi le bras, et retournons dans votre chambre, où j'espère que vos folles visions ne vous suivront pas. Venez; je veux que mon amour vous fasse oublier tout cela. Vous penserez un autre jour à Juan de Montérei, votre loyal mari. Le bonhomme dort sans doute en ce moment dans son île de Java, sur les deux oreilles, sans se douter de la terreur qu'il vous cause.

— Hélas, mon Dieu! poursuivit la comtesse en écartant brusquement la main que lui tendait le capitaine, j'ai été bien légère et bien coupable envers lui!

— Laissons ce vieillard, ma belle Éléonore,

et ne pensons qu'à notre bonne étoile qui le tient éloigné de nous.

— Hélas! hélas! que je me repens de mes fautes, et combien je regrette de ne l'avoir pas suivi dans ce fatal voyage!

— Y pensez-vous, ma chère? à Java? un climat aussi meurtrier pour une femme frêle et délicate! Votre départ eût été un véritable meurtre. Il a bien mieux fait, le vieillard, de vous laisser parmi nous.

— Melchior! Melchior! ne blasphémez pas.

— Mon amour! dit le capitaine en passant son bras autour de la taille de sa maîtresse, vous irez demain à confesse; mais aujourd'hui c'est moi qui suis votre ange gardien. Jamais, je crois, vous ne me parûtes plus belle et plus attrayante. Cette pudeur qui se réveille me rappelle des temps bien chers à mon souvenir. Six années de bonheur disparaissent en ce moment devant moi, et je me crois au premier jour de mon triomphe. Oui, je payerais cette nuit au prix de tout mon sang; je consentirais à partir demain pour les Indes, à braver les vengeances de votre mari, à lui dire que je suis seul coupable de

vos fautes, et qu'il peut maintenant, comme Maurique de Montérei, son aïeul, me demander compte de son honneur que j'ai foulé aux pieds.

— Ton vœu sera rempli, s'écria une voix formidable qui perça l'épaisseur de la tapisserie.

Au même instant, le jeune homme se vit terrassé par vingt bras vigoureux qui le traînèrent, bâillonné, jusqu'à un faisceau de piliers gothiques, où il fut attaché par le milieu du corps. La comtesse tomba de toute la hauteur de son siége sur le pavé de la salle, et le colonel Juan de Montérei, enjambant avec ses bottes éperonnées ce corps de femme immobile, prit sa place sur le fauteuil seigneurial, flanqué de deux matelots robustes qui tenaient chacun un sabre nu dans leur main.

Quand ce juge terrible eut promené ses yeux quelques instants sur les deux victimes étendues devant lui, il fit un signe, et le père Jef s'avança, pâle et tremblant, pour relever madame de Montérei. Il essuya avec son mouchoir le sang qui coulait de ce front meurtri, et il regarda le colonel comme pour lui demander ce qu'il devait faire de cette femme

demi-morte. Le colonel donna des ordres pour qu'elle fût transportée sur son lit et gardée à vue, jusqu'à ce qu'elle eût repris ses sens; puis, se tournant vers le capitaine Melchior :

— Je prends le ciel à témoin, lui dit-il d'une voix calme, que je n'apporte ici ni haine ni prévention; j'ai laissé au seuil de cette porte toute passion mauvaise. Ce n'est pas le mari outragé qui vient de te charger de sa vengeance; c'est le juge inflexible qui assume sur son corps et sur son âme, devant Dieu et devant les hommes, la responsabilité de son arrêt. Accusé du plus lâche adultère, surpris par moi dans ma maison comme un voleur de nuit, ta vie m'appartient à ce double titre. As-tu quelque chose à dire pour la défendre? Parle! Souvent les plus claires apparences sont trompeuses. Je suis vieux : la prudence doit être le partage de ceux qui ont beaucoup vécu. Je ne me pardonnerais pas d'avoir inconsidérément versé le sang d'un homme qui n'aurait pas mérité ce châtiment.

Le capitaine indiqua par un geste que son bâillon l'empêchait de répondre. Le comte le lui fit enlever.

— Maintenant, poursuivit-il, je t'écoute.

— Monsieur le comte, balbutia le capitaine Melchior, dont la frayeur faisait trembler la voix, vous ne voulez point m'assassiner, n'est-ce pas? Oh! vous êtes trop généreux pour cela! Il n'y a qu'un lâche qui se résigne à assassiner un homme qui ne se défend pas! Consultez ces gens qui vous entourent, de braves marins qui ont toujours vidé leurs querelles à armes égales, j'en suis sûr. Un homme vous insulte; on ne le poignarde pas pour cela : on l'attaque bravement, en plein soleil, l'épée à la main, comme un honnête gentilhomme. Réfléchissez, colonel, à la barbarie de votre action. La religion et les lois s'y opposent. Ce serait pour votre nom un opprobre éternel. Vous n'avez pas le droit de me condamner; il y a des tribunaux pour moi comme pour vous, pour nous tous enfin. Toute autre justice est un meurtre, et il y a des échafauds pour les meurtriers!

— Capitaine Melchior, repartit le comte de Montérei sans se troubler, vous n'êtes pas ici pour juger mon droit : ce droit je l'ai reçu de mes pères, qui le tenaient de Dieu. Que me font vos institutions de tribunaux et de

gens gagés pour trafiquer de nos dépouilles? Parce que deux ou trois rois nous ont ravi nos priviléges, est-ce à dire que dans les circonstances où il y va du plus pur de notre honneur, nous ne puissions revendiquer ce qu'on nous a volé? Capitaine, je suis de la race de ceux qui disaient aux rois d'Espagne, il y a trois siècles: *Nous, dont chacun isolément vaut autant que vous, et qui tous ensemble valons plus que vous!* Nous pouvons mettre sous vos yeux les chartes qui prouvent et consacrent ce droit que nous tenons de la grâce de Dieu, je vous le répète, comme les rois leur couronne. Que l'échafaud m'attende après cela, je veux bien le croire, mais c'est ici mon affaire et non la vôtre. Avant que la force m'arrache de cette maison, j'y suis maître; je siége dans ma salle de justice. Parmi les nobles hommes dont les portraits m'entourent, pas un qui n'eût agi ainsi que je le fais pour la conservation de son honneur. D'ailleurs nos partis sont en guerre. Je suis sujet du roi des Pays-Bas, et vous un révolté que je puis faire fusiller, si tel est mon plaisir; car à cette heure, capitaine Melchior, vous ne nierez pas que vous êtes mon prisonnier. Ce n'était pas

assez de me voler ma femme et ma maison; il fallait les garantir l'une et l'autre d'une surprise et m'empêcher d'arriver jusqu'ici. Mais c'est trop de paroles inutiles. Pouvez-vous vous justifier?

Le capitaine baissa la tête sans répondre.

— Eh bien donc! dit le comte de Montérei en se levant de son fauteuil, vous avez mérité la mort; vous périrez par l'épée, comme un gentilhomme doit finir. Voici le bourreau; qu'on aille chercher le prêtre!

Van Maës, un crucifix dans la main, s'avança vers le capitaine.

— Vous, qu'on s'éloigne, poursuivit le comte en s'adressant aux marins qui l'avaient accompagné.

Puis se tournant vers Melchior :

— Je vous donne vingt minutes pour mettre ordre à votre conscience.

Des cris de femme, partis d'une pièce voisine, ajoutèrent à la confusion de cette scène. Manuela, le visage renversé et ses vêtements pleins de sang, accourut se jeter aux pieds du comte.

— Au secours! au secours! criait-elle. Ah! monsieur, qui que vous soyez, vengeance!

vengeance! ils viennent d'assassiner ma mère!

— Que faites-vous ici, et qui êtes-vous? murmura le colonel en secouant avec force le bras de Manuela.

— Votre fille, articula la voix du capitaine.

— Mon père, fit Manuela qui se rejeta en arrière avec un mouvement d'horreur.

Un effrayant silence suivit cette reconnaissance inattendue; le vieillard détourna les yeux, car il sentait faiblir son courage et revenir la pitié dans son cœur.

Melchior espéra.

Le colonel tendit les bras à sa fille; mais la jeune fille recula devant l'embrassement de son père.

— Sauvez-moi! murmura-t-elle en tombant les mains jointes aux genoux de l'abbé Van Maës. Sauvez-moi, car il a tué ma mère!

Le comte se promena quelques minutes dans la galerie, la tête inclinée, l'esprit torturé par mille pensées diverses.

— Qu'on éloigne cette enfant, dit-il avec un geste d'impatience.

Le père Jef souleva doucement Manuela, et l'emporta dehors. Peut-être ce brave homme était-il bien aise de cacher deux grosses lar-

mes qui roulaient dans ses prunelles grises.

Le colonel chargea Bénéden de la garde de son prisonnier, et il accorda au condamné un sursis jusqu'au lever du jour.

V

Le combat engagé la veille dans les rues d'Anvers, entre les insurgés et la garnison hollandaise, recommença au lever du soleil. Cette journée devait décider du sort de la ville et de la province. Les troupes royales perdaient du terrain à chaque instant ; mais le général Chassé demeurait maître de la citadelle, et une escadre croisait dans l'Escaut, prête à soutenir le feu de ses batteries.

Des fenêtres de l'hôtel de Montérei on pouvait apercevoir au loin les canons braqués dans la direction de la rue du Couvent et la flamme bleuâtre des mèches souffrées qui brûlaient sur l'affût des pièces. Il était évident que si les forts et la citadelle prenaient part à l'engagement, les malheureux habitants de cette fraction de la ville se verraient écrasés sous les ruines de leurs maisons.

Le colonel, enseveli dans la profondeur de son désespoir, se promenait à pas lourds sur le parquet retentissant d'une chambre isolée, et il calculait avec un sourire de satisfaction infernale les chances de mort que laissait deviner la position des forces militaires contre lesquelles se débattait la ville. Son visage basané était rendu plus effrayant par l'insomnie qui avait encore creusé les sillons de ses joues.

Quand il eut contemplé à son aise l'attitude de cette cité qui se réveillait au bruit du tocsin et des fusillades, il traversa une longue file d'appartements où bivaquaient pêle-mêle, au milieu de la fumée de tabac et des bouteilles cassées, les marins qu'il avait enga-

gés, à prix d'or, pour le servir dans son aventureuse expédition. Un bruit de voix l'attira vers une salle dont la porte était restée entr'ouverte. C'était la chambre de sa femme !

La comtesse, encore parée de ses habits de la veille, semblait sommeiller sur son lit. Une jeune fille, agenouillée, tenait à ses lèvres une des mains pendantes de la morte, tandis qu'un prêtre, debout à côté d'elle, lisait d'une voix sépulcrale des mots latins dans un gros livre. Au chevet un cierge achevait de se consumer, et ses dernières lueurs, mêlées aux pâles rayons du jour naissant, reflétaient une clarté blafarde et indécise sur les acteurs de cette scène de désolation.

—Monsieur l'abbé, dit le colonel d'une voix dure et saccadée, merci de vos bons soins. Ce n'est pas votre faute si cet homme n'a pas voulu mettre son âme en paix avec Dieu. Que son impiété retombe sur lui ! Vous allez sortir et emmener ma fille avec vous, ajouta-t-il plus bas de manière à ce que Manuela n'entendit point ses paroles. Vous la conduirez au couvent des sœurs béguines, où elle demeurera sous la surveillance de la mère supérieure jusqu'à sa majorité. Alors,

vous que je nomme mon exécuteur testamentaire, vous la mettrez en possession de ma fortune. Ce portefeuille contient tous les papiers nécessaires. Prenez-le. Allez et ne tardez pas, car je vous avertis que tout ce qui reste dans cette maison est destiné à mourir. Il n'est pas juste que l'innocence porte la peine du crime. Sortez donc d'ici avec Manuela! Point d'objections ni de remontrances! Par pitié pour cette dernière goutte de mon sang qui soit pure encore, sauvez ma fille, et que votre vertueuse sollicitude remplace pour elle l'amitié d'un père! Partez! partez sur-le-champ; dans un instant il serait trop tard peut-être!

Et le colonel, sans attendre la réponse du prêtre, tourna le dos et courut partager entre les marins une cassette pleine de ducats et de guillaumes d'or; puis il conduisit Bénéden et le père Jef dans l'embrasure d'une croisée.

— Vous allez, leur dit-il, retourner à la citadelle avec votre monde. Je vous recommande de faire pointer vos canons sur la rue où nous sommes en ce moment.

— Oui, mon colonel.

— Que pas une habitation ne reste debout !

— Oui, mon colonel.

— Que mon hôtel surtout soit le point de mire de vos mortiers ; et n'abandonnez la partie que lorsque vous l'aurez vu tomber en poussière. M'avez-vous bien compris ? Le prêtre et ma fille sortiront seuls de l'hôtel ; vous fermerez les portes derrière eux, et, en vous retirant, vous jetterez les clefs dans l'Escaut.

Lorsque Juan de Montérei se fut bien assuré de l'exécution de ses ordres, il pénétra dans la galerie gothique, où, depuis la veille, il avait laissé son prisonnier dans l'attente du sort qu'il lui destinait.

Le capitaine Melchior était toujours étroitement lié contre l'une des colonnes de la salle de justice; la pression des cordes avait enflé et endolori tous ses membres. Sa figure, abattue et couverte d'une pâleur livide, se penchait sur sa poitrine avec une singulière expression de désespoir. Le capitaine releva pourtant la tête à la vue de son ennemi, comme s'il eût eu honte de son peu de fermeté.

— Eh bien ! bourreau, lui cria-t-il, où sont

les instruments du supplice? Où sont tes lâches valets? Je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne me pas faire trop longtemps souffrir.

Le vieillard étendit la main vers lui pour l'inviter à la patience.

— Toi qui parles, dit-il, tu ne m'as pas mesuré l'insulte et la torture. Pendant six années, j'ai dévoré mon fiel et mes larmes. Les rôles sont changés ; mais sois tranquille, il ne manquera rien à tes funérailles ; c'est moi qui ai pris soin de les ordonner. Les cloches sonneront, et les flambeaux funèbres s'allumeront autour de toi. Ce palais sera ton cercueil, et tu te verras brûler au milieu de l'or et de la soie, au bruit de l'artillerie de la citadelle qui tonnera pour te faire honneur, comme si c'était un roi qui mourait. Prends patience, attendsencore; j'attends bien, moi! Et cependant je suis libre d'aller et de venir, si bon me semble! Je puis éviter le danger, si je le veux ; mais je ne le veux pas. J'ai fait placer des tonneaux de poudre là-haut, dans ma salle d'armes, au-dessus de ta tête, et j'attendrai auprès de toi que quelques bombes viennent y mettre le feu ; car Bénéden est

un bon pointeur d'obusiers, je t'en réponds. Il entre en ce moment dans la citadelle, et le général hollandais a donné l'ordre d'incendier cette partie de la ville où les insurgés viennent de prendre leurs positions. Tu comprends que nous allons mourir ensemble : toi, parce que tu m'as ravi l'honneur, moi, parce que je ne puis vivre déshonoré !

Comme le colonel achevait de parler, on entendit une effroyable détonation.

C'était le général Chassé qui commençait à bombarder la ville. Une pile de boulets enflammés tombaient de toutes parts dans la direction de la rue du Couvent. Le capitaine poussa un cri de rage et mordit les cordes qui l'attachaient, voyant que sa force était impuissante à les rompre.

— Dieu soit loué ! dit le comte de Montérei en joignant les mains, ma fille est sauvée à cette heure, et nous, nous allons mourir ! Van Maës, noble et digne jeune homme, tu la protégeras, au moins...

— Van Maës ! s'écria le capitaine Melchior; c'est aux mains de ce prêtre que tu as confié ta fille ? Tu as mis la maîtresse entre les bras de son amant !

— Que dis-tu ?

— La vérité ! Hier, Manuela avouait son secret à sa malheureuse mère.

— Malheur ! malheur sur moi ! hurla le colonel en s'arrachant les cheveux.

— Courez donc la sauver !

— Impossible ! nous sommes ici enfermés comme dans un tombeau ; les portes de cet hôtel sont plus épaisses que celles d'une forteresse, et j'en ai fait jeter les clefs dans l'Escaut. O mon Dieu ! exauce le dernier vœu d'un père pour son enfant. Qu'elle meure aussi, plutôt que de ne pas garder religieusement l'honneur de mon nom !

Quand les canons de la citadelle eurent cessé leur feu, l'hôtel de Montérei et toute la rue du Couvent ne présentaient plus qu'un monceau de ruines.

L'abbé Van Maës, qui la nuit précédente, auprès du cadavre de la comtesse, avait reçu la confession de la jeune fille, quitta le pays et s'embarqua pour les missions des îles Moluques. Manuela entra le même jour dans un couvent de béguines, et à sa majorité elle déclara qu'elle voulait prendre le voile.

LE

COMTE DE BAGNÈRES.

I

Paris.

Au dernier bal de M. d'Ofalia (ce bal eut lieu quelques jours avant les événements de 1830), je fus témoin d'une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Nous étions encore dans l'un des salons de l'ambassade, lorsque cinq heures du matin sonnèrent. La fête avait été magnifique. Ceux qui assistèrent à ce bal se souviendront sans

doute que la cour de l'hôtel avait été transformée en salle de danse comme par un coup de baguette ; Cicéri l'avait décorée des piliers moresques des fruits de l'Alhambra. Des nègres aux colliers d'or, figurés sur les balustres, pareils aux nains empressés de Paul Vénorèse, relevaient en grimaçant les draperies de cette belle salle. Les citronniers, plus blonds à la lueur des bougies, les fleurs, les grenades, faisaient de ce bal un véritable *pasëo*, un jardin coquet, un grand parterre émaillé des plus jolies femmes de la diplomatie française et espagnole. Ces deux natures s'y trouvaient partout confondues. Ici l'expression parisienne et indolente des belles comtesses de la rue de Bourbon, le turban d'Herbault, les nœuds à l'épaule et l'étiquette élégante du faubourg Saint-Germain qui trônait alors, et qui avait le pas sur la Banque; plus loin, et par forme de rivalité galante, les suaves contours de vingt figures castillanes brunes et dorées de chauds reflets comme les fruits de ces arbres mouvants, si doucement agités par les brises de la valse, et sous lesquels dansaient, aux gerbes des lustres, les péris de cette magique soirée.

J'aime à croire, pour l'excuse de ceux qui restaient, qu'aucune des considérations ordinaires qui peuvent retenir un danseur ou un coureur de bals jusqu'à cinq heures du matin, ne leur manquait. Beaucoup d'entre eux avaient sans doute de vagues amours à poursuivre, une contredanse en retard, quelque jolie femme à reconduire, ou bien une revanche à prendre à l'écarté que l'on jouait alors beaucoup plus qu'à présent. Quelques-uns soupaient, d'autres causaient politique. C'est une chose triste qu'un grand bal à l'agonie! Lorsque vous verrez l'archet s'arrêter, les mères jeter l'écharpe au cou de leurs filles, et les grands parents chercher leur claque, dites-vous que toute votre joie s'en va! Alors une inévitable tristesse vous prend au cœur, à voir cette décomposition subite. Adieu les galops promis, les feuilles de camélias qui se détachent, et que l'on ramasse, les romans d'amour créés au souffle de Tolbecque, les brouilles charmantes, les innocents rendez-vous! Adieu ce parfum et ces anges de poésie! L'inexorable cotillon, qui survient alors, gâte tout; cette danse prolixe tue le bal comme un vieux tyran de mélodrame, d'un air sour-

nois et galant. Une fois désert, le bal si joyeux quelques heures auparavant, vous épouvante; alors vous apparaissent les monstrueux débris du souper ravagé par tant de mains, ces cadavres de cétacées, dont les arêtes formidables vous répugnent à l'égal d'un tableau trop vrai de natures mortes, ces gazons factices qui masquent à peine d'énormes poêles, ses banquettes de velours à crépine d'or dépeuplées et veuves de leurs danseuses; alors vous entendez le cliquetis des fourchettes à l'office, car l'office dîne à son tour ; les fontaines glacées, où dort le champagne, ne coulent plus que pour la livrée; les tables d'écarté rassemblent quelques habitués de. la maison ; le cercle des joueurs est pressé, les paris énormes, tant on a hâte d'en finir; car le jour, déjà bleu, glisse à travers les draperies, le givre des fenêtres se fond aux premiers rayons de l'aube. Encore quelques heures , et il ne restera de ce grand bal qu'un vague parfum, et un glorieux article dans *le Moniteur !*

Il n'est personne qui, ne s'étant attardé jusqu'au jour dans un *raout,* n'ait remarqué la tristesse de ce contraste. Dans le splen-

dide hôtel de l'ambassade d'Espagne, les sons de l'orchestre venaient de s'éteindre, il ne restait guère que douze joueurs aux tables d'écarté. Le major de N... tenait les cartes en bâillant, personne ne se présentait; le major venait de battre trois auditeurs au conseil d'État, un colonel russe et un député. Tout à coup un jeune homme se présenta...

Rien qu'à son air gauche et à sa manière de mêler les cartes, les juges du camp reconnurent bientôt son manque d'habitude; il jouait vraiment d'une manière impardonnable. Pour ma part, je fus pris d'un véritable effroi en le voyant brouiller étourdiment ses rois et ses dames : il allait en homme insensé à ce jeu d'escrime et de science. Cependant le sort le favorisa tellement qu'il gagna cette partie. Vint une seconde, une troisième, une quatrième; *il passa* enfin dix-sept fois. D'abord il n'avait hasardé qu'un louis, ensuite il avait doublé cet enjeu; maintenant il avait ses deux mains pleines. Il se leva en effet, et, à notre grande surprise, ramassant brusquement sur le tapis sa poignée d'or, en essuyant de larges gouttes de sueur qui perlaient son front, il se leva sans avoir perdu et après un jeu d'a-

touts, c'est-à-dire quand c'eût été à son adversaire de se lever. Évidemment il n'était connu d'aucun des joueurs. La timidité de ce jeune homme et son peu d'usage du monde étaient visibles : il avait au plus vingt ans. Quand il eut ramassé précipitamment ses pièces d'or, il sortit bien vite, et ne salua pas même l'assemblée. La seconde d'après nous entendions les pièces rouler sur les marches de l'escalier. « Prenez, prenez tout! » avait-il dit aux laquais. Ceux-ci ne se firent pas répéter, et il sortit comme un fou par le péristyle, aussi désespéré qu'un homme qui aurait perdu.

Véritablement nous demeurâmes hébétés. Nous avions à peine remarqué ce jeune homme au milieu de ceux qui nous entouraient; il était venu comme tout le monde et à l'heure de tout le monde, c'est-à-dire sur les dix heures. Il portait un frac noir et des gants blancs; c'était, je vous l'ai dit, un très-jeune homme, de manières douces et polies. Moi, qui l'avais vu lever ses cartes, j'avais compris bien vite qu'il n'était ni fils de pair de France, ce qui signifiait alors quelque chose, ni auditeur au conseil d'État,

ce qui n'a jamais rien signifié. Ce devait être au plus un modeste étudiant, dans la poche duquel se trouvait une carte signée du professeur Delvincourt; il me souvenait encore de l'avoir vu danser une galope avec la marquise de M...

Par malheur, il n'y avait là ni phrénologiste ni médecin homœopathique capable de nous l'expliquer; ce qui nous fit conclure naturellement, et d'après son action, qu'il était fou.

Dans un salon de Paris, il se rencontre rarement de pareils drames; le jeu, ce grand théâtre parisien qui enrôle les provinciaux, les trouve le plus souvent et d'un seul coup au niveau de sa hauteur; l'absence d'études et l'inexpérience de ces novices se compensent par leur sang-froid. Ici, au contraire, le jeune homme *anti-parisien* s'était trahi. Évidemment il ne devait avoir vécu qu'en Sologne; il n'avait joué qu'au loto chez un percepteur du Berry, aussi lourd que ses moutons. Comment expliquer sans cela une aussi brusque sortie? Comment absoudre de ce crime de lèse-politesse la conscience de ce joueur singulier?

J'allais me perdre dans un dédale d'hypothèses, lorsqu'un petit homme, qui avait à la lettre quatre pieds cinq pouces, me coudoya. Il marchait, bigarré de plusieurs ordres, dans son maillot de pigmée; on m'apprit que c'était un grand d'Espagne ae première classe. Ce titre magnifique contrastait singulièrement avec sa taille. Quoi qu'il en soit, nous liâmes conversation. Gil Blas est la cause de mon amour respectueux pour les grands d'Espagne. Le seigneur Gil Blas de Santillanne les a si bien vus; il les fait si doctes, si élégants, si polis, si charmants seigneurs quand ils ne veulent plus être grands seigneurs! Celui-ci conquit donc mon amitié.

— Monsieur, me dit-il en se rongeant les ongles d'un air méditatif et secouant son makouba sur l'ordre du Christ qu'il avait au côté gauche, pensez-vous que ce jeune homme ait bu du punch?

— Je vous avoue que je ne l'ai guère suivi.

— A quoi attribuez-vous son action?

— Mais, je pense, à sa libéralité. Il aura voulu payer en grand les valets de l'ambassade.

— Ce jeune homme n'a jamais joué?

— Il est de ma force, c'est-à-dire qu'il tient à peine ses cartes.

— J'aime à voir que vous ne lui faites pas l'affront de le soupçonner. Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je veux bien vous dire que je le connais. J'avais les yeux sur lui, dans l'angle même de ce grand salon, où j'observe tout en philosophe, c'est-à-dire en ambassadeur émérite, car à cette heure, c'est, hélas! tout ce que je suis et veux être. Nous autres vieux diplomates, c'est notre métier d'étudier. Ce jeune homme, qui est de Bordeaux, habite depuis hier l'étage d'un hôtel voisin du mien, rue Saint-Paul; cet étage il l'a fait gratter, blanchir à la chaux et recrépir à ses frais, pendant huit grands jours, avec autant de soin et de précaution que s'il devait y loger une maîtresse. L'autre nuit, je dictais quelques lettres pour Barcelone, à mon secrétaire, quand j'ai vu se projeter à la persienne deux grandes ombres. Il n'habite donc pas seul son petit appartement. Maintenant, pourquoi a-t-il joué ce soir, et pourquoi a-t-il si inopinément quitté la table de jeu? C'est là, monsieur, une de ces énigmes dont vous chercheriez vainement la clef, si je n'avais lu pen-

dant un quart d'heure, avec ma vieille expérience, sur ce jeune front. Cette expérience, je vous la livre; elle ne m'a jamais trompé. Ce jeune homme est dans le monde de Paris depuis hier; il est venu à ce bal, il a joué, gagné, il a *passé* dix-sept fois devant des gens qui lui étaient inconnus. Vous remarquerez qu'il a *passé* ces dix-sept parties, confus et rouge comme une cerise. La sueur baignait ses joues, et sous la table ses genoux tremblaient. Plus les regards semblaient se fixer sur lui, plus son alarme était grande ; il aura craint sans doute d'être flétri du nom de fripon dans la conscience des spectateurs ; son bonheur l'aura glacé. Le vertige, un vertige réel, éblouissant, l'aura pris. Je suis trop vieil enfant de ma nature et trop jaloux de juger vite les hommes, de les fusiller dans mon opinion ou de les relever d'un seul coup, pour vous cacher que je l'ai suivi. Oui, je l'ai suivi jusqu'au bas de l'escalier. En s'enfuyant et en jetant l'or aux domestiques, il s'est écrié : *Quel malheur ! quel malheur d'avoir gagné !* Cela fait, il s'est jeté dans un fiacre.

Maintenant, continua mon interlocuteur

en tirant sa montre, je vous quitte, monsieur; il est six heures, et je loge île Saint-Louis.

Ce récit, ou plutôt cette confidence du grand d'Espagne en retraite, fit sur moi l'effet d'une noble apologie; la nature timide et défiante de ce jeune homme m'intéressa. Ce digne seigneur d'Espagne avait rempli près de moi l'office d'Asmodée, j'étais ce Cléofas auquel on explique les cheminées de Madrid. Du premier coup, je m'étais senti blessé au cœur pour ce jeune homme; j'aurai tout donné pour être son défenseur et plaider sa cause. Je le comprenais donc enfin cet inexplicable mouvement de colère, cette rage intime, cette honte honnête et pure; je voyais ce pauvre novice au milieu de vingt figures pressées et moqueuses à cette table de jeu, retournant sa première carte d'un air timide, et comme si son roi devait être *illégitime;* puis, tout d'un coup favorisé du hasard, à l'égal d'un vieux joueur poussé par ce qu'on nomme *la veine,* libre de saisir en vrai pirate son butin de pièces d'or. Je m'identifiais avec ce beau caractère qui me promettait de larges et nobles passions. Certainement j'irais trouver ce jeune homme, je l'empêcherais de jouer une

autre fois et de jeter de l'or aux domestiques d'ambassade; j'irais le voir et lui demander son amitié.

Délicieuses sympathies d'une âme jeune, rêves ébauchés et détruits par un même coup de vent, intimité d'une heure dans laquelle on se complaît, sans qu'il vous soit permis par le hasard de l'accomplir! Un mois après, Olivier m'était encore inconnu.

La vie de Paris est féconde en désirs et en oublis de cette nature. Vous rencontrez une jeune et vive intelligence, une éloquence passionnée, électrique d'idées comme de paroles, une de ces âmes sœurs de la vôtre, grave ou folle comme la vôtre, mais faite sur votre moule, étant enfin votre *moi*, d'après la suave définition de Montaigne. Eh bien! cette âme, il faudra vous en séparer, admettre entre elle et vous les hasards et les distances, renoncer à ses reflets et à son commerce. Paris, le grand *classificateur*, le veut ainsi; il a prescrit à chaque organisation comme à chaque douleur ses limites et son cercle; il s'est arrogé le droit de diviser ce qui devait être réuni, d'isoler les cœurs au lieu de les fondre : de là ces découragements

solitaires; ces isolements pleins de tristesse et d'ennui. Tel homme qui aurait pu tendre la main à un autre, ne s'informera pas de sa vie, dès qu'elle n'a rien de commun avec la sienne; les tristesses humaines s'enveloppent d'un froid silence, les douces sympathies s'exilent, on est égoïste par le fait même de la société.

Ceux qui comprennent le regret sensible qu'on éprouve à quitter un beau portrait de Van Dyck que l'on n'a fait qu'entrevoir, apprécieront ma tristesse en ne retrouvant plus Olivier. J'avais aimé ce jeune homme l'espace de cinq minutes; son souvenir ne me quittait plus. Ce que m'en avait dit l'ex-ambassadeur était devenu pour moi le motif d'une insurmontable curiosité. Olivier habitait un quartier perdu, cela est vrai; mais j'y allais passer de longues heures dans un atelier voisin. J'essayai un jour de faire causer son concierge. La maison se trouvait soumise à de nombreuses réparations, ce qui en facilitait l'entrée et donnait carte blanche au premier venu. La tactique de M. Prudhomme m'était connue, mais elle échoua près du concierge : il me dit, il est vrai, que M. Olivier Dumont

habitait une partie de cet hôtel avec *une dame;* mais quand je l'interrogeai sur le nom et l'âge de cette personne, il répondit en homme à qui l'on a fait d'avance la leçon; c'est dire que je ne pus rien savoir. M. Olivier était un jeune homme bien mis, au dire du gantier qui faisait l'angle de la rue; l'autre printemps il avait un tilbury. Depuis quelques mois il allait au bal plus rarement; il travaillait et ne sortait guère de chez lui. Ces différents aveux me coûtèrent 3 fr. 30 cent., prix d'une paire de gants de Suède fort douteux, que je payai au marchand.

J'avais alors la rage des armes gothiques; j'allais partout brocantant chez Juste ou chez Lesueur, enviant jusqu'à en perdre le sommeil les belles armures de M. le marquis d'Ivry, les yatagans de mon ami Honoré de S..., cet antiquaire dandy de la Monnaie, les cuirasses et les beaumes de M. Dussomerard. C'était encore le temps des bals de madame la duchesse de Berry; on dansait partout fraisé et ganté comme d'Épernon.

La révolution de 1830 interrompit tellement les relations, et le bouleversement de certains salons fut si grand, que je ne revis

plus Olivier. A cette époque commença la rage des *annonces*. Un marchand russe trouva donc prudent de se faire *annoncer* comme arrivant de Saint-Pétersbourg. Il s'intitula : *Xavier ***, marchand d'ordres et de jouets d'enfants;* il demeurait rue de Seine, au coin des Quatre Nations. Son commerce consistait bien, à la lettre, en décorations petites et grandes, en plaques diamantées, étoiles et brochettes de tous les pays et de toutes les cours; il vendait aussi des poupées et des hussards de la mort à cheval sur des moutons mérinos; mais il trafiquait surtout de mille autres objets plus relevés, et je suis fondé à croire qu'il brocantait en homme fort instruit. Les belles dames de la rue de Tournon avaient leur pliant chez le juif; il leur vendait des pastels et des éventails. Ayant réussi dans ce commerce au delà de ses espérances de marchand, il afficha dans tous les journaux sa retraite définitive; il offrait pour la dernière fois son médailler de bagues et de croix, ses fauteuils et ses moutons aux amateurs. L'affluence fut très-grande. Il se vendit ce jour-là de fort belles choses; les carrosses eux-mêmes prenaient la file à la

porte du marchand. Cette boutique offrait au premier coup d'œil un mélange qui pouvait répugner à l'orgueil aristocratique ; le tablier blanc des bonnes d'enfants, attirées par la vente des joujous, tranchait assez impertinemment avec les robes à fleurs et les petits manchons des belles marquises ; le marchand avait annoncé, comme il arrive, qu'il accepterait aussi les échanges ; mais nul amateur ne se présentait. Tout à coup un murmure s'éleva.

La porte à sonnette de la boutique venait de tinter, une femme s'avançait vers le comptoir du marchand. A la démarche tremblante de cette personne, plus encore qu'à la timidité de sa voix, les curieux pressentaient déjà le motif de sa visite : elle venait sans aucun doute proposer quelque objet de trafic à ce marchand. Le juif, comme un empereur païen, joyeux de raffiner un supplice, n'allait pas même au-devant de son embarras ; il attendait qu'elle parlât plus haut, et riait avec les voisins. Lorsque cette femme entra, les regards se portèrent naturellement sur elle : sa mise était des plus simples, et complétait à la première vue la tristesse que son visage

inspirait. Si la finesse des proportions et des lignes décèle une véritable noblesse de race, l'aristocratie la moins douteuse pouvait aussi bien s'applaudir d'avoir formé ces mains nobles et délicates, que la souffrance de les avoir flétries et sillonnées de grandes veines bleues, afin d'en faire mieux ressortir toute la pâleur. Ses cheveux servaient à voiler ses joues, dont le contour était déprimé. Elle portait une robe noire, un chapeau et un sac de même couleur, si bien que tout cela ressemblait à un deuil; elle était d'ailleurs si roide et si étriquée dans ce costume, que ses vêtements avaient tout l'air de pleurer. Était-ce un calcul d'économie ou de misère que cette toilette? La foule pouvait croire également, ou que cette femme était pauvre, ou qu'elle ne voulait pas sembler riche. Dans ce dernier cas, elle se serait trahie par quelques restes d'élégance et de grandeur. Une dentelle de Bruges des plus fines formait son voile, elle était gantée coquettement; le soin le plus minutieux avait présidé à l'ajustement de ses épingles. En un mot, et malgré la maturité de son visage, elle donnait encore lieu aux *versions*.

— Quelque veuve de colonel ou de général

tué à Moscou, dit sagacement à l'oreille de son voisin un opticien du quai des Lunettes.

— Dites, s'il vous plaît, une comtesse de la rue Cherche-Midi ; elle va aux conférences de M. d'Hermopolis et tient à la main son *Eucologe.*

— As-tu vu, Justine, le bel anneau de noces qu'elle a ! Sont-elles heureuses, les duchesses!

— Ah! bien oui, duchesse! c'est une revendeuse à la toilette, vous verrez! une femme de rien, qui vend à ces *dames.* Ces *reines-là* sont mises comme vous et moi.

Pendant que l'on faisait ainsi l'examen de sa personne, la dame s'était approchée du marchand, et après quelques mots d'hésitation, avait tiré précipitamment de son enveloppe une magnifique giberne, ornée de filigranes d'or, comme on en trouverait encore à grand'peine près d'Alger, et qui devait provenir au moins de la campagne d'Égypte. Ce fut pourtant avec une voix tremblante qu'elle en demanda six louis. Le marchand, trouvant sans doute son compte à cette affaire, les lui donna. Elle fendit la presse d'un air aussi gêné qu'auparavant, et tenant son voile rabattu sur son visage.

— En voilà du drôle, fit l'homme en examinant sa nouvelle acquisition, un portrait dans cette giberne! sans doute quelque oubli!

La giberne ouverte, un portrait venait réellement d'en tomber. Cette miniature représentait un homme de trente années, le front découvert, avec une seule mèche de cheveux avançant sur le front, comme il était de mode sous l'Empereur, qui affectionnait ce genre de coiffure. Le personnage avait un uniforme de fournisseur, tel qu'en devaient porter, en 1807, les adjudants de M. Ouvrard. C'était une assez mauvaise peinture. Le cercle, déchâssé du médaillon, donnait à penser qu'on avait déjà commercé de ses brillants et de ses perles.

— Encore une *qui vend son oncle!* vous verrez! Dites donc, la Liégoise, c'est comme chez ce bon M. Marty de la Gaieté! Dieu de Dieu! s'en consomme-t-il des oncles dans les vaudevilles où ce que M. Parent joue!

— La miniature est jolie, dit un amateur.

— Oui, un gros père et qui devait être un *laridondé* dans ses jours gras.

— Je le donne pour cent sous! dit le marchand.

Les rires redoublèrent alors à un tel point, qu'il devint impossible de s'entendre dans la boutique; il faut se hâter de dire qu'un hasard bouffon les déchaînait. Imaginez qu'au moment où chacun envisageait ce médaillon, le commentant et le retournant sans trop de respect, dans tous les sens, un nouvel acteur se présenta, comme pour assumer à lui seul les regards et les gorges-chaudes de l'assemblée. Ce personnage avait une si grande ressemblance avec celui du portrait, que chacun s'en tint les côtes. Il était drapé d'un manteau bordé de velours cramoisi, sur le quel retombait une grosse torsade à glands d'or. Quand le manteau s'entr'ouvrit, il laissa voir des jambes très-fines, bien prises dans un pantalon demi-collant. Au lustre intact de ses escarpins, à son petit jonc surmonté d'une pierre d'une très-belle eau, aussi bien qu'à la vague senteur de musc qu'il exhalait, on aurait pu affirmer sans crainte que le porteur du manteau revenait en voiture de la chambre des pairs; mais ses prédispositions n'étaient alors aucunement politiques. Il regardait tout ce monde avec une charmante fatuité, promenant d'un air assuré son lorgnon

sur les figures. Le plus habile physionomiste eût été bien embarrassé de donner une date à ce personnage, tant l'art avait effacé chez lui la trace des années. Dès qu'il entra, le marchand courut à sa rencontre en s'approchant d'un air empressé; et, après avoir donné un tour de clef dans son tiroir à l'*original* vendu :

— L'écrin est prêt, dit-il en le saluant très-bas.

— C'est bien. Je vous rappelle les autres envois que vous devez me faire dans la journée. Voici votre argent, prenez.

L'acheteur, s'étant fait apporter le médailler, choisit ensuite quelques bagues et plusieurs décorations. Cela fait, il tira de sa poche un petit rouleau de papier gris, se fit donner sa facture et se retira. Le marchand l'accompagna respectueusement jusqu'à sa voiture.

— Il paraît que le *monsieur* est un homme riche!

— Qui pis est, un décoré! As-tu vu les croix qu'il s'est choisies?

— C'est égal, le tour est bon : vendre ce petit vieux-là! *Madame son épouse,* à ce qu'il

paraît, veut s'en *défaire*. Après les diamants, le mari : c'est dans l'ordre.

— Doit-il être heureux, l'amant de *celle-là!* Ils s'en vont manger à eux deux le vieux requin!

Ces conjectures injurieuses de cuisinières n'auraient peut-être pas discontinué sans un grand tumulte qui s'éleva subitement à la porte même de la boutique. La calèche du *monsieur*, attelée de deux mecklembourgeois assez lourds, venait pourtant de faire ce qu'on appelle *un malheur*. Au petit tournant du guichet de l'institut, une femme, n'ayant pu se garer assez vite, avait trébuché devant les pieds des chevaux. C'était la dame qui venait de vendre le portrait et qui regagnait sans doute en ce moment sa demeure.

Ceux qui l'avaient vue s'arrêter au milieu de la rue pour considérer le personnage qui passait la tête à la portière, pouvaient attribuer à la frayeur du danger qu'elle courait l'espèce de fascination dont cette femme avait manqué de devenir la victime ; mais en examinant avec plus d'attention le bouleversement douloureux de ses traits, on eût reconnu facilement la trace de quelque chagrin pro-

fond, blessure à peine cicatrisée, rouverte par cette rencontre imprévue.

Le regard que la dame laissa tomber sur le propriétaire de la calèche exprima plus d'angoisses que je n'en saurais décrire dans une longue série de pages; mais cette expression, empreinte de mépris et de pitié tout à la fois, passa comme un éclair, ne laissant après elle que des nuages impénétrables. Le *monsieur,* lui, ne montra aucune altération sur le miroir poli de son visage; à peine fronça-t-il légèrement le sourcil en reprochant à son cocher une maladresse qui retardait sa marche de plusieurs minutes; puis la calèche reprit son essor rapide, pendant qu'un jeune homme, que le hasard avait sans doute amené là, relevait la pauvre femme dans ses bras, et lançait un coup d'œil insultant à cet impassible écraseur de gens.

Le jeune homme transporta la dame chez le brocanteur, donnant des signes de tristesse tellement vrais que la foule perdit le courage de le plaisanter. Je me trouvais seul dans la boutique du marchand lorsqu'il entra.

Dans ce jeune homme je reconnus Olivier. Olivier était pâle encore plus que cette

femme ; il arrivait de quelque conférence savante qui devait avoir eu lieu dans ce quartier des études, car il jeta vivement sur la table un dossier qu'il rapportait.

Olivier avait demandé en vain la cause de cet évanouissement fatal : personne n'avait pu la lui apprendre. Il baisa alors respectueusement les mains de la dame et lui fit respirer un flacon de sels. Nous demeurions seuls, car, excepté moi, le marchand avait renvoyé tout le monde de la boutique. C'était la seconde fois que je me trouvais vis-à-vis de ce singulier jeune homme. J'ignorais les liens qui pouvaient l'unir à cette femme, cette femme encore belle et qui prit bien vite avec lui un air de tendresse, soutenu d'une véritable autorité. Quand elle fut revenue à elle, elle ne lui dit rien de l'accident; elle attribua tout à un malaise. Olivier ne put savoir non plus ce qu'elle était venue faire dans cette boutique. Lorsque le marchand voulut parler, elle lui fit un signe de silence en collant son doigt à ses lèvres. Olivier et cette femme se parlèrent à voix basse. Olivier était aussi assidu à prévenir ses moindres mouvements de souffrances qu'à

contenir les siens. Il bassina les tempes de la dame d'un air empressé ; il lui ragrafa ses socques. Tous deux se parlèrent ensuite avec charme et passion. Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient, me tenant à distance, en homme qui sait le monde; mais je voyais bien qu'Olivier serait mort pour empêcher cette femme de mourir. Olivier auprès d'elle, me parut parfaitement jeune et beau. Elle le regardait avec une sensible tristesse. Olivier lui alla chercher à boire, et elle but : c'était un simple verre d'eau. En vérité, l'on eût dit que ce jeune homme accomplissait un service, qu'il était le familier à gages de cette femme ; il avait pour elle la politesse et l'effusion d'un vieil intendant. Il me parut encore tellement obséquieux en la faisant remonter en fiacre, un fiacre qu'il alla chercher lui-même, qu'il me vint d'étranges idées. Je dois le dire avec une franchise qui me fait honte, je soupçonnai le caractère de ce jeune homme ; je crus ses relations et ses empressements d'amour moins généreux. Notre société est tellement féconde en commerces cachés de cette nature, elle fait si bon marché du déshonneur, que je n'hésitai pas à

croire Olivier le héros d'un roman bâtard, roman exploité par tant de jeunes gens sans fortune, roman d'impudeur, dont le héros se cache ou se baffoue lui-même en plein jour ; je crus enfin ce jeune homme esclave d'un lien qu'il avait tout intérêt de tenir obscur. La vente du portrait faite par la dame elle-même valida mes présomptions. *L'École du scandale* et les romans du dix-huitième siècle avaient depuis longtemps façonné mes résistances pudiques à cette manière de vendre ses proches. L'argent de ceux qu'on n'aime pas employé à enrichir ceux qu'on aime, me paraissait l'explication la plus naïve de ce trafic féminin. Je n'avais pas entendu les mauvais propos de la foule, et déjà je pensais comme la foule. Olivier en était-il là ? Spéculait-il sur quelque maîtresse éprise ? était-il l'amant d'une *douairière*, enfin ? Je connaissais plus d'un blond jeune homme, moins timide ou aussi courageux que lui dans de semblables relations. C'est là une des mille faces de notre société stupide et mal faite, que de ne savoir imprimer le signe de la vertu ou de la honte au front des siens, de manière que l'on ne s'y méprenne pas; un

de ces torts graves, que de présenter le monde au monde comme une énigme, livre immense, composé de pages sans nul sens, de chapitres humains sans traducteurs !

J'étais donc ébranlé dans ma croyance, je soupçonnais Olivier. Le mystère dont il s'entourait me paraissait le fruit d'un désordre. Il m'en coûta d'abord singulièrement de renoncer à mes sympathies d'estime pour ce jeune homme. Olivier avait au front je ne sais quelle grâce triste; il portait sans doute au fond du cœur un secret douloureux; il ne pouvait pas être le jeune homme des folles joies, des orgies tumultueuses; sa vie devait se concentrer dans un malheur ou dans un amour. Je voulais connaître cette tristesse lente qui prenait sa vie, afin de la sécher dans sa fleur, l'aimer tout à l'aise et le consoler. Mais, je dois le dire, j'éprouvais une certaine inquiétude à me rendre complice de cette existence parisienne, à fouiller ce roman nouveau. J'avais peur d'y rencontrer de grandes taches à côté de grandes vertus. Mes forces répugnaient à ce fardeau.

Des circonstances assez indifférentes, mais qui me semblaient alors précieuses pour mon

diagnostic moral, me mettait à même cependant de rencontrer Olivier dans quelques cercles, notamment chez madame la baronne de R....... La charmante Thébaïde qu'occupait alors à l'Abbaye-aux-Bois cette femme remarquable, son cercle d'intimités illustres et son parfum d'anecdotes attiraient merveilleusement Olivier. Il ne manquait pas une seule de ses soirées. Là sans doute, au milieu de ces étranges solitaires, de ces gens du monde si gais dans ce salon ascétique, Olivier oubliait les vifs chagrins; il vivait un quart d'heure de la vie paisible du cloître. A ces réunions il venait seul, et dès qu'il parlait, ces hommes graves et forts se surprenaient eux-mêmes à l'écouter. Sa parole était puissante avec modestie; il entraînait avec un grand charme. Olivier appartenait évidemment à cette classe d'esprits jeunes et chaleureux qui ne marchandent pas avec les principes, quand même ces derniers blesseraient leurs affections; il voyait les choses en homme arrêté et invariable dans ses croyances. C'était l'applaudir que l'écouter, tout en comprenant le besoin de correspondre avec son âme généreuse! La restauration a été



féconde en organisations de cette nature; organisations brisées, et devenues inutiles à l'heure qu'il est et dans le tripot d'aujourd'hui, parce qu'elles ne sauraient trouver un monde où se dépenser, et que la seule conscience de l'improbité du siècle les tue. Olivier demeurait comme un survivant ingénieux de cette époque, époque instruite, élégante et résumée, à notre sens, par l'esprit singulièrement exquis de l'un de ses ministres, M. de Martignac. Olivier comprenait les exigences du monde nouveau et les opinions arriérées de l'ancien. Mais ce courage spirituel et vif, ce génie inflammable comme celui des méridionaux, était devenu pour lui une grande inutilité : il n'avait ni place ni ambition ; il jugeait les hommes tristement et sainement, avec cette amertume de poëte qui souffre et regarde passer son siècle. Singulièrement délicat et probe, il vivait d'une vie pâle, sans autres études que celles du droit, études qui lui répugnaient étrangement. Tel était le profil d'Olivier aux yeux du monde.

Pour sa vie intérieure, j'ai dit qu'elle était murée. Sans doute que la femme que je n'avais fait qu'entrevoir en avait le parfum et

le secret. Quoi qu'il en fût, la physionomie d'Olivier était à Paris une teinte neutre sur ce grand tableau où tout est tranché. Je le voyais bien au spectacle, aux cours de droit, quelquefois encore chez un de nos premiers peintres. Entre autres talents, il avait celui de causer admirablement *peinture*. Il avait lui-même un talent réel d'amateur. Enfin le hasard et un arbitrage d'architecte nous rapprochèrent. Un litige s'éleva, à quelques mois de là, entre la ville et l'un de mes parents, propriétaire de terrains contigus à l'hôtel où demeurait Olivier. A ce sujet, nous tînmes quelques conférences pour nous entendre. Olivier paraissait craindre surtout que ces contestations ne troublassent la paix de sa solitude en lui amenant des visites. La saillie du bâtiment qu'il habitait, bâtiment qui formait le coin de la rue Saint-Paul, devait être déterminée, réglée pour la grande gloire de monsieur le préfet de police et l'agrandissement du quai de l'Arsenal. Grâce à cet incident, je me vis donc amené plusieurs fois dans ce quartier, où l'on trouve encore de beaux restes d'hôtels, et qui rivalise quelquefois, en fait de bals, avec les rues les plus réputées du Marais. Cepen-

dant la maison du jeune homme m'était fermée. A force de voir, de me mettre en quête, d'interroger, j'appris insensiblement et au jour le jour à pénétrer adroitement chaque mystère de sa retraite, et je m'en applaudis comme d'une réelle conquête.

Le lieu qu'habitait Olivier avait lui-même quelque chose de la bizarrerie qui distinguait si éminemment cet incompréhensible jeune homme. C'était un petit pavillon isolé, à l'extrémité de la rue Saint-Paul, et séparé de la voie publique par un mur d'enceinte, percé d'une petite porte sombre. Son toit pointu, surmonté d'une girouette de cuivre; les volets de ses fenêtres, incrustés de bois exotiques, des restes de peintures qu'on apercevait du dehors sur les murailles intérieures du rez-de-chaussée, lorsque d'une maison voisine la vue pouvait planer sur le bouquet d'arbres qui masquait à demi le bâtiment, laissaient deviner que cette habitation avait été construite autrefois pour abriter quelques bonnes fortunes de grand seigneur, au temps des grands seigneurs et des bonnes fortunes; mais on voyait clairement aussi que ce séjour de délices, semblable à une coquette

sur le retour, regrettait la fraîcheur de sa beauté première.

Le fard de satin et de velours dont les maîtres tapissiers de 1760 s'étaient plu à relever la monotone blancheur de ses délicates parois, était injurieusement tombé, et laissait à découvert des plâtres déchirés, rhabillés de rouleaux de papiers peints, que détachait à plaisir l'humidité de l'atmosphère. Des fauteuils de drap imprimé et des calicots à 2 francs l'aune avaient détrôné les tissus de Lyon, les crépines et les effilés d'argent. L'acajou plaqué et le marbre *poëkilose* usurpaient la place des bois dorés, des malaquites et des lapis-lazzuli. Plus de ces riches et moëlleux tapis à sujets *historiés,* que des pieds de marquises avaient sans doute plus d'une fois foulés, le bouquet au corsage et des parfums dans les cheveux; plus de ces portraits de femmes, enfermés dans des cadres ovales, si bien enrubannées et poudrées, si lascivement décolletées, la bouche en cœur, et qui semblait dire à tout venant: *Je vous aime!* Point d'orgie de laquais à l'office, ni sur la rampe, de manteau de couleur de muraille; pas de chevaux à l'écurie, de car-

rose sous la remise, pas même une chaise dans la petite cour, avec ses porteurs en tenue d'aventure.

Hélas! plus rien de cela. Pas même une simple *bonne* dans la maison, une *bonne*, ce vulgaire représentant de la servitude réduite à sa plus simple expression, que le plus libéral des électeurs n'a pas encore jugé à propos de se refuser, attendu que le chapitre de la *bonne* n'est pas compris dans les *Droits de l'Homme et du Citoyen*.

Du reste, la maison d'Olivier, quoique mesquinement garnie de meubles et dépourvue de ces riens de prix qui font le luxe de nos appartements modernes, n'en était pas moins tenue avec la plus exquise propreté. Des parquets luisants *comme des miroirs*, selon l'expression pittoresque du portier; des lithographies encadrées dans des passe-partout de bois de citronnier, des aquarelles *lavées* par le jeune homme lui-même, et exposées chaque matin à la vue des passants lorsque la femme de ménage venait ouvrir les fenêtres donnant sur la rue Saint-Paul, faisaient dire aux commères du quartier, quand on les questionnait sur cet intérieur, que c'étaient

des gens *à leur aise*, mot élastique, vaste manteau parisien, recouvrant à la fois la richesse économe du bourgeois et la pauvreté habile qui sait, à force de privations personnelles, sauver l'apparence aux gens du monde.

L'une des pièces de l'appartement, la plus petite, servait de cabinet de travail à Olivier; elle confinait à une chambre à coucher fort modeste, et était garnie de rayons de sapin fort propres, lesquels figuraient une bibliothèque. Sur un bureau, placé au milieu de ce cabinet, on remarquait des livres de jurisprudence, entre autres *les Pandectes*, commentées en marge, et tout auprès du Code de Justinien, une thèse imprimée, avec le nom d'Olivier, qui devait la subir très-prochainement en la Faculté de Droit de Paris.

La pièce principale paraissait décorée avec plus de soin que toutes les autres; il y régnait même un certain parfum de coquetterie. Elle renfermait un beau lit d'acajou, à cuivres et à colonnes, sur lequel retombaient des rideaux de soie bleu clair. En face du lit on voyait une armoire à glace, et sur la commode et la cheminée, quelques-uns de ces

colifichets qui attestent la présence d'une femme. Un châle déplié négligemment sur le lit, quelques chiffons de dentelles, restes demi-usés d'une somptueuse parure, eussent trahi le secret d'Olivier, s'il est vrai qu'il eût dissimulé ce fait bien connu de tous les gens du quartier, c'est-à-dire qu'une femme habitait avec lui. Que de jeunes gens cette circonstance, insignifiante au premier coup d'œil, a-t-elle arrêtés et perdus, quand la fortune semblait ne pouvoir leur échapper! Que de projets d'avenir avortés, que d'existences flétries dans leur fleur, que de mariages manqués, que de malheurs de toute espèce forgés sur cette enclume, au feu du préjugé, souvent attisé par la calomnie!

Olivier *vivait* donc avec une femme, selon l'expression consacrée. Elle partageait sa table, son appartement. Ici s'arrêtaient les certitudes et commençaient les suppositions. Il est vrai de dire que tout entier à d'autres pensées, il ne s'inquiétait guère de la traduction assez peu littérale qu'on ne manquait pas de faire de ses moindres démarches, de chacune de ses actions. Cependant, soit qu'il eût en effet à rougir de sa liaison, soit qu'un secret

motif dictât cette singulière conduite, il sortait toujours seul, il se montrait seul dans les salons et dans les promenades. Le visage triste et préoccupé qu'il apportait dans ces réunions par lui fréquentées avec l'assiduité d'un homme qui aurait aimé le plaisir et le bruit, établissait une anomalie que nous ne savions expliquer. Ce chagrin inconnu ne pouvait être causé par un dérangement de fortune, car Olivier ne se jetait dans aucune dépense folle, il évitait les occasions coûteuses et n'avait pas usé une seule fois, même par forme d'emprunt, de la bourse de ses amis. Afin de ne pas égarer mon lecteur dans le dédale d'hypothèses qu'il me fallut battre en tout sens pour arriver à la pénétration de ce mystère, et aussi afin de ne pas laisser planer plus longtemps d'odieux soupçons sur le plus loyal jeune homme que j'aie jamais connu, je dois raconter un incident qui arriva dans la maison d'Olivier, à peu près à cette époque, incident que j'appris plus tard de sa bouche, et qui devint comme le nœud de cette vie intriguée à la façon des comédies de Beaumarchais.

Un soir, Olivier était sorti pour assister à

un concert à l'ambassade de Russie; à peine entré dans les magnifiques salons de l'Excellence moscovite, un de ces violents chagrins qui naissent quelquefois de l'âme tout à coup et sans prétexte apparent, lui fit désirer de rentrer chez lui. Quittant brusquement la fête, il prit un fiacre et se fit descendre dans la rue Saint-Paul.

Il ouvrit lui-même la porte de sa maison, et il arriva, sans éveiller le moindre bruit, jusqu'à la chambre aux rideaux de soie bleue dont nous avons parlé. Une dame assise dans un fauteuil s'était endormie auprès d'un guéridon sur lequel on voyait une cassette ouverte et une foule de petits papiers imprimés, rangés avec le plus grand ordre et enfilés dans une faveur rose. Il y avait aussi deux flambeaux sur la table. Dans le premier, brûlait une chandelle, ce qui surprit Olivier, car il laissait d'habitude l'usage de cet ignoble luminaire à la femme de ménage chargée du soin de sa cuisine; dans l'autre flambeau, une bougie éteinte attendait sans doute l'arrivée du jeune maître du logis. Olivier soupira en voyant la dame endormie. Il venait de surprendre une partie du secret qu'on lui ca-

chait depuis longtemps ; c'était sans aucun doute pour ménager les faibles ressources pécuniaires de la maison que cette compagne de sa solitude lui taisait ainsi les privations qu'elle s'imposait. Olivier se pencha doucement vers la dame, et lui donna sur le front un respectueux baiser.

Puis il parcourut négligemment des yeux les papiers disséminés sur la table ; il y reconnut des mémoires de tailleurs et de gantiers acquittés et dûment en règle. Les chapeliers et les bottiers figuraient aussi dans ce congrès de marchands, à côté des parfumeurs et du caissier de l'école de droit, *quittançant* Olivier de ses dépenses du semestre. Olivier rougit en voyant cela comme s'il eût eu honte de lui-même. Il poursuivit son inventaire, et tous ses membres tremblèrent à la fois lorsque, non loin des mémoires de ses fournisseurs, il découvrit une liasse de bordereaux sur lesquels était écrit en belles lettres imprimées : « Mont-de-Piété. Bureau n°. 12. Engagement d'un écrin, 3,000 francs ; prêté sur un collier, 1,200 francs ; sur des dentelles, 150 francs ; sur une bague, 60 francs. »
Et tout cela, c'était pour lui ! c'était pour

assouvir ses folles fantaisies de jeune homme qu'une femme résignée et souffrante lui jetait ainsi sa vie, pièce à pièce, à son insu, comme on jette des brins de paille au feu!

Un cri sourd et étouffé s'échappa des lèvres d'Olivier après cette fatale découverte. Les deux mains collées à son front, le teint pâle et les yeux ardents, il semblait s'accuser lui-même de n'avoir pas plus tôt soupçonné ce sacrifice. Son désespoir était si menaçant que la dame, qui s'était éveillée tout à coup, ne reconnut pas Olivier.

Lorsqu'elle fut remise de son effroi, elle pressa vivement sur son cœur Olivier qui pleurait de rage autant que de douleur, et posant un doigt sur la bouche du jeune homme, elle le suppliait du regard de ne pas l'accabler de ses reproches; mais Olivier n'y tint pas.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, que vous ai-je fait pour m'humilier de la sorte? Voulez-vous que j'expire de honte! En sommes-nous donc réduits à ce point que le pain que je mange doive être pétri de vos larmes! Pourquoi me forcer à courir le monde, les concerts, les fêtes, tous ces rassemblements

d'oisifs et d'indifférents qui ne m'accueillent que parce qu'ils me croient à l'abri du besoin? Qu'ai-je à faire avec ces heureux du jour? Et pourquoi m'affubler de ces colifichets dorés que je méprise et que je hais puisque chacun d'eux vous doit coûter une larme?

Et en disant ces mots, Olivier brisait entre ses doigts une chaîne d'or passée autour de son cou.

— Oh! pardonnez-moi, reprit-il d'une voix plus douce, en baisant les mains de la dame qui le regardait avec une morne stupeur. Pardonnez à mon indignation bien naturelle. Merci! merci de vos projets d'avenir! La richesse n'est pas nécessaire à un homme comme moi : le bonheur de ma mère suffirait au mien! Mon Dieu, pourquoi ai-je usé mes jours dans de vains et futiles travaux? Pourquoi n'avoir pas fait de moi un simple ouvrier? J'eusse gagné ma vie et la vôtre! Mais vous pleurez! J'ai tort! j'ai tort sans doute. Votre ambition pour moi va plus loin. Vous voulez me voir briller. Ah! si j'étais riche un jour, quelle satisfaction de vous rendre cette fortune que vous regrettez! Je ferai ce que vous voudrez,

ma mère ; dans quelques jours je passe ma thèse d'avocat. Eh bien ! le barreau mène quelquefois à la fortune. Je puis aussi, dans mes heures perdues, travailler dans un atelier de peintre. J'ai déjà fait quelques portraits qu'on a eu la bonté de trouver passables. Allons, ne pleurez plus, mais avant tout, je vous supplie, n'exigez pas de moi plus longtemps que je taise le lien qui unit mon existence à la vôtre. Permettez à votre fils de vous appeler publiquement sa mère. Ne vous condamnez plus à cet isolement cruel, sous le prétexte que vos dépenses devraient réduire les miennes. Si pour faire mon chemin dans le monde il faut causer votre ennui, ma bonne mère, je renonce à tout avec joie, et je consacre à vous seule les jours que le ciel m'a comptés.

— Mon Olivier, fit la dame en passant ses doigts dans les cheveux du jeune homme, va, nous ne sommes pas entièrement ruinés. Je conserve même l'espoir d'effectuer quelques recouvrements, tristes débris de ma fortune passée. Aie bon courage, mon enfant, le temps viendra où nous pourrons rentrer ensemble dans le monde comme nous devons y paraître.

Mais comment irais-je m'y présenter aujourd'hui pour subir la pitié de ceux que je protégeais jadis! Non. Il vaut mieux que je me condamne encore à la retraite dans ce quartier perdu où personne ne viendra me deviner. Pendant ce temps, toi, grâce à l'économie que j'apporte dans notre petit ménage, tu peux te montrer partout honorablement. Nous vivons dans une époque où le mérite personnel est tout dans le monde, et où le préjugé ne fait plus peser sur les fils les fautes de leurs parents; embrasse-moi, mon pauvre Olivier.

Et la malheureuse mère pleurait encore plus fort en embrassant son fils.

— Ainsi donc, ma mère, reprit le jeune homme, vous doutiez assez de mon courage pour me cacher l'état de nos ressources; vous ne vouliez pas me permettre de partager avec vous les privations que la nécessité nous impose! Ah! c'est mal de n'avoir pas eu de confiance dans votre enfant! Vous ne savez donc pas que cet aveu va doubler mes forces! Le premier argent que je gagnerai sera d'abord employé à racheter ces parures dont votre sollicitude pour moi vous a privée. Vos dia-

mants, votre vaisselle, je vous rendrai tout. Et je commencerai, ajouta le jeune homme en tirant un objet contenu dans une triple enveloppe de papier Joseph, je commencerai par vous rendre cette précieuse giberne de filigrane d'argent que mon père, m'avez-vous dit, rapporta de sa campagne en Égypte. J'ai pensé que ce souvenir d'un ami que nous avons perdu, hélas ! lorsque j'étais trop jeune encore pour apprécier ses vertus, ne devait pas sortir de nos mains pour payer mes folies de jeunesse. Je l'ai racheté avec le gain d'une soirée de jeu.

Madame Dumont pâlit en revoyant entre les mains de son fils le précieux joyau qu'elle avait vendu huit jours auparavant au brocanteur russe de la rue de Seine. Elle ouvrit précipitamment la giberne et d'une main tremblante comme pour y chercher quelque chose qui l'intéressait ; mais, trompée dans son attente, elle demanda timidement à son fils s'il n'avait pas trouvé un portrait dans cette giberne.

Sur la réponse négative d'Olivier, madame Dumont fit mine de sortir pour aller réclamer la miniature qu'elle n'avait jamais en-

tendu vendre au marchand. Mais Olivier l'arrêta en lui annonçant que cet homme avait quitté Paris le matin, après avoir vendu une grande partie de sa riche collection.

Madame Dumont parut vivement affectée de ce malentendu, et Olivier n'insista pas davantage sur ce point, car il connaissait parfaitement ce portrait, et il avait remarqué que sa mère ne pouvait le contempler sans que les larmes ne lui vînssent aux yeux. Il ne conçut aucune mauvaise pensée sur cette bizarre recherche d'une assez médiocre peinture : le cœur d'un fils a sa pudeur naïve comme celui d'une jeune fille.

Olivier laissant sa mère se retirer dans une pièce voisine, alla s'asseoir près d'une fenêtre qu'il ouvrit. Cette fenêtre dominait un magnifique jardin dépendant de l'hôtel d'un banquier qui faisait alors beaucoup d'affaires avec les colonies, et qui possédait une riche maison à Bordeaux. L'hôtel de M. N... étalait somptueusement sa façade à colonnes corinthiennes au fond du jardin, et du pavillon d'Olivier on pouvait apercevoir les lustres qui éclairaient les salons du rez-de-chaus-

sée. L'élite du haut commerce parisien dansait ce soir-là chez M. N...

Pendant qu'Olivier reposait ses regards sur ces allées sablées si bien garnies d'arbres et de fleurs, on entendit une chaise de poste s'arrêter dans la ruelle voisine, vers l'une des petites portes du jardin. Le postillon descendit et sonna une clochette grêle qui fit accourir un domestique auquel le voyageur renfermé dans la chaise ordonna d'aller quérir secrètement son maître, pour recevoir une révélation importante que quelqu'un avait à lui faire. Le domestique revint bientôt avec le banquier en costume de bal, tête nue et gants beurre frais aux mains. M. N..., d'un air maussade et boudeur, accueillit au seuil de la petite porte un homme en manteau de voyage qui du premier abord se mit à lui parler à l'oreille, accompagnant son discours de gestes animés.

— Mais, c'est une horreur! s'écria le banquier. Une affaire de cour d'assises qui le mènerait tout droit aux galères! Il est chez moi à cette heure, au milieu de mon bal, arrivé ce matin de Bordeaux.

— Je le sais, continua le voyageur. Voilà

30,000 francs de ces créances simulées qu'il m'a remises, en me proposant d'en partager le profit avec moi. Reprenez-les, monsieur, vous pensez bien qu'en homme d'honneur, j'ai dû refuser de telles offres, et accourir de Bordeaux pour vous avertir ce qui se tramait contre vous. Si vous tardez un instant, votre homme nous échappe ; il faut le faire saisir au milieu de votre fête ; on trouvera sur lui des preuves de ce que j'avance. Plus de 400,000 francs de valeurs sur l'étranger sont contenus dans son seul portefeuille. Quant à moi, permettez que je me retire et que je coure en hâte requérir la force armée !

Le voyageur remonta dans sa chaise, laissant le banquier tout ébahi de ce qu'il venait d'entendre. Olivier, penché sur sa fenêtre et caché par un rideau de lilas, derrière lequel s'étendait encore un treillage couvert de vignes et de chèvrefeuilles, avait entendu tout ce qui s'était dit dans le jardin. Sa curiosité devenait pour le moins égale à la terreur du banquier. Il entrevoyait déjà sur cet heureux visage, encore radieux des joies du bal, le chagrin hâve et poignant, la terreur d'une

banqueroute imminente, un reflet de misère et d'infamie tout à la fois. M. N... resta quelques minutes immobile, ne laissant échapper de sa poitrine haletante que de vagues gémissements qu'on aurait pris pour le râle d'un homme qu'on égorge. Puis soudain le banquier se mit à courir comme un forcené à travers la pelouse qui aboutissait au perron de son hôtel. Sur les marches de ce perron, il rencontra un autre homme qu'il saisit par le bras avec un geste de fureur concentrée, et tous deux disparurent un instant dans la plus sombre allée. Olivier entendit des voix qui s'approchaient, et le banquier N... se montra de nouveau, étreignant toujours le bras de l'homme qu'il avait rencontré sur le perron de l'hôtel.

— Monsieur, lui disait-il avec un accent de rage mal étouffée, j'exige que vous me remettiez sur-le-champ le portefeuille que vous avez sur vous. Il faut que je sache à quoi m'en tenir sur votre conduite.

— Vous êtes fou! mon cher associé, répondait l'autre d'un air calme en cherchant à se dégager des mains du banquier, qui s'attachait obstinément à lui. Il est impossible que

Raimbert, mon caissier, une *espèce* qui me doit tout, vous ait fait sérieusement un pareil rapport. Et quand il aurait été assez lâche pour me calomnier de cette façon, je ne vous pardonnerais jamais, monsieur, la préférence que vous accordez aux paroles d'un tel misérable.

— C'est toi qui es un misérable, répétait M. N... en secouant fortement le bras de son interlocuteur. Depuis longtemps je soupçonnais ta déloyauté; aujourd'hui j'ai des preuves certaines que tu as tout préparé pour me ruiner et m'entraîner dans la banqueroute frauduleuse que tu médites en ce moment.

— Monsieur, de semblables suppositions m'outragent, reprit l'associé de M. N..., emporté à son tour par un accès de fureur vraie ou simulée. Demain, monsieur, vous me rendrez raison de cette insulte, et toute liaison d'intérêt cessera d'exister entre nous. Je ne demeure pas une minute de plus dans cette maison. Laissez-moi partir, monsieur; lâchez-moi ou je ne réponds pas plus longtemps de ma patience.

— Non, tu ne m'échapperas pas, infâme,

criait de son côté M. N... ; tu vas rentrer dans mon salon, et là, devant tout le monde, je t'arracherai le masque et je te flétrirai du nom que tu as mérité.

Cette explication à brûle-pourpoints, accompagnée d'éclats de voix et de gestes menaçants, se faisait précisément devant la fenêtre d'Olivier. Ce jeune homme demeurait comme pétrifié en présence d'un si singulier spectacle. Il plaignait bien sincèrement le sort de M. N.... A ce point de la discussion où, les paroles ne suffisant plus à l'insulte, on en vient d'ordinaire à de plus énergiques arguments, les deux disputeurs s'étaient saisis mutuellement par le collet de leur habit; et tandis que l'un cherchait à se débarrasser de son adversaire, l'autre employait tous ses efforts pour entraîner son ennemi dans la direction de l'hôtel. La force brutale devait seule trancher cette question, espèce de jugement de Dieu où combattaient corps à corps le crime et la loyauté.

L'animation était égale des deux parts, mais M. N..., vieillard moins robuste que son antagoniste, perdait du terrain à chaque pas. Lorsqu'il se vit acculé dans l'angle du

mur formant l'extrémité du jardin, il appela du secours à grands cris, voulant empêcher le fugitif de s'évader par la petite porte qui donnait sur la ruelle. Mais celui-ci, dont le désespoir sans doute doublait en ce moment les forces, renversa le banquier par une impulsion terrible. L'infortuné alla donner de la tête contre l'angle de marbre d'un piédestal, et il roula sur le sable, baigné dans son sang.

Cependant les cris de M. N... avaient jeté l'alarme dans l'hôtel; les danseurs avaient quitté les salons, et, confondus avec les domestiques et des groupes de soldats en armes, ils se répandaient dans les allées du jardin, qui s'allumaient des clartés de mille flambeaux.

— Par ici! criait-on; emparez-vous de la petite porte, c'est là seule issue.

Le meurtrier essaya vainement d'ébranler la serrure de cette porte. La clef en avait été retirée.

Le cercle marqué par la lumière des flambeaux se rétrécissait de plus en plus, et derrière lui le fugitif ne voyait pour dernière retraite qu'une haute muraille qui lui parut

inaccessible. Il se retrancha pourtant à l'abri du rideau de lilas qui tapissait cette muraille, résolu d'attendre là ceux qu'il ne pourrait éviter. Un mouvement d'Olivier lui fit lever la tête. Alors, mesurant d'un coup d'œil la hauteur qu'il avait à franchir, il sauta comme un chat sauvage sur le treillis du mur, et il grimpa jusqu'au niveau de la fenêtre d'où le jeune homme le contemplait dans l'immobilité de la stupeur.

— Cachez-moi! murmura cet homme en s'accrochant avec ses ongles au bras qu'Olivier avançait pour le repousser.

Et en suppliant ainsi, la menace sur les lèvres, il sondait d'un œil effaré la profondeur des taillis voisins, où bruissaient les voix de ceux qui le cherchaient.

— Non, répondit Olivier, ce serait me rendre votre complice.

— Sauvez de la mort et de l'infamie un faible vieillard qui réclame votre pitié, jeune homme, reprit le fugitif en serrant le bras d'Olivier à lui briser les os, et que le ciel vous rende ce bienfait, si vous avez sur cette terre un père ou une mère que vous chérissiez.

— Laissez-moi, vous dis-je ; retirez-vous, malheureux, ou j'appelle ces gens.

— Les voilà qui viennent !... Par pitié pour mes cheveux blancs, permettez que je me réfugie dans cette chambre. Prêtez un appui, ô jeune homme, aux pas chancelants d'un vieillard.

En parlant ainsi, le fugitif, avec une vigueur incroyable, sauta d'un seul bond par-dessus l'appui de la fenêtre, et vint rouler dans la chambre avec Olivier renversé par ce choc inattendu.

La lueur des flambeaux du jardin éclairait en ce moment la petite façade du pavillon. Un cri d'Olivier suffisait pour attirer du secours.

— Tais-toi ! lui dit tout bas la voix de sa mère.

Et madame Dumont referma aussitôt la fenêtre, sur laquelle elle eut soin de tirer avec précaution les doubles rideaux. Olivier ne comprenait rien à cette apparition. Sa mère était plus pâle et plus effrayée que le fugitif lui-même.

— Monsieur, lui dit-elle en prenant un flambeau dans sa main tremblante, ce n'était

pas ainsi que j'espérais vous revoir. Quoi qu'il en soit, je rends grâces à Dieu qui permet que je sauve aujourd'hui l'honneur de votre nom. Suivez-moi, monsieur, je vais vous faire évader avant que l'on ait pu soupçonner votre présence dans cette maison.

Olivier resta pendant quelques minutes atterré par ce qu'il venait de voir et d'entendre. Quand sa mère rentra :

— Connaissez-vous cet homme? lui demanda-t-il.

— Je le connais, répondit madame Dumont en baissant les yeux... Mon fils, mon cher Olivier, la faillite de M. N..., qui va sans doute se déclarer demain, nous enlève nos dernières ressources. Il te faut maintenant travailler pour subvenir à tes besoins. Demain, mon enfant, demain tu devras quitter Paris. Je te dirai ce que tu as à faire et où tu dois aller, si tu veux que ta mère soit heureuse.

II

Bruxelles.

Les idées les plus tristes suivirent Olivier dans son voyage. Ce voyage n'était-il pas un exil? Sa mère lui avait dit de partir, avec une voix pleine de larmes; Olivier l'avait embrassée en homme blessé au cœur qui désespère des autres, de lui-même, de l'avenir. Il arrivait dans une ville où il n'avait pas d'ami; une ville de masques où personne n'a

sa figure, où la société se barricade chez elle, tant elle a peur des nouveaux venus! il allait voir un pays auquel il n'avait jamais songé, des gens dont il ignorait la vie, et qui se trouvaient également ignorer la sienne. Sa mère ne lui avait donné qu'une seule lettre de recommandation, une lettre écrite dans le trouble de ses idées; mais une lettre de mère, n'est-ce pas ce quelque chose de sublime qui reste souvent incompris? Quand la mère d'Olivier avait reconduit son fils à la voiture, elle avait pourtant au front quelques-uns de ces rayons divins qui ne tombent que sur les anges. Elle semblait tranquille et résignée à cet amer sacrifice. Les femmes ont de ces courages sublimes qui nous font rougir!

Il faut avoir monté, joyeux ou triste, le marchepied d'une diligence, pour comprendre les romans d'angoisse ou de bonheur que les esprits les plus indifférents poursuivent en route. Les objets et les sites les plus pittoresques parviendraient difficilement à les distraire. La route que parcourait Olivier par un mois assez rigoureux d'hiver n'était guère fertile en accidents ou en coquetteries de paysages. Ce fut donc avec un œil presque éteint

que le jeune homme observa ces tristes vallées de givre, ces terrains semés de rigoles tristement gonflées par les pluies. Bien avant Lille et Cambrai, il reconnut pourtant avec un certain amour de peintre les clochetons en échiquier, et les églises aux lourds bourlets d'ardoise. Quelques tons de verdure fins et tristes, quelques saules mûtilés, et de longues avant-gardes de moulins aux larges ailes, les unes ployées au repos comme les voiles d'un navire, d'autres animées et sifflantes; puis encore quelques chariots fort bas à quatre roues, et s'annonçant dans les bourgs par le bruit de leurs chenettes; des circonvallations et des fossés de place forte; tout ce monotone coup d'œil ne pouvait offrir au jeune homme qu'un plus long sujet de méditations et d'ennui. Il se prénait alors à regretter sa vie parisienne, quelque triste et pâle qu'elle eût été. Il songeait à cet avenir perdu, sa mère, son unique joie de famille et de bonheur. Dans cette grande capitale qu'il délaissait, Olivier ne regrettait aucun amour; il n'avait laissé à Paris d'autre femme triste que sa mère. Pour être aimé des femmes, il faut arriver chez elles la joie au front, et des

phrases roses sur les lèvres. Or la tristesse d'Olivier, sa sauvagerie, et le poids du chagrin intime qu'il portait, cette stricte probité du cœur, et cette insouciance de réputation qui allait chez lui jusqu'au dédain, n'étaient pas de nature à l'avancer près des femmes. Les femmes comprennent rarement ces caractères, ces missions décolorées dans ce grand siècle de bruit. Se relever au milieu de ceux qui rampent, aspirer les fraîches brises, marcher pur et le front haut, n'être sali par aucun contact d'ambition, passer sans flétrissure et sans croix-d'honneur à sa boutonnière, dormir libre de pensées d'envie, de pensées basses et mauvaises, se contempler enfin soi-même comme la prairie qui se mire dans l'eau avec son luxe de séve et de fleurs, c'est là une vie intime et noble, mais c'est une vie d'honnête homme qui joue son jeu sans s'inquiéter de la galerie, une vie que respectent les agaçeries des femmes et la faveur des ministres. Olivier ayant vécu de cette vie là, avait donc encouru l'oubli.

Au premier coup d'œil, l'aspect de la ville où il entrait lui sembla en harmonie avec sa tristesse. Dans cette ville, les monuments

eux-mêmes avaient une teinte de brouillard et de fumée. A compter le nombre des lanternes de gaz, à voir les tabagies, les rues sombres et montueuses, il se crut d'abord dans quelque quartier de Londres. Comme il arrive après une forte crise, il se laissa aller bien vite, et à son insu, à ce retentissement de voix et de carrefours. En vérité pour un homme qui parcourt la Flandre, Bruxelles est un singulier début. C'est une ville anglo-française au milieu de ce riche pays flamand, de ce pays si beau que ses peintures s'y épanouissent comme des roses! Olivier, dont les rêves d'artiste avaient deviné ces gais villages aux grandes pelouses, aux maisons peintes ainsi qu'un jouet d'enfant, maisons, dont les portes vertes rayonnent au soleil avec leurs marteaux de cuivre et leurs grandes dalles lavées, se trouva bien triste de n'avoir rien vu de ces choses avant Bruxelles. Cette nature heureuse et grasse, opulente et pauvre à la fois, l'eût réjoui. L'impression des objets extérieurs agit souvent avec tant de force sur la pensée qu'elle l'endort et la maîtrise. Olivier n'éprouva point cet effet; il se sentit chagrin à la seule vue

de Bruxelles. Bruxelles lui semblait une contre-épreuve de Paris. Supposez en effet un homme doué de la vue bizarre que Joseph Delorme a donnée à son héros des *rayons jaunes*, puis amenez-le par la main jusque dans Bruxelles : tous les objets se réfléchiront cette fois à sa prunelle avec la même teinte, de manière à rendre ce conte fantastique une vérité. Partout l'uniformité d'un reflet et d'une couleur unique, partout les rayons jaunes de ce grand centre nommé Paris. La contrefaçon de la librairie, contre laquelle on a tonné tant de fois, est la plus mince des contrefaçons. La contrefaçon de la douane et des places fortes vous attend à la frontière; celle de l'armée de la garde nationale, des deux chambres, de la croix-d'honneur et des arbres de la liberté à l'intérieur de la ville. La Seine elle-même, cette rivière huileuse dont Paris est si fier, donne son nom dans Bruxelles à un petit ruisseau qui s'écrit *Senne*. La contrefaçon de la vie anglaise nommée confortable est une mode. Olivier ne s'en plaignit donc pas, malgré les poêles, le thé et l'horrible charbon de terre. La contrefaçon de la langue française lui sembla plus

curieuse. Il vit des ministres qui dans la même phrase se disaient *sais-tu* et *savez-vous;* plénipotentiaires charmants qui ne donnaient pas après tout de plus affreux crocs-en-jambe à la langue que ceux de notre chambre des députés. Il les entendit se harceler mesquinement à la tribune pour quelques dépenses bouffonnes, telles que les florins de poste de M. Lehon, et des comptes de frais de courrier qui feraient rougir la mesquinerie d'un maire de banlieue. Il trouva partout des sociétés d'agriculture et de beaux-arts, des sociétés de bienfaisance pour les provinces, et une société d'Apollon qui avait M. le bourgmestre de Bruxelles pour président honoraire. Il était disposé à applaudir à la découverte de ces philanthropiques institutions, quand il se souvint de l'inutilité de celles de Paris, nommées conservatoires, instituts, académies. A peine arrivé, il retrouvait le monde parisien qu'il fuyait. Napoléon et Mayeux en plâtre le poursuivaient sous la vitre grasse des boutiques. Le monument belge dédié aux *martyrs* de septembre n'était guère plus avancé que celui dédié aux *martyrs* de juillet par le préfet de Paris. On lui fit voir

la rue Vivienne dans la *Montagne de la cour;* il se demandait, au nombre des journaux épars dans les cafés, s'il n'était pas à Tortoni. La bière de Louvain et le faro, les estaminets et les tables d'hôtes ne lui promettaient que des jouissances matérielles, une vie de commis-marchand. Qu'allait-il faire, pauvre peintre, au milieu de ce monde si gourmet et si positif? Comment et sous quel nom s'annoncer dans cette ville où des gens déhontés changent leurs noms, sans doute afin de mettre leurs spéculations et leurs personnes à l'abri? Olivier pressentait déjà la défiance de cette société nouvelle qu'il allait voir, cette société dont l'ennemi le plus naturel est l'*étranger*. Son mince bagage d'artiste lui causait autant de honte que la malle d'un banqueroutier. Il lui semblait maintenant qu'il était pauvre, que chacun devait lui demander compte de sa vie. Olivier résolut de mettre à profit son talent pour la peinture. Il se souvint fort à propos de la lettre de recommandation que lui avait donnée sa mère; sans doute elle allait lui donner accès dans quelque *bonne* maison. Olivier fut très-surpris de lire sur l'adresse: *A M. Vanderhoëk, grainier du roi.*

M. Vanderhoëk habitait la place de l'hôtel de ville. Le jeune homme ressentit une véritable ivresse d'artiste en traversant ce magnifique marché. C'était par un jour de brillant soleil; les maisons à sculptures dorées, dont on retrouve encore aujourd'hui des traces dans tant de villes flamandes, formaient la draperie élégante de cette grande place, où tomba, le 1er juin 1568, la tête de l'ami de d'Egmont, la tête du comte de Horn. Les ornements bizarres de ces toits en escalier, les vitres innombrables, les balcons aux médaillons sales et empâtés, la grâce des lignes et le fini des détails, tout enfin conserve encore à cette grande place l'empreinte de la fantaisie espagnole. La ville une fois endormie et la lune haute à l'horizon, ces blanches maisons s'entourent d'ombres colossales: ces bâtiments et ces murs géants, aux mille fenêtres semées en gouttières sur leurs toits d'ardoise, se voilent de tristesse et de souvenirs. Olivier remercia le hasard du choix de ce grand quartier, où le bruit seul devait l'empêcher d'être reconnu. Là, personne sans doute ne s'inquiéterait de sa vie et de ce qu'il venait chercher dans ce misérable pays

d'aventuriers. Peut-être d'ailleurs se répandrait-il quelque charme imprévu sur son existence uniforme et triste...... Il sourit amèrement à cette pensée; car il était de ceux chez qui le malheur tue les croyances : il avait trop nouvellement souffert pour espérer !

En côtoyant les hautes murailles de cette grande place, son œil s'arrêta, comme par instinct, sur une enseigne peinte qui représentait le bœuf Apis. Ce bœuf Apis, fruit de l'imagination flamande de quelque artiste en ornements du pays, était enveloppé d'un immense collier de graines vertes et rouges, sur lesquelles il semblait marcher au milieu d'un parterre de jacinthes de Hollande et de tulipes. C'était l'enseigne de ce bon M. Vanderhoëk, marchand grainier de Sa Majesté. Un parfum très-prononcé d'horticulture s'échappait de la porte proprette de cette maison, à laquelle on montait par trois degrés de pierre, semés de sacs et d'arbustes. Le commerce de M. Vanderhoëk s'annonçait au dehors par une foule de graines empaquetées, de giroflées en caisse et d'autres fleurs d'agrément, que le passant distinguait à travers

les losanges de la croisée. On lisait sur ces sacs mille étiquettes différentes, étalées avec faste pour la plus grande tentation du botaniste, avec des noms inintelligibles, pour la plupart, à celui qui ne s'est point égaré sous les ombrages studieux du Jardin des Plantes. C'étaient le *rhododendrum pontique*, l'*hysope bicolor*, le *némophyle phacéolides*, l'*ononis* ou *bugrane natrix*, l'*ornithogale d'Amérique*, et l'*orobe à pétales jaunes*. Il est vrai de dire qu'à peine entré dans l'établissement de M. Vanderhoëk, le désir d'étudier cette science cédait au mal de tête le plus invincible. Les tubéreuses et les violettes vous donnaient un véritable vertige. Le gros personnage coiffé d'une casquette de loutre, qui présidait alors à ce comptoir, n'en reçut pas moins Olivier avec cette dignité grotesque qui est le synonyme de la bêtise : il leva ses lunettes vertes sur son front, et brossa son toupet de ses deux mains, en homme qui sait ce qu'il vaut. Quand le jeune homme lui remit la lettre, il se redressa comme une cupidonne bleue sur sa tige, avec une coquetterie orgueilleuse, cherchant à rassembler quelques phrases semi-belges et semi-françaises, auxquelles sa pro-

nonciation flamande donnait un cachet de nouveauté pour Olivier.

— Cela est vrai, jeune homme, j'ai connu madame votre mère, une bien brave femme; c'était la fleur de l'une de nos bonnes maisons de Malines, savez-vous? une *giroflée grecque* pour la beauté. Elle est veuve, je crois? Oh! *ça c'est vrai,* elle était bien jolie!

— Veuve, dit Olivier en regardant son interlocuteur d'un air triste. Ce seul mot lui avait rappelé la douloureuse image de sa mère.

— C'est bien; Catherine et moi nous aurons grand soin de vous. Catherine, qui est occupée *à jouer de la musique en haut,* va avoir fini tout de suite. Vous attendrez bien un peu? Nos chambres ne sont pas aussi grandes que celles de madame votre mère, *ça je ne peux pas vous donner.* Le duc de *chose,* le duc de... attendez : comment il s'appelle donc? dit le bonhomme en se grattant le front, y a logé. La bonne madame que *ça faisait,* madame votre mère! Elle a passé, du temps des émigrés, chez ma défunte, jusqu'à l'heure où M. Dumont, votre père, l'a *mariée.* Attendez : *comment ce qu'il était donc,* monsieur votre père? Un des

plus beaux *farceurs* qu'elle ait jamais vu, disait encore ma défunte, madame Vanderhoëk. Ah çà! mais vous êtes pâle comme une *digitale blanche*.... Est-ce que vous ne vous chauffez pas un peu?

Le grainier prit en sifflant des pincettes d'acier, avec lesquelles il attisa son feu de houille. Cela fait, il proposa au jeune homme un verre de *lambik* et un reste de fromage de Hollande. Olivier refusa modestement.

— *Conçois-tu,* jeune homme, dit l'honnête grainier, la bouche pleine (il employait, d'après les us du pays, le *toi* et le *vous* dans la même phrase sans aucune distinction), *concevez-vous* que l'on puisse chasser un peuple qui a de si bon fromage? C'est pourtant là le fruit des révolutions. Ils pillent chaque jour depuis votre glorieuse... sans compter qu'ils n'ont rien fait en faveur des arbres à fruit... Aimez-vous la botanique?

— J'avoue mon ignorance, dit Olivier. Votre boutique me donnerait presque envie de l'apprendre.

— Et vous feriez bien. Nous avons un comte français qui s'en occupe beaucoup, un bien aimable homme, qui nous fait souvent

l'honneur de nous visiter. Est-ce que vous le connaissez? C'est le comte de Bagnères.

— Ce nom m'est étranger, dit le jeune homme.

La conversation fut interrompue en ce moment par l'arrivée de Catherine. Mademoiselle Catherine Vanderhoëk salua son hôte nouveau d'un air assuré. C'était une fort belle fille de dix-neuf ans, parfaitement blonde et pâle comme toutes les Flamandes. Elle avait la coiffure la plus haute et la plus ridicule qui se pût imaginer. Le grainier sourit en voyant sa fille habillée ce jour-là comme pour une procession. En parcourant du regard sa robe à larges raies bleues, son petit corsage bombé, ses souliers hauts et ses manches à mitaines de velours, l'honnête M. Vanderhoëk s'applaudit de ce trésor de fille, sa charmante enfant, son enfant unique! Catherine avait les joues délicatement arrondies. Elle rachetait par la grâce de sa personne le défaut d'une taille un peu trop forte. Ce qui manquait à cette physionomie de jeune fille, c'était l'animation; elle avait l'air indolent d'une femme de harem. Chez Catherine, ce n'était pas calcul, mais plutôt

engourdissement. Sans doute que la jeune fille végétait dans cette boutique; l'air manquait à cette fleur. Rien que dans cette simple entrevue, l'instinct parisien d'Olivier découvrît dans la jeune fille le germe de toutes les coquetteries féminines, le besoin de plaire, le désir de briser sa chaîne. Il lui parut impossible que Catherine ne dépérît pas au milieu des amaryllis. Le grainier examina lui-même et avec l'attention scrupuleuse d'un maître de cérémonies, chaque ruban et chaque boucle de sa fille. Il l'encourageait de son petit œil gris, allumé comme un charbon.

— Allons, Catherine, songe que je vais, à quatre heures, au jardin botanique. Tu recevras l'*étranger*, pendant ce temps, avec gentillesse : c'est moi, ton papa, principal membre de la société d'horticulture et grainier du roi, qui le veux. Je vous salue, monsieur Olivier; il y a aujourd'hui grande séance, et je ne peux pas rester. Catherine, donne-moi mes boucles d'argent et ma canne.

Le grainier, qui n'avait pas encore renoncé aux vieux usages, sortit donc, vêtu d'un large frac brun, dans les poches duquel il eût pu faire tenir deux *rhododen-*

drum. Olivier ne douta pas que la recommandation faite par le père Vanderhoëk à sa fille, au sujet de l'*étranger*, ne le concernât. Il prit un tabouret et s'assit respectueusement devant le comptoir, où Catherine, la jeune fille, trônait en reine. D'abord il ne lui dit rien, d'après le principe de tous les héros de roman, qui s'adressent à la corniche et à la voûte. Il suivit de l'œil les longues traverses du plafond, les casiers remplis d'herbes et les assortiments d'oignons en fleurs. Catherine brodait autour pendant ce temps, et Olivier frappait en mesure du bout des doigts le ventre en plâtre d'un gros petit homme peinturluré de couleurs tranchantes, comme tous les dieux lares qui se trouvent sur les comptoirs de Bruxelles. De temps à autre il jetait un regard furtif à Catherine, comme pour s'assurer de sa bonne fortune, à laquelle il ne pouvait croire, tant ce début charmant l'intimidait. Pour Olivier, cette nature assoupie de jeune fille eut bien vite un irrésistible attrait : elle était conforme à ses sympathies d'organisation et de souffrance. Voilà une pauvre fille bien ennuyée, se dit-il ; mais je parviendrai peut-être à m'en faire aimer.

Alors je serai joyeux, et elle ne sera plus triste. Ma mère m'a souvent dit que les mariages étaient écrits dans le ciel. Cela serait drôle si j'épousais la fille de ce M. Vanderhoëk !

Le champ des rêves est vaste à vingt-cinq ans. Olivier s'épuisait donc en illusions d'amour. De son côté, la fille du grainier, en entamant une conversation timide avec le jeune homme, en lui répondant d'un air distrait et gêné, cherchait peut-être à se dissimuler l'impression exercée sur elle par cette rencontre. Olivier devait trancher du premier coup sur la teinte monotone de sa vie de jeune fille. Bien qu'il fût dépouillé de sa fortune, Olivier avait encore dans sa mise un parfum d'élégance et de suavité charmante. Son habit de voyage consistait dans une veste de velours noir qui lui donnait l'air d'un chasseur anglais; ses guêtres en cuir d'Espagne, son fouet de chasse et sa petite toque complétaient cet ajustement digne du crayon d'Halkins. Le jeune homme regardait encore Catherine, quand un équipage ébranla les dalles de la boutique, et, à sa grande surprise, Olivier en vit descendre un homme

escorté de deux domestiques. Catherine se leva et s'en fût elle-même sur le pas de la salle, comme pour recevoir plus dignement cette visite. L'étranger, d'un air galant, la reconduisit jusqu'au comptoir.

Olivier, comme malgré lui, éprouva un frémissement de jalousie..... L'homme qui venait d'entrer avec fracas dans cette boutique avait fait sensation dans le quartier. Peut-être était-on en droit de s'étonner en voyant une si magnifique voiture à la porte du grainier du roi; car, malgré son titre, les mœurs de M. Vanderhoëk étaient fort simples. Il n'avait jamais reçu ni ministres ni grand seigneur. Le coupé du personnage était attelé de deux grands chevaux bais sanguins, qui laissaient battre avec orgueil sur leur poitrail des martingales chargées de cuivre. Aux yeux de la foule, cet équipage devait être sublime; mais aux regards exercés d'un Parisien tel qu'Olivier, le mauvais goût et l'éclat du faste le rendaient presque ridicule. Des compas d'argent plaqué formaient les cerceaux de la voiture; les panneaux étaient couverts d'un écusson aussi riche et aussi large que celui de certains

fiacres de Paris. Le mélange des couleurs rendait cet écusson tellement confus qu'il devenait impossible à un généalogiste d'expliquer l'arbre héraldique de ce blason, surmonté d'une large couronne de comte. Depuis 1830, le grainier n'était pas en grand parfum à la cour pour ses opinions : on le soupçonnait d'être orangiste. Les commentaires ne manquaient donc pas sur cette belle visite.

Olivier ne s'inquiétait en rien de ces bruits du dehors, mais il considérait le nouveau venu avec une attention dont il ne pouvait se rendre compte. Le pauvre Olivier se trouvait presque honteux du sentiment secret de sa misère devant ce brillant *monsieur*. Ce personnage, après quelques propos de fade galanterie adressés à Catherine, s'était moelleusement enfoncé dans le grand fauteuil à oreillères de l'excellent M. Vanderhoëk, en parcourant avec son binocle d'or le catalogue de fleurs et de plantes d'agrément, qui se trouvait sur le comptoir du grainier. C'était un homme gras comme un chanoine, pour me servir de l'expression consacrée, l'œil limpide et bleu, les mains potelées et bordées de man-

chettes d'un blanc parfait. Sa chair n'était aucunement plissée, mais fraîche, délicate, une chair d'Anglais. Il n'avait au front aucune de ces rides qui font présager la souffrance, les chagrins intimes et voilés. La quantité de bijoux et de bagues qu'il portait, lui donnaient peut-être l'air d'un marchand de chaînes ; mais l'ordre de la Légion d'honneur passé en losange à sa seconde boutonnière, annonçait plutôt un fonctionnaire public ou un général retiré. Il parlait très-haut et avec une grande volubilité. Sa valeur intrinsèque perçait dans l'assurance de son maintien; de temps à autre, et comme par habitude, il faisait tinter les pièces d'or contenues dans son gousset. La pureté de son jabot ne le disputait qu'à la grâce anglaise de son frac, un frac noir, ample et large de basques, comme ceux qu'affectionnait M. Canning. Il avait au moins trois gilets apposés avec méthode les uns sur les autres, de manière à former un véritable arc-en-ciel avec leurs couleurs. Ce qui complétait ce singulier homme, c'était un parfum de locutions parisiennes de l'ancien régime dont il embaumait ses phrases, avec la coquetterie surannée

d'un marquis de la Comédie-Française, qui se barbouille le nez de tabac.

Le jour baissait quand ce personnage entra. En vérité et du premier coup, il formait un énergique contraste avec Olivier : ce jeune homme était souffrant et malheureux, le comte de Bagnères était riche, épanoui, dans toute la force de l'âge. Les cinquante-trois ans du comte ne le faisaient pas plus vieux que les vingt-trois ans d'Olivier ; la jeunesse d'Olivier était un mensonge, un sol maigre et sans eau, comme aurait dit un poëte. Olivier, on l'a vu déjà, éprouva lui-même un pressentiment jaloux, en voyant cet homme à broderies et à belles phrases, droit et insolent de toute la puissance de sa richesse et de son rang ! Le pauvre enfant comprit bien vite l'énorme distance qui le séparait de ce comte, qu'il jugea devoir être au moins un millionnaire. Le comte minaudait avec la fille du grainier de l'air d'un Moncade qui *s'encanaille*. Il prenait l'aiguille de Catherine et brodait devant elle avec la souplesse d'un chat. Il entonnait des airs de l'empire, tels que : *la Victoire est à nous,* ou bien encore : *Enfant chéri des dames,* avec une liberté de

poitrine qui surprenait Olivier. Catherine était loin de le regarder avec amour, mais très-certainement elle le recevait avec plaisir. Ce devait être un homme *amusant*, puisqu'il savait ainsi chanter et broder. Olivier enrageait de ne pas connaître cet homme. Très-certainement, il ne l'avait rencontré dans aucun cercle parisien, et cependant on ne parlait que de lui dans les salons de Bruxelles! Voilà du moins ce que faisaient pressentir à Olivier les nombreuses commandes qu'inscrivaient les jolis doigts de Catherine sous la dictée nonchalante du comte.

— Un dahlia, fleur pourpre, et un *dracocéphale de Virginie* pour la serre de madame E.; un *zinnia* jaune et rouge pour l'ambassadeur du Brésil; une pervenche de Madagascar, fleur rose, pour moi. Savez-vous que vous êtes charmante aujourd'hui? dit-il à Catherine. *Petite masque!* Je suis sûr que le papa Vanderhoëk vous mariera avant la fin de l'année. N'oubliez pas mes *amaranthes tricolores*, et prenez aussi cette bague-là pour vous.

Olivier considéra en silence la rougeur de Catherine qui n'eut pas même le temps de remercier le comte, il était parti comme

un trait. Le jeune homme la complimenta ironiquement sur son cadeau.

— Voilà, mademoiselle, un grand amateur de botanique, dit-il à Catherine d'un air piqué. L'œil plein de bonté de la jeune fille le rassura. Il semblait qu'elle devinât les réflexions secrètes du jeune homme. Olivier attribua ce mouvement à la pitié. Son père lui aura dit à l'oreille que j'étais pauvre, pensa-t-il; je vais être à la charge de ces gens-là!

Quelques jours se passèrent sans que le comte revînt. Olivier se façonnait déjà à sa nouvelle vie; il reprenait, à la lettre, comme une plante, et le grainier s'en applaudissait. — Vois, ma fille, dit-il un jour à Catherine, M. Olivier est gaillard comme un chevreuil, lui qui nous est venu comme une *citrouille tardive! Sais-tu* bien, jeune homme, qu'on fait des cancans sur *vous* dans le voisinage? On dit, monsieur le peintre, que vous n'allez au spectacle que pour croquer les belles dames? Ces farceurs de Français nous attrapent toutes nos *cadettes*. Ils ont volé notre citadelle d'Anvers! *Ça, les Belges auraient pu faire aussi!*

Ah! j'oubliais, jeune homme : j'ai passé à la poste où il n'y a point de lettres pour vous. Après tout, fit le grainier avec un *hum* qu'il affectionnait, votre mère ne peut vous écrire tous les jours.

Olivier s'attrista de ce silence, malgré le *hum* du grainier. Il avait écrit à sa mère longuement et tendrement. Il lui avait expliqué en détail ses occupations et son nouveau genre de vie. « Je commence, bonne mère, » lui disait-il, à croire un peu plus en moi-» même. J'ai des ressources et j'espère trou-» ver un appui. J'ai été voir hier l'atelier de » Verboeckhoven, un jeune peintre flamand » qui fait à merveille les *animaux*. C'est une » singulière ménagerie que la sienne! Un » loup, une chèvre et un lion! Cela a l'air » d'une fable de la Fontaine. Mais ce qui » n'en est pas une, c'est qu'il m'a promis de » me pousser, et dès demain, je commence » le portrait d'une comtesse. Je te dirai que » j'aimerais bien mieux t'envoyer celui de » Catherine, une jolie fille qui est mon hô-» tesse, et mettre au bas : *Madame Olivier* » *Dumont*. Mais cette *pauvre fille* m'a l'air » d'être encore condamnée pour longtemps

» au parfum des graines et des tulipes. Le
» père Vanderhoëk m'a fort bien reçu. J'at-
» tends des nouvelles de ta santé et de tes
» affaires ; ne me cache rien surtout, et son-
» ges, etc., etc. »

Le reste de la lettre était rempli des protestations filiales du jeune homme. Quelques jours après, Olivier se représenta vainement à la poste; il n'y avait rien pour lui. Cette journée resta dans sa mémoire comme le cauchemar d'un rêve. Il courut la ville en insensé, évitant de rentrer chez M. Vanderhoëk qui n'aurait pas manqué de l'ennuyer encore de ses excellentes excuses. Le soir venu, il entra machinalement au spectacle. On s'entretenait beaucoup au balcon d'un pari curieux qui avait eu lieu la veille entre un des premiers *dandys* de la ville et un Anglais. Ce jeune homme, qui avait gagné à l'insulaire 37,000 francs en divers paris aux eaux de Spa, lui proposa noblement une revanche. L'Anglais accepta, et posa en fait qu'il marcherait toute la nuit sans s'arrêter, dans sa chambre même. Les enjeux arrêtés, et les juges du camp choisis, l'Anglais qui avait pris des musiciens pour jouer des airs toute

la nuit, commença à se promener dans la chambre. Il buvait du thé toujours en marchant, et pendant que l'orchestre allait. Enfin, il avait gagné.

On causait de ce pari et de mille autres choses encore, quand un chuchotement général circula dans la salle : c'était le comte de Bagnères qui venait à la comédie. Dès qu'il parut, les lorgnettes des femmes se braquèrent toutes sur lui ; il était devenu le point de mire des réflexions et des hypothèses. Plusieurs jeunes gens racontaient, à ce balcon, qu'il avait passé cette semaine trois nuits au bal, et il était aussi frais et aussi rose que le plus brillant d'entre eux. Certainement, dans cette salle flamande, la figure du comte de Bagnères était une importation visible, une denrée parisienne. Il avait un air d'opulence et de conquête qui donnait envie à la plupart de ces jeunes hommes, lesquels n'osaient pas même se livrer envers lui à la moindre supposition injurieuse. Le comte de Bagnères, d'après les renseignements que recueillit Olivier, devait être un homme cuirassé contre l'examen, un protée qui déconcertait l'analyse. Imaginez que dans le même

soir il vous parlait bouffes, littérature, courtage et beaux-arts, assaisonnant le tout de noms propres, depuis ceux des premiers pairs de l'Irlande jusqu'à celui du ministre le mieux en cour à Paris. Il vous récitait des tirades entières de Voltaire, et prétendait écrire des sonates pour le piano. C'était une de ces natures souples et rompues à toutes les thèses; les systèmes et les hommes passaient par ses mains comme les boules par celles du jongleur. Il étourdissait dans le monde et fascinait. Il y a, dans Paris et dans toutes les capitales du monde, de ces sortes de gens qui courent les eaux, que l'on trouve en hiver au balcon de l'Opéra, au printemps à Rome, sur la voie Appienne, et l'été à Londres, sur les dalles de Picadilly. Interrogez la multitude sur la vie et la position de ces hommes, elle se taira; leur suisse lui-même serait embarrassé de vous la dire. Leur britska ou leur calèche demeure perpétuellement sous la remise, prêt et ficelé pour le départ, avec la paire de roues supplémentaires, en cas d'accidents de grande route. Les ordres étrangers ruissellent ordinairement sur leur frac. Ces gens-là sont de toutes

les nations, Espagnols en France, Français en Espagne, Italiens en Russie. Quelquefois il se passe un laps de trois ans pendant lesquels ils s'abîment au fond de quelque province, loin des capitales et du monde; mais bientôt ils se ravisent; ils maîtrisent tout, même le hasard : vous les croyiez engloutis, et les voilà qui reparaissent, en plongeurs acharnés, au-dessus du gouffre. Le privilége de leur existence consiste dans ce mot : *illusion*. Ce sont des émigrés d'un nouveau genre, dans cette Belgique encore tiède des souvenirs charmants et empommadés des émigrés de Coblentz. Quand on exige d'eux la vérification de leurs titres, ils ont une réponse pleine et péremptoire : le pistolet. Vous pouvez les croire impudents ou vertueux, probes ou fripons; mais il vous est défendu de le leur dire. Voilà la vie de ces hommes, de ces *mystérieux des eaux,* comme on les nomme quelquefois tout bas. En les observant, on comprend qu'ils aient dû choisir Bruxelles. Bruxelles a des rues larges où l'on respire tout à l'aise, des rues tortueuses où l'on peut aussi se cacher. Bruxelles est proche de Paris, et à Bruxelles on ne vous demande pas compte

de votre mouchoir troué ou de vos deux millions. Que vous soyez diplomate, escroc, faux dauphin, mangeur d'opium, écrivain, vendeur de sabres d'Alger, journaliste français payé à gage pour écrire dans les journaux belges contre la France, soyez certain que votre passe-port est inutile : les franchises du sol le veulent ainsi. Sans doute il doit y avoir pour cette indolente société d'affreux mécomptes, pour elle qui accepte ainsi sans douane préalable tous les visages nouveaux. Mais cette galerie d'acteurs et de portraits amuse sa paresse. Il faut de ces drames à son apathie flamande, et ces drames ne lui manquent pas. Leur commencement fait peu d'effet; leur dénoûment a seul de l'éclat. Olivier qui, en d'autres circonstances, eût partagé cette indifférence générale, ne pouvait cette fois s'y livrer à l'égard du comte. La figure de cet homme réveillait en lui la plus sinistre impression. Il l'avait trouvé sur sa route dès le premier jour; Catherine lui parlait aussi trop souvent de lui pour qu'il ne le détestât pas bientôt. Quand le comte sortit du spectacle, Olivier le suivit d'un air envieux et triste. En arrivant au logis du grainier,

et quand il fut remonté dans la petite chambre qu'il occupait, il trouva mademoiselle Vanderhoëk, un bougeoir de cuivre à la main, sur l'escalier. — M. le comte de Bagnères vous prie de vous rendre demain chez lui, dit-elle au jeune homme. Mon père lui a parlé de votre talent de peintre, et il veut sans doute que vous fassiez son portrait.

— Pour quelque maîtresse? pensa Olivier. Je n'irai pas, je ne suis point à ses ordres. Il n'avait qu'à me prévenir d'ailleurs, à m'en parler. Très-certainement je n'irai pas.

Mais il lui devint impossible de se soustraire à cette envie implacable d'approcher et de pénétrer plus profondément cet homme; il se fit conduire à l'hôtel du comte qui demeurait à deux pas du parc. Olivier le trouva à déjeuner, enveloppé d'une robe de chambre à fleurs : il cassait sa mouillette avec la grâce d'un *incroyable* de Carle Vernet.

— Vous vous appelez Olivier? dit-il au jeune homme. C'est, je crois, le nom que m'a dit M. Vanderhoëk.

— Olivier, répondit-il en rougissant. Il tremblait que l'imprudent grainier auquel il avait demandé instamment de ne l'appeler ja-

mais que de son nom de baptême, eût trahi ses intentions. Mais comme la lettre écrite par sa mère à M. Vanderhoëk contenait la même recommandation, il se trouvait à l'abri.

— Olivier, reprit le comte en regardant ses pantoufles, c'est par Dieu un fort joli nom. Et *nos* parents! continua-t-il d'un air négligent.

— Je n'ai plus que ma mère, dit le peintre. Puis, comme s'il eût été pressé : Monsieur le comte veut-il me donner une séance?

Le comte de Bagnères sonna un domestique, lequel l'arrangea de son mieux dans son fauteuil, lui passa les cheveux au fer, lui mit des manchettes blanches et une cravate. Ce *mannequin* nouveau une fois arrangé, Olivier se mit à l'œuvre. Le comte ouvrait vingt albums; il était entouré de cartons comme un homme d'affaires. Olivier ne s'expliquait pas comment la main lui tremblait en poursuivant le vague croquis de cette figure; il ne se rendait pas compte de ce frémissement et de cet effroi. En étudiant, pour ainsi dire, à la loupe chaque trait du comte, il s'étonnait de sa facilité à les reproduire comme s'il les avait entrevus déjà. Une observation qui frappa le

peintre, ce fut la teinte étrange des cheveux de son modèle; ils étaient d'un noir mort, tué par les préparations chimiques, un noir de travestissement. Le comte parcourait encore quelques journaux d'un air soucieux quand Olivier le quitta; il marchait toujours en rêvant à cette figure, quand, à la rue du Pont-de-Fer, son œil rencontra sous la vitre d'un magasin un médaillon de moyenne grandeur. Olivier ne l'envisagea pas plus d'une seconde; il venait de reconnaître le médaillon vendu à Paris par sa mère. Cette rencontre l'indisposa; il n'avait jamais entrevu ce portrait sans une secrète amertume. Ce portrait était pour ainsi dire le livre des douleurs intimes de sa mère; quand elle le regardait, des larmes tombaient de ses joues.

— De qui tenez-vous ce portrait? demanda-t-il au marchand.

— D'une femme qui me l'a cédé, reprit celui-ci. C'est une drôle d'histoire! continua le marchand qui ne se rappela pas les traits d'Olivier; cette femme avait besoin d'argent, elle me l'a vendu pour payer les dettes de son amant.

Le jeune homme allait s'emporter en en-

tendant un aussi injurieux mensonge, quand il discerna dans l'ombre la figure du brocanteur russe. Il fit valoir près de lui sa qualité d'artiste, et paya ce portrait d'un prix fort mince, du prix qu'il valait. Il l'emporta chez lui, radieux et triomphant. La nuit était venue, et Catherine avait allumé la lampe de la chambre d'Olivier. Le jeune homme s'épuisait en conjectures vaines sur cette figure inconnue... Il avait développé sur une table ses crayons et ses pinceaux. Soudain, et en voulant passer une teinte sur les cheveux détériorés de ce portrait, cheveux jadis blonds, il se trompa, et les couvrit par mégarde d'un ton de bistre... Cette nouvelle couleur pensa le faire crier de surprise... car avec ses cheveux noirs, l'original du portrait ressemblait entièrement au comte de Bagnères !

Et le jeune homme haletant rapprocha dans sa stupeur ces deux visages, l'un soigneusement fini, c'était le médaillon vendu; l'autre seulement ébauché, c'était son esquisse du comte faite le matin. Ces deux hommes n'en formaient qu'un !

Pour comprendre en même temps la rage secrète d'Olivier, il faut se souvenir de l'in-

fluence fatidique de cette peinture. Le chaos de ses soupçons commençait donc à se débrouiller : c'était bien le visage de l'homme qui avait pesé sur les jours douloureux de sa mère, l'homme de la voiture qui avait causé son évanouissement. Olivier alla plus loin, et cette fois sa découverte fut terrible! Un procureur du roi qui cherche un coupable aurait moins frémi qu'Olivier en reconnaissant encore dans cette figure, pour dernier trait de lumière, le fantôme inexplicable de la fenêtre, l'homme de cette lutte nocturne dans le jardin, l'homme enfin dont le souvenir demeurait ardent comme un fer rouge au cœur d'Olivier. Tout allait donc seconder enfin sa haine. Ce rival séduisant, qu'il craignait encore le matin, était le héros de quelque secrète infamie. Olivier conçut dès lors le projet de le démasquer, de se venger de lui, et d'un seul coup, de tous les tourments et de toutes les anxiétés de sa mère. Il saurait enfin pourquoi elle avait protégé la fuite de cet homme qui ne lui avait pas même dit merci! pourquoi ce comte de Bagnères, brillant et doré, avait été cette nuit un fuyard pâle et honteux! Il voulait jouir de cette ven-

geance devant Catherine, il assassinerait cet homme de questions; et au besoin même il aurait recours à l'épée. Olivier ne dormit pas de joie et de bonheur ce soir-là; il allait se venger et venger sa mère.

Le lendemain, de fort bonne heure, il avait pris son parti. Il voulait dénoncer cet homme, le flétrir tout haut du nom de banqueroutier, le démasquer à ses risques et périls; il alla trouver la police de Bruxelles. La police de Bruxelles est toute flamande, une bonne police qui abandonne la ville aux voleurs, une police qui dort dans son bonnet de bourgmestre. C'est la police de Bruxelles qui regarde, en se croisant les bras, les pillages du peuple pendant le jour, et qui livre ensuite le peuple aux voleurs, après minuit, dans ses rues. Le prince de Ligne a fait à cette police la plus spirituelle des insultes. On avait enlevé son argenterie, et il porta plainte; les tribunaux renvoyèrent les auteurs du vol absous. Le gouvernement voulut rendre alors au prince de Ligne sa vaisselle : « Gardez tout, dit-il; puisque vous les avez absous, c'est que probablement la vaisselle était à eux. »

— Ceci ne nous regarde en rien, répondit un chef à Olivier. D'ailleurs, que nous importe l'arrestation de votre homme de Paris? Nous avons, mon cher monsieur, bien assez de nos écrivains d'opposition ! Ce n'est pas d'ailleurs avec 25,000 francs qu'on vous fera du Fouché. Or nous n'avons, monsieur, que 50,000 francs pour la police entière du royaume *. Adressez-vous à monsieur le bourgmestre !

Le jeune peintre ayant laissé une plainte écrite, rentra chez lui plus sombre que jamais. Depuis quelque temps, je crois l'avoir dit, il ne recevait aucune nouvelle de sa mère ; cette lacune qu'il ne pouvait s'expliquer, mettait le comble à son chagrin. Toutefois il rentra fier chez le grainier, en songeant que lui seul, dans cette maison, avait le secret du comte. Le comte de Bagnères n'était pour le jeune homme qu'un honteux banqueroutier ! Olivier le voyait toujours le pied sur la treille de sa cour, les cheveux en désordre et la prière sur les lèvres. Il le voyait rampant comme un criminel devant son juge.

* Historique.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Olivier compta sur l'arrestation du comte. Sans doute, se disait le jeune homme, on est aux aguets, et l'on a l'œil sur ce parvenu. La police m'a dit ce qu'elle dit toujours; mais son bras vengeur est là! Hélas! le pauvre jeune homme se faisait à lui-même des phrases d'avocat du roi; il ignorait que la loi d'extradition n'était pas encore promulguée; il n'osait d'ailleurs attaquer lui-même, comme un voleur de grand chemin, un homme lié à des intérêts si chers, un homme dont sa mère avait protégé la fuite. Quand il en parlait en termes vagues à la fille du grainier, il s'étonnait de trouver dans Catherine une sympathie étrange pour cet homme, un amour de fascination. Catherine excusait toujours le comte aux yeux du peintre. Le comte était un seigneur de manières charmantes, un *gaillard très-farce,* disait le père Vanderhoëk; l'apathie de Catherine s'accommodait plus volontiers des saillies et des contes plaisants de M. de Bagnères, que de la préoccupation d'Olivier. Les longues soirées d'hiver portaient leur fruit, la petite aimait le comte; elle lui avait entendu dire tant de belles choses; il

avait été pour elle prévenant à l'égal des vieillards rusés de comédie ; il lui apportait chaque mois des chaînes, des perles de prix. Olivier, à côté de lui, n'était qu'un jeune homme sans jeunesse ; Olivier était le vieillard, lui qui ne riait jamais. Peut-être d'ailleurs existe-t-il dans l'organisation des femmes d'inexplicables mystères de choix et de cœur. Il y a des filles de dix-neuf ans qui préfèrent le bras d'un sexagénaire aux baisers ardents d'un jeune homme. Olivier souffrait moins pourtant de ce dédain oublieux de la belle Catherine ; maintenant il pouvait y mettre un terme, il pouvait reconquérir cet amour dès qu'il le voudrait.

Au sujet de cette *pauvre fille,* nom sous lequel Olivier désignait Catherine dans une lettre à sa mère, nom qu'il lui donnait sans doute en raison de l'ennui de son commerce, le jeune homme ignorait une particularité secrète : elle possédait un million. Ceux qui auraient vu Catherine, au grand matin, ouvrant les volets de la boutique du grainier, époussetant les sacs de crin du bonhomme, et rangeant ses jonquilles avec une sorte d'amour, n'auraient certes pas soupçonné

une *héritière* dans la pauvre jeune fille. Le père Vanderhoëk avait eu grand soin lui-même de cacher à Catherine sa fortune; il l'élevait, disait-il à quelques intimes, comme une *iris en serre chaude*. Seulement, de temps à autre, les petits yeux du grainier du roi s'animaient, et il s'écriait en pirouettant : Je veux que Catherine soit comtesse! elle épousera un officier des guides ou un lancier!

Un jour que M. Vanderhoëk, établi dans son fauteuil, se livrait à ses paternelles réflexions, le comte de Bagnères entra. Il y avait bien huit jours que le digne grainier n'avait entrevu le comte. Celui-ci, après lui avoir pris amicalement les deux mains, et les avoir croisées, en signe d'attention, sur l'abdomen du marchand, baissa la voix d'un air mystérieux pour lui dire :

— Nous sommes seuls, papa Vanderhoëk?

Le grainier fit alors un signe d'assentiment, non sans regarder une petite porte par laquelle il venait de sortir, et qui conduisait à son cabinet d'*études*. Elle était encore échancrée par une gerbe de lumière.

— Je travaillais dans mon *laborandum*, dit

le grainier d'un air important; mais parlez, monsieur le comte.

— Papa Vanderhoëk, reprit M. de Bagnères, il ne s'agit pas ici de renoncules ou de tulipes simples; l'affaire mérite attention. Vous savez si dans le peu de rapports que nous avons eu tous deux, la probité la plus sévère n'a pas été la base de ma conduite. C'est dans le sang des Bagnères, ces choses-là! On voit un homme de cœur, un botaniste distingué, que la foule appelle *Grainier du roi*, mais qui est digne de figurer à l'Institut de France, et l'on se dit : Pourquoi ne figurerait-il pas à l'Institut? Goûtez un peu ce raisonnement-là. Que vous manque-t-il pour être un parfait académicien? Vous savez le nom du *Tilhonia tagetiflo* et celui du *Lupin varié*. Vous avez fourni des graines à son altesse le prince d'Orange, et la force des circonstances vous oblige encore d'en fournir à Sa Majesté le roi Léopold. Vous êtes honnête homme et de la garde civique de Bruxelles. A coup sûr, voilà des titres; mais il vous manque une exploitation. Il vous manque l'idée, l'idée mère!! Écoutez, papa Vanderhoëk. Je veux bien vous la donner, moi, cette

idée. Il n'y a que nous deux, dans toute l'Europe, qui puissions d'abord faire le coup. Une partie de la province de Virginie m'appartient. Voulez-vous du tabac de Virginie? (Ici le comte entr'ouvrit sa boîte.) Eh bien! là-dessus je greffe mon plan; vous avez quelques capitaux. De plus, papa, vous avez des graines en bloc. Eh bien! je vous propose, dans le seul but de l'art, et comme exploitation agricole des plus nouvelles, de fondre vos graines avec mes terrains, d'ensemencer ceux-ci à l'aide de celles-là!

Le grainier sourit.

— C'est comme si je vous proposais, cher papa Vanderhoëk, de planter de la manne de la Chine en Chine même. Songez un peu à ce terrain-là. Un sol admirable, un sol tiède, chauffé au bain-marie, pour ainsi dire, et dans lequel pousseront des gesses odorantes, des lins vivaces, des pieds d'alouette, des résédas d'Égypte et des nigelles de Damas! A votre retour, je vous compose un mémoire pour l'Académie des sciences, sur le psorasea bitumineux. Vous quittez Bruxelles avec moi, cette Bruxelles où vous baissez... parce qu'on accuse votre opinion, vous, an-

cien grainier de l'ancien gouvernement! Mes nègres de Virginie vous portent à bras; vous êtes le la Fayette de la capucine! Et moi, continua-t-il, moi, je suis l'esclave à côté du char de triomphe; je vous rappelle seulement que vous êtes homme... et grainier du roi! Cela vous va-t-il, papa Vanderhoëk?

— Je vous remercie, disait le grainier, je vous remercie, monsieur le comte; assurément l'idée est belle... Mais j'admire ici les similitudes d'esprits. J'ai là quelqu'un dans ce cabinet, qui m'a fait une proposition semblable. C'est un planteur américain, avec lequel je veux vous aboucher, si cela ne vous répugne pas. Il a de fort bonnes manières, et je crois versé dans la partie.

Le comte de Bagnères avait sans doute alors d'excellentes raisons pour redouter un véritable savant d'Amérique; mais il n'osa tirer le grainier par la basque de son habit. Le bonhomme s'en fut ouvrir la porte du cabinet, en se frottant les mains d'un air de prince. Il se voyait déjà, peut-être, ensemençant ses graines sur le sol du comte, et roi d'une colonie.

— Je vous laisse, dit-il; nous reparlerons

de cela, messieurs. En même temps il les reconduisit sur le pas de la boutique.

Lorsque le *planteur américain* et le comte se trouvèrent en présence, ce dernier, profitant du bec de gaz apposé près de l'enseigne du marchand, reconnut le personnage.

— Monsieur le planteur, dit-il, vous m'avez tout l'air d'un gentilhomme appartenant à la maison des Raimbert!

— Monsieur le comte de Bagnères, autrefois Dumont, répondit l'*Américain,* je ne chercherai point à me justifier de ma conduite. C'est bien moi, je ne le nierai pas; moi, Raimbert, qui vous ai donné la chasse, et cela pendant que vous dansiez en gants jaunes... Lorsqu'il vous vint à l'idée de simuler ces créances maudites, dont vous m'avez fait attendre si longtemps ma part, je trouvai bouffon de vous laisser là, et de revenir ici. J'aime la Belgique, moi! Je conviens, ajouta Raimbert, du côté fâcheux de la plaisanterie... Mais aussi, mon cher Pylade, pourquoi ne confier que trente mille francs à ma loyauté? N'aviez-vous pas la contre-lettre? Mais comme, grâce au ciel, j'espère bien entamer d'autres affaires avec vous, je vous

rends, à cette heure, votre moitié intacte des quinze mille francs...

Il fit mine d'entr'ouvrir majestueusement son portefeuille... Le comte, par un geste grotesquement généreux, l'en empêcha.

— Allons donc, lui dit-il en l'attirant avec une politesse charmante; allons donc, mon cher ami, ne parlons plus de cela; j'ai bien autre chose à vous proposer. Et d'abord, combien veux-tu? (Le comte en était venu au tutoiement.)

— J'aimerais assez cent mille francs, dit Raimbert. Cent mille francs à gagner! cela m'irait. J'aime les affaires en grand. Tes projets sur le grainier sont licites?

— Licites, dit le comte; mais il me semble que, pour un planteur américain, tu as bien de l'ambition.

— Le bonhomme a un million, je le sais. Nous *opérons* sur un million. Je veux donc mes cent mille francs.

— Tu promets de me seconder?

— Je serai l'homme de la chose. En tout et pour tout, comme à la loge maçonnique du G.·. O.·., où je viens d'être reçu rose-croix. Mais que veux-tu faire, *ensemenceur?*

— Mon ami Raimbert, dit le comte en s'asseyant sur la marche même d'un perron qui formait l'angle de la rue où ils causaient, je me fais vieux et cassé. Te rappelles-tu le temps où je dansais chez la citoyenne Tallien? et me vois-tu, plus tard, aux petits soupers de Cambacérès? J'étais loin alors, tu le sais, de songer à m'établir. Je pris une femme qui m'*ennuya*, une véritable bégueule, une fille noble qui ne comprenait rien à son mari! J'étais né avec la bosse du million! Tâte mon crâne, à gauche; elle est là, Raimbert! D'un autre côté, j'avais en amour le vin et les femmes; j'étais, tu ne l'ignores pas, perdu de dettes à vingt ans. Dans ce monde, où il faut avoir les pieds chauds, j'ai donc réussi bien vite, parce que je l'ai voulu. Vouloir, Raimbert, c'est la vie! Donc, j'ai réfléchi, et je me suis dit : Puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail et que je conserve sans effort; que ces vices, d'ailleurs, cadrent parfaitement avec les mœurs de mon temps et sont du goût de mes amis, j'y tiens et je m'y cramponne à ces chers vices. J'ai donc usé

de toute cette énergie-là. J'ai mené d'abord la vie du Directoire, tu le sais, la vie qui commence à minuit et près des tapis verts où l'or flamboie; la vie des munitionnaires qui rongeaient l'armée, et qui n'avaient pas même besoin d'être hypocrites : tant cela était de mode. J'ai pratiqué avec toi, en mille circonstances, la science de l'*alibi*. Aux eaux de Bagnères, comte de Spa, à celles de Spa, comte de Bagnères. Je dois à ta perspicacité philosophique la progression ascendante de ma vie. Tu m'as fait voir, Raimbert, que nous autres, gens ruinés, nous pouvions fort bien encore *tenir le monde* avec trois étapes : la Belgique, où nous prenons l'argent des dupes; l'Angleterre, où nous l'exploitons; et l'Amérique enfin, où nous finissons par le manger. Je t'avouerai que, pour la troisième fois, j'en suis revenu à la Belgique, *première étape*. La Belgique a du charme pour un vieux *Macédonien* comme moi; elle a des dots de satrape. Le papa Vanderhoëk est un trésor, une graine de niais délicieuse. De son côté, je crois que je ne suis pas indifférent à la petite; c'est un oiseau que je tiens en cage, Raimbert. Tu ne comprends pas? Je te paye

sur ma dot. Oh! ne crains rien, continua Dumont; les écritures seront franches, je n'ai qu'un mot à dire, et le père me la donne. Quant à mon nom, j'ai là-dessus mon dossier en règle. Toi, de ton côté, presse l'ensemençage des graines. Adieu, monsieur le planteur d'Amérique!

— Au revoir, comte de Bagnères!

Pendant que ces deux hommes échangent encore, en se quittant, quelques signes d'intelligence, l'obscurité de la nuit a enveloppé la place de l'hôtel de ville; on ne voit guère, par les rues, que quelques femmes encapuchonnées de leur *faille*, qui regagnent au pas de course leurs portes vertes. Une seule vitre est éclairée sur la grande place, c'est celle d'Olivier. Enfin le jeune homme a reçu une lettre de sa mère! Il tient entre ses doigts ces caractères chéris, à demi effacés sous des larmes. C'est Catherine elle-même qui vient de la lui donner, cette lettre; elle était adressée sous un pli à M. Vanderhoëk. Le secret terrible qu'y devait lire Olivier semble déjà tout empreint sur son visage. Sa respiration était pressée quand il en brisa le cachet. Cette missive était de deux

écritures très-distinctes : l'une effacée, tremblante, l'autre ferme, et contenue dans un mince *post-scriptum*.

De l'Abbaye-au-Bois, 17 septembre.

« C'est te récrire bien tard, mon cher
» Olivier, te récrire du fond d'une retraite
» dans laquelle tu ne croyais pas me voir
» confinée. Depuis six jours, je suis morte
» au monde, moi qui n'y ai pas du reste
» vécu plus de six ans, c'est-à-dire pendant
» mon mariage. Je trouve ici un parfum de
» douceur et de repos qui peut-être rendra
» la force à ma santé. Je le désire avec ar-
» deur, mon cher Olivier, non pour moi
» que le temps doit atteindre, après tous les
» coups affreux qu'il m'a portés ; mais pour
» toi, cher enfant, dont le bonheur doit ra-
» cheter ma souffrance. Non, je le lisais hier
» encore dans saint Augustin, *il est impossi-*
» *ble que le fils de tant de larmes périsse.* La
» désolation de mes jours est pour moi seule ;
» si tu savais combien j'ai souffert, mon Oli-
» vier! Que de fois tu m'as dit, les yeux au
» ciel, et avec des larmes : Ma mère, est-ce

» là-haut que vous pleurez? Par ce mot; tu
» semblais exclure, Olivier, toutes les dou-
» leurs terrestres. Tu rêvais pour moi un
» culte de tristesse ayant son étoile et sa
» mémoire dans les cieux; tu croyais, sans
» doute, que c'était un souvenir adoré que
» je pleurais! Hélas! cher enfant, ce que j'ai
» à te verser de douleurs est bien amer, et
» je voudrais, au prix de mon sang, éloigner
» ce calice impur de tes lèvres. Cette lettre,
» rassure-toi, n'est point dictée par mon
» confesseur, et je ne suis pas si affaiblie
» que je n'entrevoie encore ta blonde tête à
» côté de mon chevet. Écoute-moi donc, en
» posant ta main dans la mienne, mon Oli-
» vier. »

La pauvre mère reprenait, comme si Olivier eût pressé en effet sa pâle main :

« Tu sens battre mes artères; tu vois,
» n'est-ce pas, que je suis exempte de fièvre?
» Eh bien! cher Olivier, du jour où je t'ai
» fait un mensonge, je la sentis s'éteindre,
» cette fièvre qui me brûlait! Oui, Olivier, je
» t'ai menti; le mensonge que je t'ai fait était

» un crime de mère, une mère seule pouvait » te cacher pendant six ans que ton père vi- » vait! Oui, Olivier, vous vous êtes mépris » sur ce deuil qui a trompé tout le monde, » vous avez cru que votre père était mort. » Votre père existe, il est près de vous, à deux » pas de vous, Olivier! Vous l'avez cru en- » seveli, et c'est moi qui l'avais enseveli, mort » depuis longtemps, et c'est lui qui m'a fait » mourir! Cet homme, Olivier, que vos lar- » mes pieuses ont honoré, n'était pas digne » de ces larmes; je vous le dis, pâle de honte, » il promenait d'ignobles maîtresses le jour » même que vous portiez son deuil. Olivier, » je ne voulais pas que vous puissiez mépri- » ser votre père. J'ai placé pendant six ans » un ange dans les cieux, pendant que le dé- » mon de mes nuits et de mes jours prome- » nait encore sa honte ici-bas. Qui te dira, » mon cher fils, cette longue vie de larmes? » Je me relevais et m'éteignais comme la » flamme d'une lampe; j'achetais, par les » tourments du martyre, mes journées de » joie et d'orgueil avec mon enfant. M. D... » s'emporta un jour jusqu'à lever sur moi » la cravache qu'il tenait. « Je suis votre maî-

» tre, dit-il, je vous ai achetée, vous n'aviez
» rien! » Notre famille était en effet très-pau-
» vre. Ton grand père, Olivier, était un hon-
» nête marchand; les spéculations les plus
» absurdes amenèrent la ruine de M. D... En
» se séparant de moi, il m'enleva sans honte
» le peu de ressources qui me restaient. Tu
» ne pourrais jamais approfondir, Olivier,
» l'héroïsme d'excuses qu'une femme emploie
» pour défendre son mari! Dans tous les cer-
» cles où l'on accusait ton père, c'était moi
» qui le défendais, moi, la victime opprimée!
» Tu te rappelles ce bizarre portrait, ce por-
» trait que tu avais toi-même pris en dégoût,
» Olivier, c'était le sien! Tu te souviens aussi
» de cet homme poursuivi, n'est-ce pas? Oli-
» vier, c'était ton père!

» Et maintenant, ajoutait encore la pau-
» vre femme, si tu me demandes pourquoi
» je te dis ces choses, c'est que tu dois les
» savoir. Olivier, tu es homme, et ta dou-
» leur ne répand pas de larmes de sang,
» comme la mienne, sur ces pages. Cette
» lettre m'a bien coûté! Mais il fallait l'é-
» crire, et Dieu m'est témoin que je m'étais
» promis depuis longtemps de t'apprendre

» la vérité. Tu vis dans une ville où se cache
» ton père, m'a-t-on écrit, une ville où d'ail-
» leurs son nom peut chaque jour t'être jeté
» comme une insulte. Il s'y montre avec
» éclat sous le nom du comte de Bagnères !
» Ne le provoque pas, mon cher Olivier !
» souviens-toi qu'il est ton père, et pense
» à Dieu. Dieu est le père des orphelins, le
» tuteur des pauvres veuves ! Ma tête est
» lourde, je te quitte, mon cher enfant !
» Adieu, et prie pour celle... »

Un date postérieure précédait ces autres lignes.

« Madame Dumont est fort mal. Si vous
» pouvez venir, venez.

» Le docteur Mac.... »

Olivier tordit ses mains. Sa mère expirante, et son agonie annoncée par un froid billet du médecin ! Puis toutes les émotions horribles de cette lecture, le secret le plus horrible dévoilé, sa haine contre le comte devenue impossible, car cet homme était son

père! Courons et prenons des chevaux de poste, dit Olivier, en poussant du pied la porte de sa chambre.

La pluie tombait; le jeune homme entra machinalement dans une porte ouverte, c'était la poste. « Encore une lettre timbrée de Paris! » Mais cette fois les dents lui claquaient. La lettre était timbrée d'un cachet noir... et de l'écriture du médecin...

Ce soir-là, un concours inaccoutumé de gens franchit le seuil du grainier. Le jeune homme ignorait sans doute que c'était le soir choisi pour le contrat de mariage avec Catherine. Le mariage devait recevoir sa légalisation définitive dans le cabinet même de M.Vanderhoëk. Il y eut encombrement de carrosses sur la place de l'hôtel de ville, non pas de ces brillants coupés à panneaux armoriés, mais de ces confortables berlines numérotées qui placent si haut la variété bruxelloise dans la grande espèce des fiacres européens. Les tartines de beurre et les tranches de jambon farci circulèrent dès huit heures du soir parmi les nombreux invités. Toutes les qualités de bière qui se brassent de Bruxelles à Louvain y furent profusément versées par les mains

de la vieille Mieke, servante sexagénaire de la maison, laquelle suppléait ce soir-là la charmante Catherine dans les fonctions de sommelier.

Catherine était adorable dans sa robe neuve de jaconas anglais. Ses jolies épaules débarrassées pour la première fois de la guimpe qui les voilait d'habitude, semblaient rougir d'un sentiment de pudeur et de honte enfantine. Le regard de son futur époux faisait palpiter sa poitrine délicate comme une touffe de roses sous la dent d'un bouc affamé. Catherine se sentait heureuse d'être la femme du comte de Bagnères, soit que la vanité l'éblouît, soit que les manières inaccoutumées de cet homme eussent véritablement séduit cette petite fille, neuve aux impressions du monde qu'elle n'avait pas jusqu'alors entrevu.

M. Vanderhoëk n'avait rien changé à son costume non plus qu'à ses façons d'agir, si ce n'est qu'il prononçait plus souvent que de coutume l'interpellation de *mon gendre* ou de *M. le comte, notre gendre;* et cela particulièrement quand une nouvelle figure s'introduisait dans le salon. Le notaire vint compléter la fête, et son style officiel dissipa le nuage

odorant des madrigaux ampoulés que le comte faisait pleuvoir autour de lui à mains pleines. Bientôt, parents, alliés et amis, tout le monde eut apposé sa signature au bas de la minute. Raimbert lui-même exécuta son calligraphique paraphe, comme témoin du marié. L'homme de loi se leva pour prendre congé de la compagnie. Alors le comte souleva délicatement du bout des doigts la main potelée de Catherine, et la portant à ses lèvres qu'enjolivaient le plus élégant sourire :

— Me sera-t-il permis, dit-il, de vous donner le titre de comtesse qui vous ira si bien, ma chère Catherine? Là ! là ! ne baissez point la tête avec cet air ingénu. Il faut vous résigner aux adorations dont je ne cesserai de vous entourer, mon ange, puisque, grâce au ciel et à l'heureuse idée de votre excellent père, me voici votre protecteur et votre mari.

— Son mari ! murmura une voix sourde au milieu de la foule. Oui, monsieur, vous pouvez prendre ce titre désormais, puisque vous venez de tuer votre femme !...

Tous les yeux se portèrent sur l'homme qui avait parlé. Le comte lui-même perdit un instant l'assurance de son maintien. Il se

fût même évadé sans en entendre davantage, si la retraite n'était devenue pour lui plus périlleuse que le combat. Force lui fut de faire tête à l'orage. Il se jeta donc bravement au-devant de son audacieux agresseur.

Olivier s'avança, pâle et défait, les cheveux en désordre, portant dans ses yeux la marque du plus profond abattement. Il se trouvait en présence de son père, tenant à la main l'arme dont il pouvait l'écraser : la lettre d'une mère expirée dans la douleur de l'abandon. Et celui pour qui sa mère était morte, il le voyait là, devant lui; et cet homme, chargé des crimes les plus odieux, cet homme, c'était son père, et c'était sur son père que sa vengeance devait éclater. Olivier, glacé d'horreur, essaya vainement d'articuler une parole. On l'aurait pris pour le coupable; pendant que le comte, le front levé et l'œil serein, semblait un juge appelé à prononcer sur lui.

Olivier ne répondit pas aux premières interpellations du gendre de M. Vanderhoëk. Il évita aussi le regard de Catherine, comme s'il eut craint d'ajouter une nouvelle étincelle au feu intérieur qui le consumait. Cependant

les atteintes du comte devinrent tellement insultantes que la fureur du jeune homme déborda.

— Oui, vous avez tué votre femme! reprit-il d'une voix tonnante et frappant du poing sur la table où venait de se signer le contrat. Vous l'avez tuée, non à la façon des meurtriers vulgaires, avec le fer ou le poison, mais par les désespoirs dont vous n'avez cessé d'abreuver sa vie. Vous n'avez pas de sang aux mains, aucune souillure n'a rejailli sur votre visage; mais dans votre conscience, monsieur, ne tremblez-vous pas quelquefois d'y pénétrer? Lisez! lisez, monsieur, ces dernières paroles d'une mourante, poursuivit-il en étalant sous les yeux du prétendu comte la terrible lettre datée de l'Abbaye-aux-Bois; vous saurez à quel titre je viens vous adresser ces reproches, et vous comprendrez pourquoi je ne m'explique pas ici davantage.

Puis se tournant vers le grainier et sa fille :

— Permettez que j'aie quelques instants d'entretien avec M. le comte de Bagnères. Dans un quart d'heure j'aurai quitté votre maison et cette ville.

Le gendre de M. Vanderhoëk, un peu ras-

suré par la discrétion d'Olivier, fit mine d'user de grandeur d'âme vis-à-vis d'un jeune fou qui venait de l'insulter sans motifs, et il daigna consentir à l'entrevue qu'il sollicitait de lui. Laissant donc la compagnie encore tout étonnée de la scène qu'elle venait d'entendre, le comte serra en souriant la main de son beau-père, et suivi d'Olivier, il passa dans une pièce voisine.

Quand ils furent seuls :

— Écoutez bien ceci, monsieur, lui dit le jeune homme : je n'avais qu'une croyance, vous me l'avez ôtée. Je pensais que ce père que je n'avais pas connu, ce père sans caresses et sans baisers pour mon enfance, cet homme dont la voix est à peine chez moi un vague souvenir, et que chacun me disait s'appeler mon père, ne pouvait me donner le nom de fils que là-haut ! là-haut ! c'est-à-dire où est ma mère. J'entends et j'exige que mon père soit toujours mort. Oui, vous êtes mort! monsieur le comte, et je ne vois plus en vous qu'un cadavre. Je n'insulterai pas la tombe d'un mort, je ne clouerai pas la honte à votre épitaphe. Monsieur le comte de Bagnères, sortez !

Et voyant qu'il hésitait :

— Soyez tranquille, monsieur, je protégerai votre fuite ; je ferai plus, je vous donnerai mon bras. Un vieillard au bras d'un jeune homme est toujours respecté, dit Olivier avec un amer sourire ; d'ailleurs on ignore ici votre vrai nom. Partons donc, partons tous deux ! Vous n'avez rien à craindre sous le masque du comte de Bagnères; demain peut-être il serait trop tard pour sauver M. Dumont.

Ces dernières paroles d'Olivier retentissaient encore ; il se fit dans le salon de Vanderhoëk une rumeur soudaine, au milieu de laquelle on distinguait des pas lourds et des voix d'hommes qui paraissaient disputer. M. Dumont pencha l'oreille vers la porte, semblable à un vieux soldat toujours sur le qui-vive d'une embuscade. Olivier lui-même se tut, et quelques mots de la conversation du dehors purent de la sorte arriver jusqu'à eux ; le nom du comte de Bagnères était prononcé, mêlé aux épithètes d'escroc et de banqueroutier. Raimbert, tremblant comme une feuille, ne répondait aux charges dont on l'accablait que par de simples paroles.

— Je défie que l'on produise une preuve

contre moi. Monsieur le commissaire, mon arrestation est un abus de pouvoir, un acte arbitraire dont je demanderai justice à la chambre des représentants.

— Nous sommes perdus ! s'écria Dumont. Qui donc a pu nous dénoncer?

La porte s'ouvrit au même instant; un homme s'avança vêtu d'une longue redingote indigo, traversée d'un baudrier noir avec une plaque de Saint-Michel sur la poitrine. Les genoux de Dumont se dérobèrent sous lui quand il reconnut cet odieux uniforme. Il eut pourtant assez de force encore pour demander sur quelle preuve reposait l'accusation. L'officier de police lui présenta une lettre signée Olivier Dumont.

— J'ai dénoncé mon père ! murmura douloureusement le jeune homme; et maintenant me voici le fils d'un banqueroutier !

Dumont suivit l'agent; Catherine s'évanouit; Olivier ne rencontra même pas le regard de la jeune fille : elle se cachait dans le sein de M. Vandèrhoëk. Cette noce lugubre avait vu disparaître tous ses acteurs. Le lendemain, Olivier, un crêpe au bras, sortit de la ville.

Quand il partit, le digne grainier fut le seul qui l'accompagna.

A quelques mois de ceci, dans la galerie de M. Skamps, à Gand, je rencontrai un peintre qui considérait attentivement l'esquisse du magnifique tableau appelé *la Peste de Rubens*. Il portait un mauvais manteau à collet de martre. Son visage fiévreux et ses yeux éteints annonçaient une vive souffrance. Je persistais à le croire jeune; mais quand il ôta sa casquette de voyage, je vis avec une indicible surprise que ses cheveux étaient blancs.

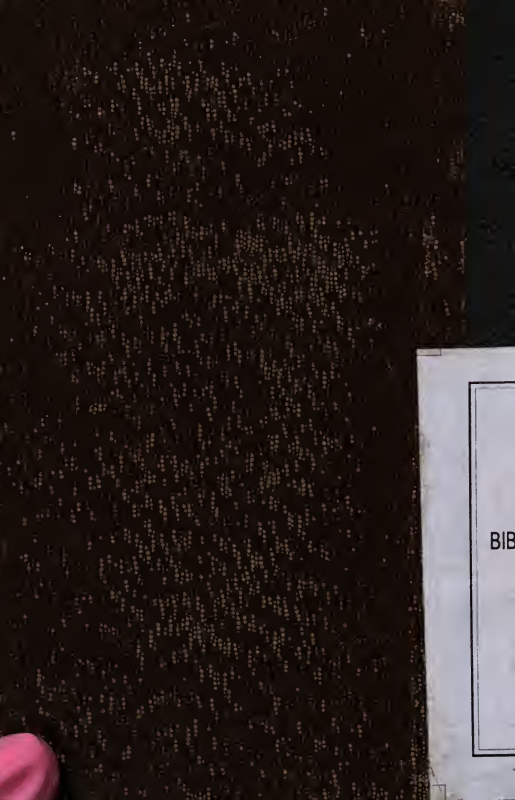
Ce vieillard, c'était Olivier.

Il avait ainsi résumé lui-même sa génération, génération passive des fautes de ses pères, étouffée par eux, comme les enfants de Saturne; fruit d'une époque malheureuse, en ce qu'elle récolte les torts de cette ancienne société qu'elle n'a pas connue et qu'ont perdue les sophismes; génération où s'est éteint le respect du nom, et où le nom se venge en vous poursuivant toujours!

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.


BIB